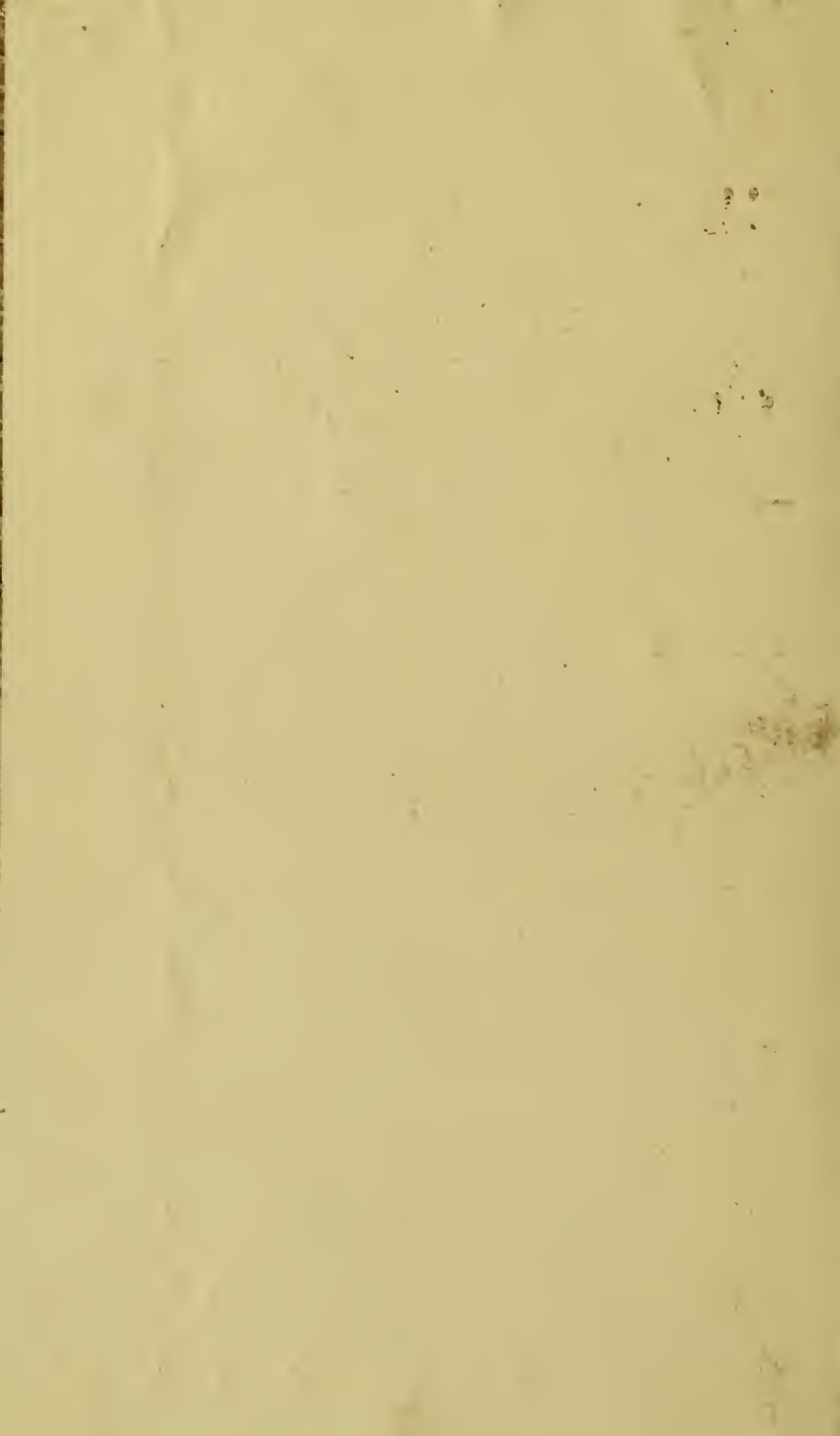
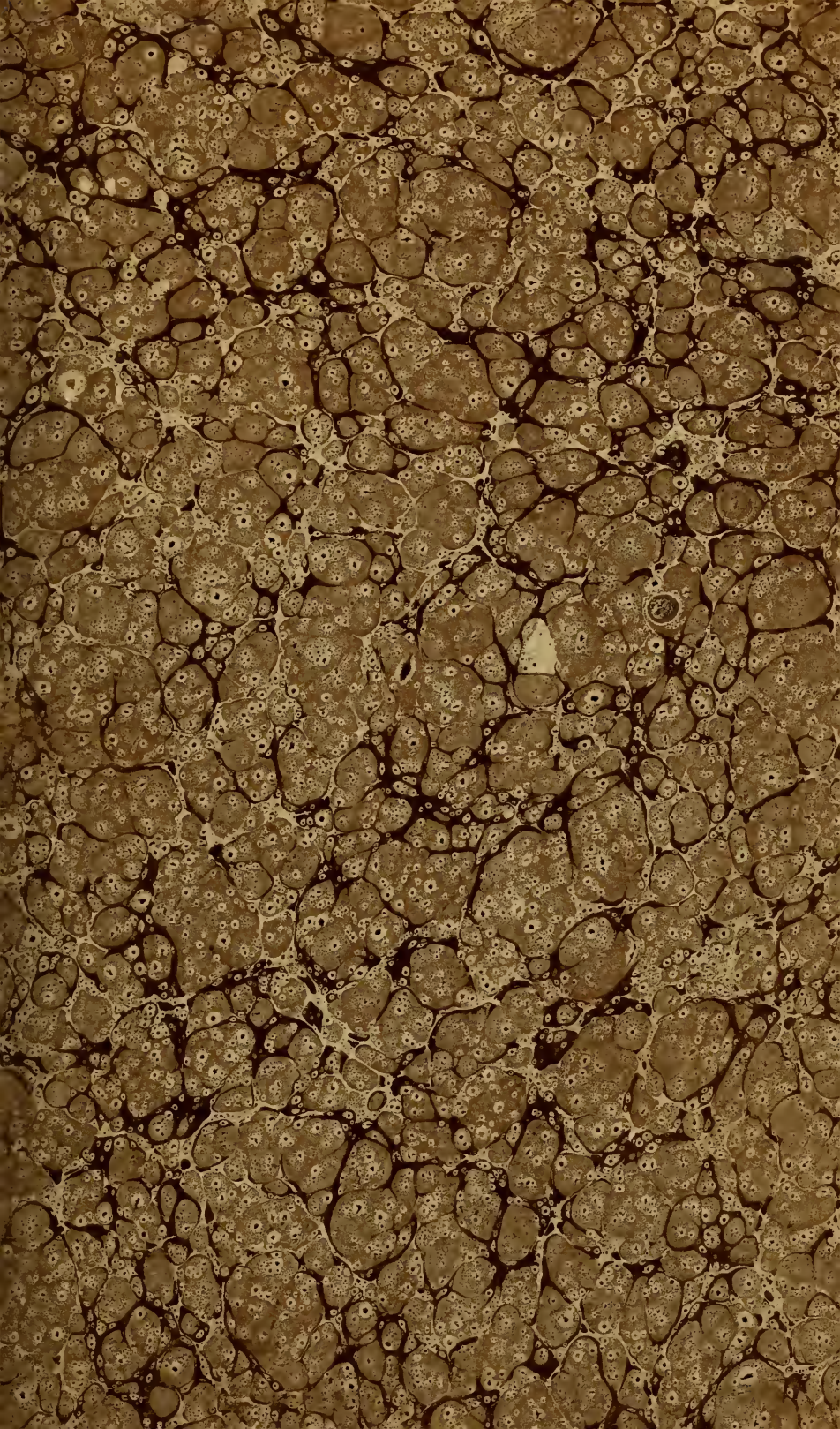


U d'of OTTAWA

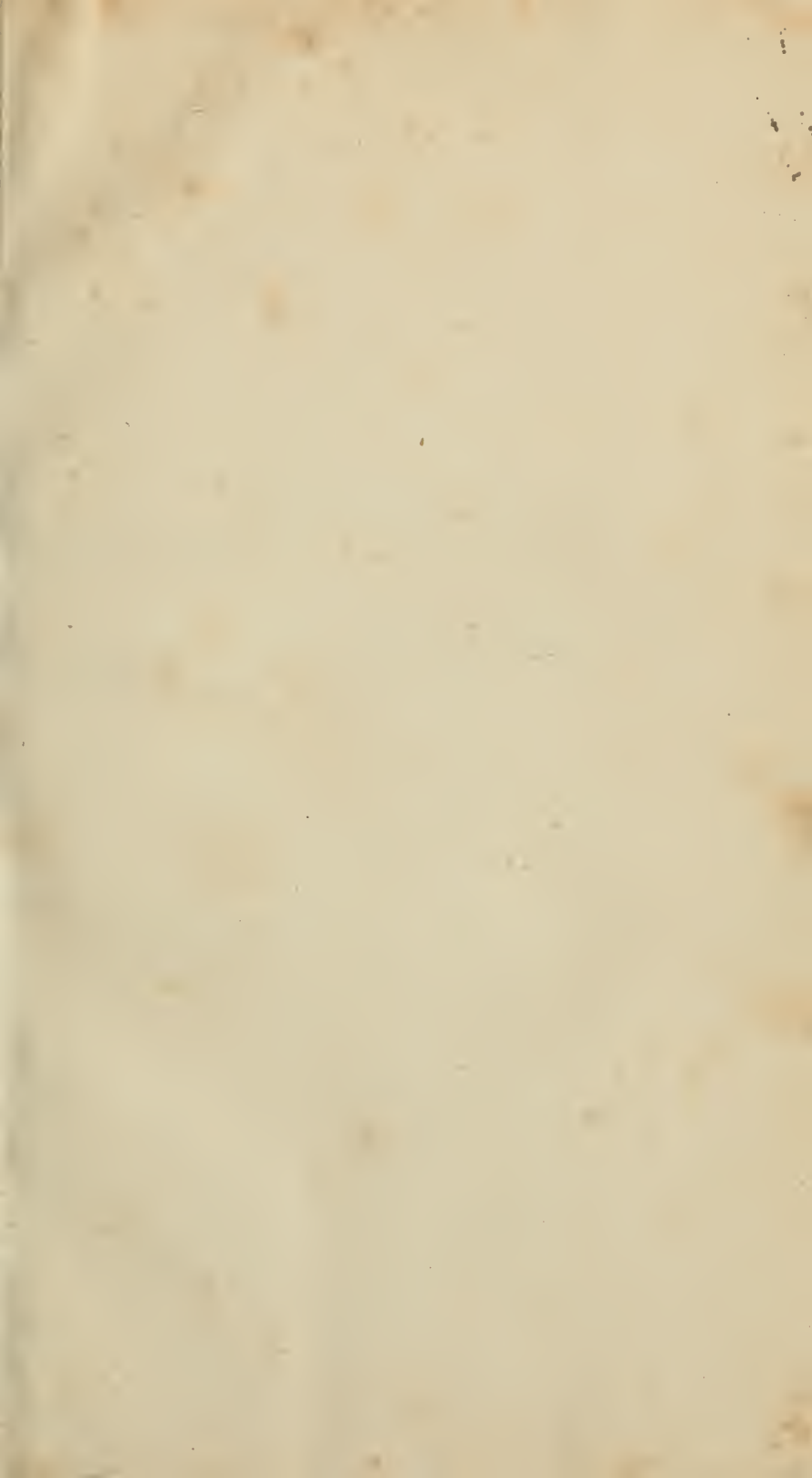


39003016796885





J.
b L¹
S





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

RETRAITE ANNUELLE
DES DAMES

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Nous autorisons l'impression et la publication, dans notre diocèse, de l'ouvrage intitulé : *Retraite annuelle des Dames, prêchée dans l'église métropolitaine de Paris de 1849 à 1860, par Monsieur LE COURTIER, Chanoine, Théologal, Archiprêtre de cette église* ; et nous recommandons ce livre substantiel aux personnes auxquelles il est destiné. Elles y trouveront réunies, en forme de *Souvenirs* et de *Simple notes*, ainsi que le dit modestement l'auteur, des règles de conduite tracées d'une main sûre d'après les grands principes de la vie chrétienne, des observations et des détails de mœurs fruit d'une longue expérience et d'une connaissance approfondie du monde, qui ne peuvent manquer d'inspirer les plus salutaires réflexions.

Paris, le 14 mars 1860.

† F. N. CARDINAL MORLOT,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

RETRAITE

ANNUELLE

DES DAMES

PRÊCHÉE

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS

DE 1849 A 1860

PAR

M. LE COURTIER

CHANOINE, THÉOLOGAL, ARCHIPÊTRE DE CETTE ÉGLISE.



uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS

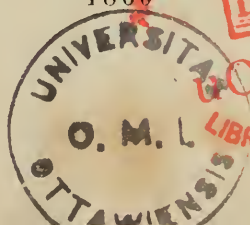
LIBRAIRIE LITURGIQUE-CATHOLIQUE

ATELIER DE RELIURE

L. LESORT

RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 5

1860



uOttawa
LIBRARY ANNEX

BX
2376
.W6
L424
1860

ERRATA

- Page 50, ligne 12, bien autres, *lisez* : bien autre.
— 46, — 15, je suis, par la grâce, cette... *lisez* : je suis.... dans
cette....
— 96, — 5, votre pacte, *lisez* : votre part.
— 112, — 10, jugez-le, *lisez* : jugez-les.
— 122, — 11, Dieu et l'Église, qui est.... *lisez* : Dieu, et l'Église qui
est....
— 125, — 10, lui consacra.... *lisez* : lui, *entre deux virgules*.
— 152, — 19, de sa vie, *lisez* : de la vie.
— 175, — 4, l'idée même féconde, *lisez* : l'idée mère et féconde.
— 178, — 5, notre cœur, *lisez* : votre cœur.
— 181, — 21, un terme, *lisez* : une tenue.
— 199, — 21, et se sépare, *lisez* : et se répare.
— 228, — 15, et sa langue, *lisez* : et la langue.
— 251, — 4, Phasmel, *lisez* : Phaniel.
— 246, — 4, *Mulla est peccati*, *lisez* : *mulla est precatio*.
— 255, — 2, de profitable, en dehors.... *lisez* : de profitable; en
dehors de cet esprit vivifiant,....
— 269, — 14, l'état nécessaire, *lisez* : l'étai nécessaire.
— 297, — 5, vous le faisiez, *lisez* : vous le lui faisiez.
— 518, — 28, l'enfant de Dieu est, *lisez* : l'enfant de Dieu et....
-



AVERTISSEMENT

Nous ne présentons pas aux fidèles des conférences soigneusement rédigées : nos occupations ne pourraient pas nous permettre ce travail de rédaction assez considérable.

Nous offrons aux auditeurs qui nous ont suivi pendant douze ans, des *souvenirs*, de simples *notes* qui les aideront à se rappeler ce qu'ils ont entendu.

Nous espérons que ce travail, à peine dégrossi, rendra suffisamment le fond de l'instruction, et que le ciseau de la méditation, creusant et touil-

lant plus avant, adoucira les inégalités, les rudes imperfections du style.

On nous presse de publier ces *notes*, on veut avoir quelques *souvenirs*. Nous les donnons comme nous pouvons les donner ; nous sommes plus désireux de faire quelque bien, qu'occupé d'assurer notre réputation, priant le Seigneur d'ajouter l'accroissement et la maturité à cette culture grossière, à cet arrosement très-imparfait.

LE COURTIER,

Chanoine archiprêtre.

RETRAITE ANNUELLE

DES DAMES

DE L'INUTILITÉ DE LA RETRAITE

Ibi loquar ad cor ejus.
Là je lui parlerai au cœur.

Nécessité de la retraite, utilité de la retraite, moyens d'en profiter, fruits qu'elle doit produire : voilà, Mesdames, le thème heureux et presque invariable qui ouvre et consacre les exercices spirituels que nous commençons aujourd'hui.

Ce sujet de prédication est naturel, il procède avec ordre, il est très-avantageux pour disposer l'auditoire et pour donner à celui qui parle une certaine animation en lui faisant entrevoir les fruits de la semence.

Moi, au contraire, je viens à vous, comme saint Paul le disait de lui-même, *dans la faiblesse, dans la crainte et dans une grande frayeur*; non pas à cause de vous en particulier (car nous avons de vous des espérances meilleures et plus voisines du salut), mais à cause de l'expérience que nous avons des retraites et du peu de changement quelles opèrent.

Ferez-vous exception, Mesdames? — C'est ce que Dieu seul connaît, lui qui donne l'accroissement aux travaux de celui qui plante et qui arrose.

Toujours est-il que notre expérience est triste, et qu'elle nous porte aujourd'hui à débiter par vous entretenir.
 . . . De l'inutilité de la retraite

Sans doute il est écrit : que c'est là que Dieu parle au cœur, et la parole du Seigneur demeure éternellement. Mais il est écrit aussi : que Dieu se tient à la porte, qu'il frappe, et que *si quelqu'un entend sa voix et lui ouvre.....* donc il laisse à notre liberté d'écouter ou de ne pas entendre, d'ouvrir ou de fermer la porte de notre cœur !

L'inutilité de la retraite ne vient pas du côté de Dieu et de sa grâce..... cette grâce ne manque à personne ; toujours Dieu se tient à la porte, frappe et veut entrer.

Je ne viens pas vous dire que l'inutilité de la retraite vient de moi, de ma faiblesse, de mon incapacité, de mon indignité. Tout cela est trop vrai, et si j'en étais bien convaincu, ce sentiment humble et véritable serait une garantie de succès. — Étaler ce sentiment serait de l'humilité de pacotille dont l'étoffe n'est ni solide ni bon teint. — D'ailleurs l'aqueduc a beau être de plomb, de bois ou de pierre, ses conduits ont beau s'encroûter de sédiment,

cela n'empêche pas l'eau d'arriver pure au réservoir qui la distribue.

Disons-le donc franchement, et pour le plus grand profit de vos âmes : l'inutilité de la retraite vient de vous ; — l'auditoire est, en général, insaisissable, indocile, exigeant, agressif.

1° Qu'est-ce, en effet, qu'une réunion de dames pour l'assemblée de la retraite ? — C'est, si je ne me trompe, la réunion des femmes les plus régulières, les plus pieuses, les plus ferventes.

Et c'est pour cela que la retraite est souvent d'une *complète inutilité*.

Car on ne peut prêcher que deux choses : ou les vérités qui amènent le cœur à la conversion, et vous n'en avez pas besoin ; ou les vérités qui conduisent à l'amélioration et au progrès. Les personnes pieuses croient n'avoir pas besoin d'être améliorées : elles ont, en général, une grande confiance en elles-mêmes, en leur justice, en leur régularité.

C'est l'erreur de la piété, et cette erreur, mon Dieu ! elle est bien difficile à éviter !

D'abord il y a un tel affaiblissement moral que, pour peu qu'on fasse aujourd'hui, on est exalté comme une perfection.

Exemple d'un homme, surtout dans une position élevée, qui va à la messe, oh ! très-régulier..... cependant.....

Exemple d'une femme qui communie tous les huit jours; c'est une sainte..... cependant!.....

Ensuite il y a, dans le contact de cet affaiblissement moral, de telles comparaisons que.....

Comment voulez-vous, par exemple, qu'une femme qui ne danse pas pendant le carême ne se croie pas une perfection à côté de tant de femmes qui se trouvent admirables en cessant la danse le dimanche de la Passion; qu'une femme qui ne gâte ses enfants qu'à demi se fasse des reproches, quand tant d'autres les adorent comme des idoles et tremblent devant eux; qu'une femme qui n'est qu'à demi immodeste ne se trouve pas exemplaire, quand tant

d'autres, pieuses à leur manière, ne gardent aucune mesure ?

Auditoire difficile, qui n'est ni à convertir ni à améliorer, qui se trouve parfaitement bien, et qui a quelques raisons de se croire tel !

Voilà la première cause de l'inutilité des retraites.

Vous êtes semblables, dit Jésus-Christ, à ces enfants assis dans la place publique, et qui crient les uns aux autres : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous avons joué des airs tristes, et vous n'avez point pleuré.

Ah ! parmi vous, Mesdames, la semence de la parole divine ne tombe ni sur le chemin ni dans un terrain pierreux, mais elle tombe au milieu d'épines qui étouffent son accroissement.

2° A cette disposition particulière de l'auditoire se joint une disposition générale qui déssole pour le fruit..... et vous n'y échappez pas, c'est dans l'air d'indépendance que l'on respire aujourd'hui.

La chaire chrétienne n'est plus un siège

d'enseignement avec autorité; c'est une tribune où le talent de la parole s'exerce plus ou moins et procure plus ou moins de plaisir, de surprise, d'émotions à l'auditeur. On reçoit la parole de Dieu comme si elle était la parole de l'homme.

Aussi il n'y a plus de *disciples* devant la chaire, c'est-à-dire des gens que l'on enseigne et qui viennent pour être enseignés.

Il n'y a plus de disciples *absolus*, comme les enfants à l'école ou au collège; et encore y en a-t-il aujourd'hui?.....

Il n'y a pas même cette *demi-docilité* que l'on trouve au pied de la chaire des sciences et des arts, et où l'auditeur reconnaît au moins certaine supériorité de lumières, et autorité officielle pour enseigner..... il n'y a plus de disciples là où la docilité devrait être complète.

Qu'y a-t-il donc? — des *critiques*? N'en parlons pas, laissons ce reproche trop rebattu. Laissons la Bruyère nous dire que tout le fruit d'un sermon est de juger entre le premier et le

second point, entre celui d'aujourd'hui et celui qui a précédé..... La critique suppose déjà une attention plus soutenue, un intérêt plus profond, ce n'est pas notre mal radical.

Il n'y a que des *amateurs*. — On vient, on se pose, on se retire en amateur; c'est comme devant un concert de voix et d'instruments; on y vient chercher le talent, le plaisir, l'émotion, on se retire ennuyé ou enchanté; mais la parole de Dieu n'est pas plus *maîtresse* pour enseigner, pour produire un remords, un fruit, une réforme, une amélioration, que le jeu de l'acteur, l'action de l'improvisateur public ou la voix et le talent de l'artiste.

Et vous allez vous récrier; vous direz: Pour nous, il n'en sera pas ainsi. Mesdames, c'est là le fond des auditoires..... des *amateurs*: ce ne sont plus des *disciples* qui viennent être enseignés et dirigés.

5° Nouvelle cause d'inutilité, l'auditoire-amateur est *très-exigeant*; premièrement, il ne veut point de *dogme*.

Il le sait de reste, -- Dieu le veuille ! — c'est ennuyeux, je le crois bien, car quand il s'agit du Symbole ou de la partie doctrinale des Sacrements, il n'y a rien à déduire, pas un mot à rabattre.

On ne veut pas de ce double balancier en équilibre, où méditant ce que Dieu a fait pour nous, on en conclut ce que nous devons faire pour lui ; où l'on anime et vivifie sa fidélité en proportion des ordres et des bienfaits du Seigneur.

On aime mieux, par exemple, se traîner dans je ne sais quelle demi-mesure tronquée, pour des abstinences sans fondement et sans motif, que de bien se pénétrer de l'autorité de l'Église, de ses motifs vivificateurs, de ses raisons fécondes, et par là être conduit à l'esprit, à la lettre entière et à la ferveur exacte de la pénitence.

Secondement, on ne veut que de la *morale*.

Parce que la morale, dans ses règles, dans

ses déductions, dans ses applications, présente des faces différentes, et que là on croit qu'il y a à marchander avec Dieu, à faire des compromis, des compositions, des accommodements avec le ciel, et encore veut-on de la morale *un peu vague*, quelque chose où il y ait à prendre et à laisser.

On veut entendre prêcher la *pénitence*, pourvu qu'il reste à chacun la facilité d'en faire le moins possible; — la *modestie des mises*, pourvu que l'application n'en soit faite que par l'artiste qui confectionne les vêtements; — le *respect du dimanche*, pourvu que chacun dispose la journée religieuse à sa guise; — l'*aumône*, pourvu qu'elle se réduise à quelques impôts de société; — l'*emploi du temps*, pourvu qu'on ne blâme pas la vie molle et inutile; — l'*éducation des enfants*, pourvu qu'ils soient aussi idolâtrés après le sermon, après la retraite, qu'auparavant.

Mais si vous allez spécifier les règles de l'abstinence et du jeûne, conduire de là à l'esprit

de la pénitence et du renoncement, c'est une doctrine qui n'est plus acceptée.

Mais si l'on veut blâmer les mises, quand on se met comme tout le monde, parce que tout le monde se met avec une exagération qui fait rire le monde lui-même, ce sermon est dur et personne ne peut l'entendre.

Mais si, dans l'observation du dimanche, on spécifie jusqu'à vous ôter des mains, si désœuvrées dans la semaine, une aiguille ou un crochet, voilà qu'on se récrie contre une sévérité outrée.

Mais si l'on vous indique un moyen parfait de régler l'aumône avec ordre et avec sécurité pour la conscience, voilà qu'on empiète sur la liberté de l'application.

Mais si l'on vous démontre que la vie doit être utile chez tous, et que vous n'avez pas la liberté de rien faire, ou de faire des riens, on crie à l'intolérance qui veut vous réduire à la vie claustrale.

Enfin, si l'on vous montre dans l'éducation

votre impardonnable faiblesse, votre adoration fatale pour ces petites idoles que vous parez aujourd'hui, et devant lesquelles vous tremblerez demain, c'est vous mettre le doigt dans l'œil.

Or, avec une prédication aussi vague, une morale sans appui, sans aucune application précise, pratique et usuelle, on ruine toute l'utilité de la parole de Dieu, et les meilleures retraites deviennent inutiles.

4° L'auditoire attaque lui-même la parole de Dieu, et achève ainsi l'inutilité d'une retraite, par sa disposition agressive.

On attaque, non pas de front, non pas avec la massue de l'incrédule ou de l'impie, avec le rire sardonique du libertin, de l'homme léger ou indifférent (ce genre d'attaque pourrait être repoussé avec avantage), mais avec des armes cachées, incisives, et telles que peut les manier la délicatesse des femmes. Elles ont fait des blessures, dit le prophète, comme un rasoir nouvellement affilé.

C'est Dalila coupant les cheveux de Samson et lui enlevant toute sa force.

Je m'explique :

La morale que l'on prêche s'adresse à tous, et, parlant à tous, elle produit dans toute son exactitude une règle très-bonne, parce qu'elle est très-vraie et très-juste.

Mais cette règle se modifie selon les circonstances, la position et les difficultés.

Par exemple, une danse est inconvenante et dangereuse; on doit en chaire la déclarer telle. — Mais telle personne en particulier ne peut y échapper, sans amener dans l'intérieur des orages menaçants; du reste, elle rend cet exercice le moins inconvenant possible, et le danger devient très-éloigné eu égard au caractère et au tempérament; alors la règle publiée dans sa vérité se modifie avec une vraie sagesse.

Cette morale donc, que l'on doit donner en règle générale et sûre, subira souvent une courbe d'inflexion en passant par tous les mi-

lieux des positions particulières, et chaque exempté, ne pensant qu'à soi, trouve exagéré le principe vrai, à cause des modifications qu'une direction prudente y apporte. — On en appelle de la chaire au confessionnal, du prédicateur au directeur, on brouille tout et on ruine tout.

Au lieu de se dire dans l'exception, on se dit dans la règle; on n'admet point de réfractations, de milieux différents dans les routes de la lumière; et, se récriant pour tous, d'une voix aiguë et tranchante, on parvient facilement à ruiner le fruit d'une prédication qui s'est tenue dans les limites les plus exactes.

Mesdames, il n'y a qu'une tribune pour la parole de Dieu, que cette tribune s'appelle chaire ou confessionnal; la première donne la règle à tous, la seconde applique à quelques-uns l'exception qui confirme la règle; mais, nulle part, il n'y a deux poids et deux mesures. Le bâton que je plonge à moitié dans l'eau, et qui paraît subir une courbe dans la partie plongée, ne la subit pas réellement : c'est un

effet d'optique, et voilà tout; c'est votre position vue dans un autre milieu que le milieu général.

On ne saurait croire combien cette *confusion* attaque et ruine l'utilité de la parole de Dieu.

Nouvelle attaque par l'esprit d'indépendance qui a pénétré partout.

Autrefois, quand le cœur de l'homme laissait les vérités entières, on disait :

« Je ne *veux* pas, » si la conscience se mettait en révolte contre Dieu; mais un moment pouvait arriver où l'on disait : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt, parlez, parce que votre serviteur écoute. »

On disait : « Je ne *peux* pas. » C'était le cri de la lâcheté, mais on pouvait en venir à cette parole : « Je puis tout en celui qui me fortifie. Ne pourrais-je pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? »

On disait : « Je n'*ose* pas. » C'était la voix de la faiblesse et du respect humain, mais on

pouvait en venir à agir fortement, à armer son cœur et à se montrer homme.

On disait : « *Plus tard, plus tard, demain, demain,* » et ce demain pouvait se changer en *aujourd'hui*.

Mais, de nos jours, l'esprit d'indépendance a *diminué* les vérités, les a rognées, tronquées jusqu'à sa propre mesure; pour être dans la règle, on fait ployer la règle jusqu'à soi, et l'on dit : « *Je ne dois pas, je ne suis pas obligé, il n'y a pas d'obligations, je suis dans l'ordre, dans la ligne, il n'y a en moi rien à convertir, à changer, à améliorer.* »

Que voulez-vous faire, que pouvez-vous espérer avec une indépendance aussi tranchée et aussi tranchante?

Au lieu d'avouer qu'on n'est pas dans la règle, d'en gémir, de s'en rapprocher avec la grâce de Dieu, voilà chacun qui se fait une règle à soi-même, et qui court la terre entière pour trouver un docteur que l'on séduise à force de se faire illusion, ou de se créer des

difficultés et des dispenses. « Tout ce que nous faisons est juste, tout ce que nous voulons est saint. » Disposition ruineuse, qui rend inutile la parole de Dieu; elle court en vain, elle frappe l'air inutilement, et l'on demande aux prophètes de nous dire des choses qui nous plaisent. Enfin cette théologie que l'on se fait à soi-même (qui est-ce qui n'est pas théologien aujourd'hui, et même théologienne!) rencontre dans la théologie même, dans la *vraie*, un faux appui qui achève de tout ruiner; et cet étai qui porte à faux, je dois vous le retirer, Mesdames.

On a confondu, probablement à dessein, la *théologie*, c'est-à-dire la règle de la science religieuse, avec l'*exhortation du ministère*, qui mène aux mœurs, aux habitudes, aux œuvres de la conduite religieuse.

La théologie procède par décisions; elle déclare ce qui est permis ou défendu, devoir ou conseil, obligation précise, ou convenance religieuse..... et encore sur chaque point elle pèse

la matière grave ou légère du péché. — Et je lui sais gré toutes les fois qu'avec la lumière de Dieu et l'inspiration de l'Église je lui vois ôter grain à grain à ce poids qui dans la balance divine inclinerait le plateau jusqu'à l'abîme.

Mais, à côté de cette théologie souverainement respectable, juste et miséricordieuse comme le Seigneur, il y a l'exhortation du ministère qui veut, avec prudence, que les âmes ne restent pas toujours en équilibre périlleux sur cette limite tremblante de la colère divine, qui les porte à faire un peu plus que le devoir pour ce Dieu qu'on doit aimer de tout son cœur, et qui, au delà des règles qui constituent le péché mortel, s'applique à former dans les cœurs les mœurs de la religion, les habitudes de la piété.

Pour ne citer que quelques traits, c'est cette *exhortation* qui a formé les habitudes de la prière du matin et du soir, de l'*Angelus*, de la prière avant et après le repas, de la messe pa-

roissiale et du prône, de l'office des vêpres, de la sanctification des jours solennels de la semaine sainte, de la communion fréquente, bien qu'il n'y ait sur ces points et sur d'autres aucune obligation de rigueur, mais un simple conseil.

Or, si l'on ne veut que ce qui est d'obligation stricte, si l'on est toujours à calculer ce que *l'on ne doit pas* à Dieu, vous comprenez que toute exhortation, que toute direction doit cesser parce qu'elle devient inutile.

Si l'on va toujours jeter à la face le précepte rigoureux pour condamner l'exhortation qui conseille et qui engage, c'est brouiller toutes les notions et paralyser le sentiment religieux.

Si l'on traduit exprès en obligation imposée ce qui n'est qu'exhortation donnée, afin d'*inurer* le stigmaté de sévérité, quelquefois la flétrissure de l'erreur, on ruine tout le bien que la parole de Dieu peut produire. — Et après s'être fait une théologie *à sci* pour en faire le

moins possible, on se sert de la précision théologique pour justifier de ne faire presque rien.

N'avais-je pas raison, Mesdames, d'insister sur l'*inutilité* de la retraite?

Quelle sera maintenant la conclusion pratique? Vous retirer dans vos habitudes ordinaires et moi aussi, finir la retraite avant presque de l'avoir commencée? — Non.

1° Se bien persuader que l'on a le plus grand besoin d'amélioration, de changement, de conversion même en un sens;

2° Se constituer *disciples* dociles, et non *amateurs* juges ou critiques;

3° Estimer le dogme, vouloir la morale dans ses déductions les plus incisives pour notre réforme; aimer la lumière qui brille et la vérité qui reprend;

4° Ne pas confondre l'exception avec la règle, ne pas se faire de théologie à soi, et n'en pas appeler à la rigueur du devoir pour ruiner les mœurs chrétiennes.

A ce prix la retraite sera utile.

Nous vous exhortons donc à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu ; car une terre heureuse et cultivée qui boit souvent la rosée du ciel, et qui, malgré tous ces avantages, produit des épines et des ronces, est réprouvée, dit saint Paul, elle est bien proche de la malédiction. Ajoutons bien vite, avec l'Apôtre, que nous avons de vous des espérances meilleures, des espérances voisines du salut, bien que nous parlions ainsi pour vous ramener à Dieu.

DE L'ABUS DES GRACES

*Succ' de ficulneum, ut quid etiam terram
occupat?*

Coupez-moi ce figuier, pourquoi oc-
cupe-t-il inutilement la terre?

Quand on veut bâtir, Mesdames, dans un terrain rocheux, on commence par enlever avec le pic, et souvent par l'explosion de la mine, les difficultés pierreuses qui empêcheraient de creuser et d'asseoir les fondements de l'édifice.

C'est ce que nous avons fait en parlant de l'*inutilité* de la retraite, et des obstacles durs qui s'opposent à l'édification de l'ouvrage de la grâce. Si vous trouvez que nous avons employé la mine qui éclate et effraye par sa détonation,

si vous avez, quoique de loin, été frappées par quelques éclats, ce sont les blessures de celui qui aime, le même trait de charité qui frappe et qui guérit.

Mais pour déblayer entièrement le terrain, pour arriver jusqu'au tuf, et bâtir sérieusement et solidement, il faut encore creuser, casser, enlever bien des aspérités : il faut méditer un sujet qui n'est que le corollaire du précédent, l'*abus des grâces*.

Certes, les erreurs que je vous ai signalées sont le plus grand abus de la grâce de Dieu, c'est l'abus à sa source; mais il reste encore l'abus des grâces habituelles.

Ici l'arbre n'est pas déraciné comme il l'est par l'inutilité de la parole de Dieu et de la retraite; mais il ne profite ni de l'air, ni du soleil, ni de la rosée, et occupant inutilement la terre, Jésus-Christ menace de le couper, *succide ficulneam*.

I

CRIME DE L'ABUS DES GRACES.

Il est une règle qui ne saurait tromper, c'est l'Évangile. Les portraits que Jésus-Christ y a burinés, stéréotypés, seront ressemblants jusqu'à la consommation des siècles. Toutes les misères que le Sauveur a fait défiler devant lui, le jugement miséricordieux ou sévère qu'il en a porté, sont les types ineffaçables de nos misères et du jugement que Jésus-Christ en porte.

Or il est une chose remarquable dans le saint Évangile, c'est que tout y respire la douceur, l'indulgence, le pardon. — Tous les pécheurs sont accueillis avec bonté, la femme pécheresse, la femme adultère, la Samaritaine

légère et incrédule, l'enfant prodigue, le fils qui refuse d'obéir et qui répare tout de suite sa désobéissance, Zachée souillé du bien d'autrui, le larron aux mains teintes de sang..... Tous..... au point que l'on murmurait : « Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux : c'est l'ami des pécheurs et des publicains. »

Au point que la piété mal entendue, et le monde même, qui ne se pique pourtant pas d'être excessivement scrupuleux, en sont effrayés, pour ne pas dire scandalisés.

Et à travers cette indulgence portée aux dernières limites, on distingue trois misères qui ont encouru une sévérité presque sans rémission. On entend retentir trois fois seulement le mot malheur, malédiction, *Væ vobis!*

Malheur au monde et aux riches, *Væ mundo et divitibus!*

Malheur à l'hypocrisie pharisaïque, *Væ vobis, pharisæis!*

Malheur à l'abus des grâces, *Væ tibi, Corozain!*

Ce n'est pas ici le lieu, Mesdames, de vous dire en quel sens vrai (et consolant pour vous qui échappez à l'anathème) Jésus-Christ dit : « Malheur aux scandales du monde et à l'abus de la richesse ! » de vous justifier l'anathème prononcé contre l'hypocrisie qui se joue de Dieu et des hommes.....

Nous avons bien assez à faire aujourd'hui d'examiner ce sceau de la réprobation divine sur l'abus des grâces. Écoutez :

« Alors le Seigneur commença à reprocher aux villes dans lesquelles il avait multiplié ses miracles de n'avoir point fait pénitence. »

« Malheur à toi, Corozäim ! malheur à toi, Béthsaïde ! car si on eût fait dans Tyr et dans Sidon les merveilles dont vous avez été témoins, Tyr et Sidon eussent autrefois fait pénitence dans le cilice et la cendre. Je vous le déclare, Tyr et Sidon seront traitées avec plus d'indulgence que vous au jour du jugement.

« Et toi, Capharnaüm... si on avait fait dans Sodome et les villes coupables les miracles qui

ont été opérés sous tes yeux, ces villes ne seraient peut-être point détruites aujourd'hui. Oui, la terre de Sodome sera traitée plus favorablement que toi au dernier jour.

« Les habitants de Ninive se lèveront au jour du jugement, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et ici il y a bien plus que Jonas.

« La reine de Saba se lèvera au jour du jugement pour condamner cette génération, car cette génération entend des oracles de sagesse bien autres que la sagesse de Salomon.

« Les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume des cieux. On vous ôtera ce royaume, et on le donnera à un peuple qui sache en tirer du fruit. »

Ce même Dieu avait dit par son prophète : « J'ai planté une vigne pour mon bien-aimé, dans un terroir gras et fertile; je l'ai entourée d'une haie; j'en ai ôté les pierres; j'en ai choisi le plant; j'ai construit un pressoir, et j'ai attendu que cette vigne portât des raisins, et elle

n'a produit que des jets. — Maintenant donc soyez juges entre moi et ma vigne : Qu'ai-je dû faire de plus que je n'aie point fait ? J'arracherai sa haie, je détruirai sa muraille ; on ne lui donnera ni façons ni taille ; les épines viendront l'étouffer, et je commanderai aux nuages de lui refuser la rosée et la pluie. »

Peut-être pensez-vous n'être pas cette vigne maudite, au moins vous reconnaissez-vous dans la peinture suivante :

« Dix arpents de vigne, dit le Seigneur, n'ont produit qu'un petit flacon de vin ; trente mesures de semence n'ont donné que trois mesures de récolte ! »

Ajoutez à ces menaces terribles la parabole de la vigne louée, dont les colons ingrats ont été perdus ; la parabole du talent enfoui, qui est arraché à son négligent possesseur ; la parabole des noces du fils d'un roi, dont les conviés s'excusent sur leurs affaires et sur leurs plaisirs, et sont tous jetés dans les ténèbres extérieures.

Et vous comprendrez que l'abus des grâces est un crime, puisqu'il a la malédiction de Dieu, et les résultats les plus terribles pour l'éternité.

II

EN QUOI CONSISTE L'ABUS DES GRACES

1° Il ne consiste pas dans cette *faiblesse* humaine qui offense toujours Dieu, malgré ses bons propos, et surtout malgré la peine qu'elle en ressent, — mais dans ce calcul arrêté de ne point profiter, de n'aller pas plus loin, d'en faire le moins possible, de ne pas se croire obligé, et dans cette disposition de laisser couler autour de soi, à rès de soi, en soi, ces torrents de grâce qui nous inondent ; comme le

toit incliné à dessein vers la terre se laisse frapper par la pluie sans en rien retenir. — C'est s'être fait un calus, avoir la conscience cautérisée, et ne sentir plus rien du prix de la grâce.

2° Il ne consiste pas seulement dans l'abus des grâces du salut *proprement dites*; par exemple, dans l'abus de la parole de Dieu, qui tombe partout comme la pluie, dans la résistance volontaire et superbe à cette parole, dans l'éloignement d'une retraite qui se présente, des sacrements que nous aurions toute facilité de recevoir; dans l'inutilité des exemples qui nous accompagnent en famille, comme l'ombre suit le corps, des événements qui nous avertissent, de l'âge qui parle bien haut, des saints désirs, des bons mouvements, des généreuses inspirations que Dieu nous met au cœur.

Cet abus est amené surtout par l'abus des grâces *communes*, sur lesquelles on n'a aucun remords, auxquelles on n'accorde pas même attention dans le monde.

On abuse sans aucun remords des ressources de la fortune pour tout rapporter à soi et à ses jouissances. Un homme dont la vie rétrécie et égoïste n'est employée qu'à soigner *son* bien et à l'accroître paraît un homme dont l'existence est amplement justifiée.

On abuse des dons de l'intelligence, pour arriver à n'être qu'un paresseux, un être inutile, un dégustateur de la bonne chère et du bien-être, tout au plus un lecteur frivole, et l'on croit sans remords que Dieu ne nous a donné que pour cela tous les dons de l'esprit.

On abuse des richesses de l'éducation, pour n'en retenir que l'indépendance de toute autorité, que l'horreur de tout joug ; et quand Dieu nous a comblés de tous les bienfaits de la terre, c'est alors qu'on se croit plus en droit de ne rien faire, de ne rien souffrir pour lui.

Et vous voulez qu'après avoir abusé de tout, leçons, conseils, exemples, fortune, intelligence, éducation, biens de toute nature, pour ne croire que soi, ne voir que soi, ne chercher

que soi, on se trouve très-disposé à profiter de la parole du salut? — Erreur. Commencez par être une femme qui n'abuse pas des dons de la nature et de la terre, vous arriverez à ne pas abuser des dons de la grâce.

5° Et n'est-ce pas nous, prédicateurs timides de l'Évangile, qui entretenons cet abus des grâces, en nous y prenant autrement que les apôtres et que nos Pères?

Nous allons disputer quelques centimètres pour la mise ;

Quelques mouvements pour la danse ;

Quelques points d'aiguille pour le dimanche ;

Quelques sensualités dans des soirées de pénitence ;

Quelque respect pour le sérieux du carême, comme ces gens qui lèvent à petites reprises un appareil douloureux et collé, et qui font crier le malade, au lieu d'enlever d'un coup.

Maladroits ! nous allons demander tout cela à des *chrétiennes*, qui ne comptent pour rien une vie molle, oisive, sensuelle, égoïste, qui n'ont

Ni le cœur vide de l'amour du monde ;
Ni le cœur rempli de l'amour de Dieu.

Disons nettement comme saint Jean : « N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde ; »

Disons nettement comme le Sauveur : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur. »

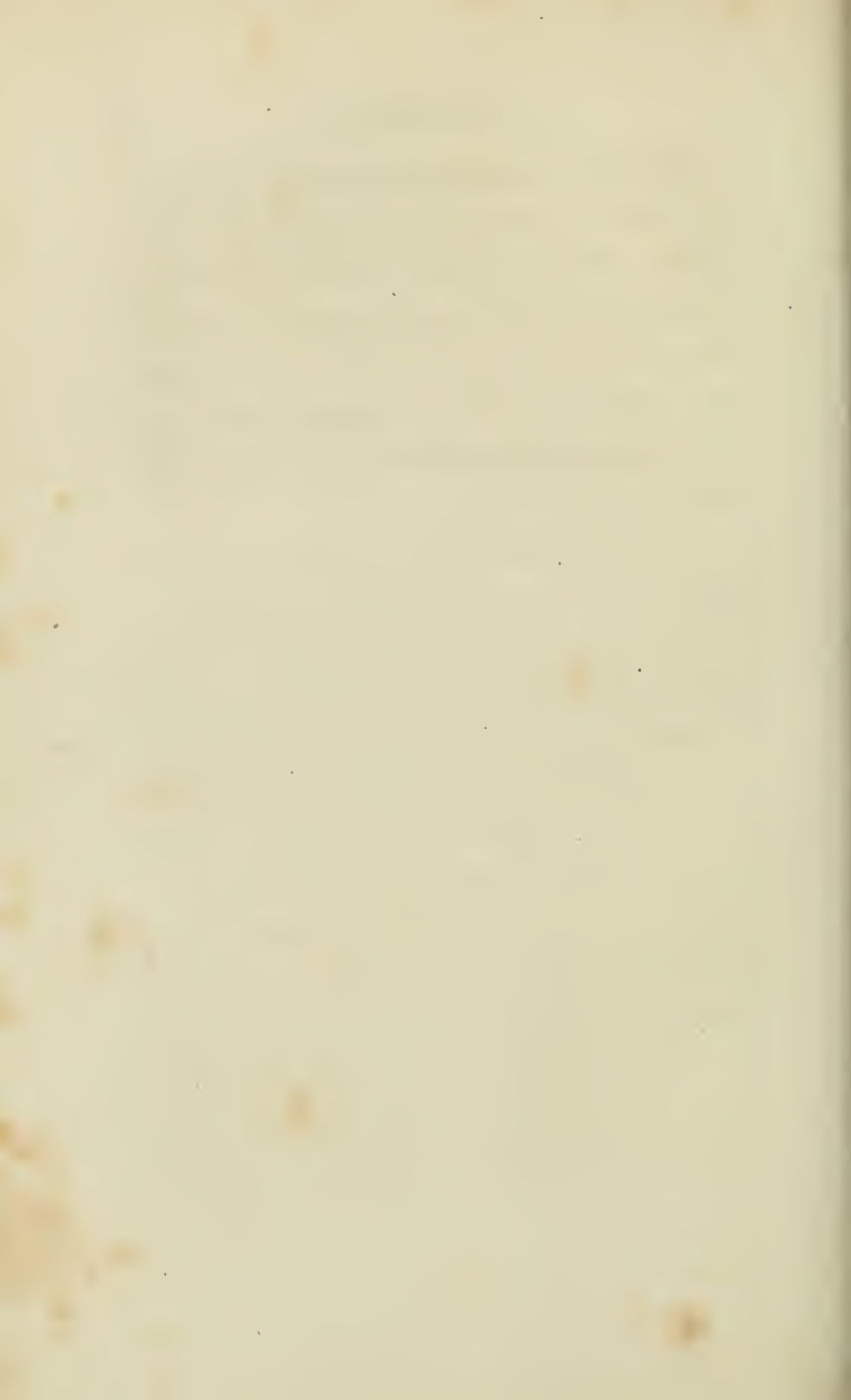
Alors, tout *tiraillement cessant*, on sera moins exposé à abuser des grâces de Dieu.

Un homme, disait le Sauveur en parabole, avait un figuier planté dans sa vigne ; il vint pour y cueillir du fruit, et il n'en trouva point.

S'adressant alors à celui qui était chargé de la culture : « Voici, dit-il, trois années que je viens chercher du fruit sur ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc ; pourquoi occupez-t-il encore la terre ? »

Le cultivateur répondit : « Seigneur, laissez-le encore *pour cette année*, jusqu'à ce que je le déchausse profondément, et que je mette beaucoup d'engrais, peut-être portera-t-il du fruit : s'il n'en porte pas, alors vous le couperez. »

Mesdames, l'application est facile, mais elle est terrible, si, entendant aujourd'hui, cette année, la voix du Seigneur, nous endureissons nos âmes; si Dieu, se présentant avec sa grâce à des enfants qu'il a plus comblés, pouvait dire cette désolante parole : « Ceux-ci ont encore plus brisé le joug : *Et hi magis fregerunt jugum.* »



DE L'AMOUR DE DIEU

Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est.

Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été établi.

Après les profondes excavations que nous avons faites, en rendant à la parole de Dieu et à la retraite son énergique utilité ; après tout le déblayement qu'opère un plus saint usage des grâces, il s'agit de poser les fondements de l'édifice du salut.

Or il n'y en a pas d'autre que celui que Dieu a posé lui-même dans la loi, que celui que le Saint-Esprit a écrit dans nos cœurs, que celui

que Jésus-Christ a proclamé comme condition essentielle pour posséder la vie éternelle, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, et par conséquent la haine du monde et de tout ce qui, dans le monde, pourrait affaiblir et éteindre l'amour de Dieu.

Sur cette base première, on résiste, on refuse, on bataille, on dispute le terrain pied à pied, il y a mille tiraillements, et ce qu'on accorde, on l'accorde avec dépit, de mauvaise grâce, et dans la mesure la plus restreinte.

L'amour de Dieu est la seule pierre assez large et assez forte pour occuper tout le terrain déblayé dans notre cœur, pour porter sur son assise solide tout le poids de l'édifice du salut.

Mais faut-il d'abord mettre en fuite l'amour du monde, pour établir l'amour de Dieu; ou bien poser tout de suite l'amour de Dieu, pour que l'amour du monde trouve la place prise?

Ce second parti est préférable.

Car il faut toujours qu'il y ait plénitude dans le cœur, une affection doit en chasser une au-

tre. Si vous le videz avant de le remplir, il se croira mort dans ces moments d'asphyxie morale, où le cœur, sans aimer le monde, n'aimerait pas encore Dieu. Il faut que la vide vanité du monde ne soit chassée que par l'amour de Dieu qui fait plénitude; comme le vide de l'air qui occupait la capacité d'un vase est naturellement chassé dès qu'on remplit ce vase d'eau ou d'une liqueur vivifiante.

D'ailleurs, le travail serait interminable, si l'on commençait par chasser du cœur l'amour du monde. — Le cœur n'aimant pas encore Dieu, et aimant beaucoup le monde, ne se déprendrait de ses folles et chères affections qu'une à une, en jetant les hauts cris. Ce serait un appareil adhérent qu'on ne pourrait enlever qu'en arrachant l'épiderme; le sacrifice d'une cargaison en mer, quand rien ne fait craindre la tempête; des meubles auxquels on tient beaucoup, jetés par la fenêtre, quand la force de l'incendie n'y oblige pas. — Mettez le feu à la maison, dit saint François de Sales, et

elle se videra bien vite; mettez l'amour de Dieu au cœur, et l'amour du monde fuira devant ces flammes, qui l'auraient bientôt consumé, s'il lui prenait fantaisie de ne pas vider les lieux.

I

Qu'il faille aimer Dieu, on ne le discute pas, on préfère ne pas s'occuper de cette question, afin qu'admise comme un principe vague, elle ne gêne en rien dans la pratique.

On vous accordera partout cette obligation, comme on accorde sans discussion qu'il y a sept étoiles dans la constellation de la Grande-Ourse; ces deux vérités n'ont pas plus d'influence l'une que l'autre sur la direction de notre conduite.

Mais que l'amour de Dieu soit le fondement et le fondement unique du salut, que ce soit le

premier et le plus grand de tous les commandements; que l'observer soit la vie, et que ne pas l'observer soit la mort; qu'il résume à lui seul toute la loi, toutes les exhortations des prophètes, toute la parole de Dieu; qu'enfin la réponse à la plus haute, à la plus essentielle, à la plus vitale question: « Maître, que faut-il faire pour posséder la vie éternelle? » soit celle-ci: « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; » voilà ce qui n'est pas connu; quand on le sait, voilà ce qui n'est pas médité; et quand on le médite, voilà ce qui est pratiqué de la manière la plus pitoyable.

II

Qu'est-ce donc que l'amour de Dieu? C'est ce dont il faut nous bien pénétrer en ce moment.

1° Ce n'est pas une attraction *sensible* et *affectueuse* que notre cœur ressent pour les

créatures qu'il voit, qu'il entend, avec lesquelles il communique. L'amour de Dieu n'est pas de la même nature que l'amour sensible d'une mère, par exemple, pour son petit enfant. Et saint Jean nous fait comprendre cette distinction, quand il dit quelque part : « Si quelqu'un n'aime pas son frère qu'*il voit*, comment aimera-t-il Dieu qu'*il ne voit pas* ? »

Cette confusion d'un amour *sensible*, porté vers un être immatériel et invisible, est ce qui effraye et décourage tant d'âmes, ce qui leur fait croire que l'amour de Dieu est *impossible*, parce qu'elles l'entendent au sens grossier et matériel de ces mouvements de cœur vers les objets visibles et créés.

Ce sentiment délicieux d'un amour affectif qui électrisait les Paul, les François-Xavier, les Thérèse, les Madeleine de Pazzi, n'est pas donné à tous, il est refusé au plus grand nombre ; il est plutôt la récompense anticipée de l'amour divin, que la vie essentielle de cet amour répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit.

2° L'amour de Dieu, c'est la *préférence* habituelle donnée à Dieu sur toutes les créatures; — détermination franche de préférer Dieu à toutes choses, de lui sacrifier tout ce qui nous détournerait de sa grâce par le péché.

Remarquez que je ne dis pas *préférence donnée* réellement, *sacrifice fait* de toutes choses, ce serait l'*impeccabilité*; cet amour est réservé pour le ciel; — mais disposition, détermination *habituelle*, — car il est des gens qui évitent telle ou telle faute, qui remplissent tel ou tel devoir; mais ils n'ont pas pour cela la *préférence habituelle*; — il en est d'autres, au contraire, qui ont cette détermination bien franche, et qui tombent dans telles ou telles misères, sans perdre l'essence de l'amour de Dieu, qui est dans le mouvement du cœur, prêt à tout sacrifier.

Un exemple va tout éclaircir dans un point si important et si peu compris.

Blanche de Castille devait aimer saint Louis, comme vous aimez vos enfants, avec la même

tendresse de cœur, avec ce même feu d'affection qui vous consume; voilà l'amour *affectueux* de la mère selon la nature. — Mais quand Blanche disait à son fils : « Mon fils, Dieu m'est témoin combien je vous aime, et cependant j'aimerais mieux vous voir privé de la vie et du beau royaume de France, que coupable d'un péché mortel ; » voilà l'amour de *préférence* pour Dieu dans le cœur de la mère selon la grâce. — Remarquez enfin que Blanche ne dit pas : « *J'aime mieux*, ce serait présomption dans un choix si délicat, elle dit : « *J'aimerais mieux*, je suis, par la grâce, cette disposition; et si son cœur *fléchissait* quelquefois dans cette comparaison héroïque des deux amours (comparaison qu'il n'est pas toujours prudent d'établir), Blanche, même au milieu des faiblesses maternelles, avait dans le cœur la véritable essence de l'amour de Dieu.

Cette *préférence* virtuelle et habituelle, est un *point d'examen* bien grave, Mesdames; tant

que le cœur ne sera point venu là, il n'y a pas d'amour de Dieu dans le cœur.

5° Cette préférence positive n'est pas quelque chose de *vague*, laissé à l'arbitraire du sentiment ; — elle consiste dans le sacrifice indiqué, *déterminé* par les défenses que nous font les commandements, et par les devoirs qu'ils nous imposent. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; celui qui garde les préceptes est celui-là qui m'aime. L'amour est fort comme la mort ; et de même que la mort sépare le corps des objets créés, ainsi l'amour sépare le cœur de l'affection déréglée des créatures. La charité de Dieu est que nous gardions ses commandements. Celui qui dit : « J'aime, et ne garde pas mes préceptes, est un menteur. » La preuve de l'amour, c'est l'exhibition des œuvres. Nous aimons vraiment Dieu, si nous nous arrachons à nos plaisirs coupables pour nous renfermer dans sa loi. Le culte de Dieu, c'est de l'aimer :

Et ceci est dans la *nature même* de l'amour, car si quelqu'un prétendait nous aimer, et agissait envers nous comme nous agissons pour Dieu, n'accordant aucune préférence ni à nous, ni à nos désirs, ni à nos volontés, nous ne croirions jamais à son amour.

Cette préférence est donc quelque chose de très-positif; — quand je m'efforce, par amour pour Dieu, de garder ses commandements, je préfère Dieu et l'amour que je lui dois à l'amour déréglé des créatures qui me sollicitent et veut m'entraîner. — Je préfère Dieu à l'intérêt et à la violence, qui me ferait profaner son saint nom; au gain ou à l'indépendance, qui me ferait profaner son saint jour; à l'orgueil, qui m'empêcherait de me soumettre à ceux qu'il a placés au-dessus de moi; je le préfère à la colère et à la vengeance, à l'entraînement vers des plaisirs coupables, à la cupidité qui viole le bien d'autrui, à l'intérêt du mensonge, aux mauvais désirs et à l'avarice, qui dessécherait l'aumône; je le préfère à mon in-

souciance, qui me tiendrait loin des sources de la grâce ; je le préfère à ma liberté et à ma sensualité, qui voudraient user du temps et des aliments sans aucune retenue et sans aucune redevance envers le souverain Maître.

4° Cette préférence du cœur est *dans la nature* même du premier commandement.

Car que veut dire : Vous aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces ? Je vous aime de tout mon cœur, veut dire indubitablement : je vous donne la préférence sur tout et sur tous.

C'est l'amour, non pas souverain par intensité, non pas souverain par sensation, mais par appréciation, et c'est le seul possible, vrai, et exigé.

Suzanne aimait Dieu de tout son cœur, quand elle disait : « Si je ne pêche pas, je tombe dans les mains des méchants qui me feront mourir ; si je pêche, je tombe dans les mains de Dieu qui me perdra éternellement. — J'aime mieux

périr innocente ici-bas, que de m'exposer à offenser le Seigneur. »

La légion Thébaine aimait Dieu de tout son cœur quand elle disait à Maximien, par la bouche de saint Maurice : « Nous sommes vos soldats et nous vous devons le service militaire; mais nous sommes les serviteurs de Dieu, et nous lui devons l'innocence de nos âmes. Vous voulez nous faire renoncer à cette innocence, nous préférons renoncer à la vie. »

Blanche de Castille, comme nous l'avons vu, était une mère qui aimait Dieu de tout son cœur, quand elle préférait sacrifier à la grâce et son amour maternel et la vie de son fils, et son brillant héritage dans le monde.

Il aime Dieu de tout son cœur ce marchand qui ferme le dimanche, aux risques de la concurrence et de la perte; cet ouvrier chrétien qui s'expose aux menaces de ne plus être occupé, plutôt que de violer le saint jour; ce jeune homme qui affronte le respect humain plutôt que de violer l'abstinence; ce guerrier

qui foule aux pieds le monde, plutôt que d'attenter à la vie de son frère dans un combat singulier ; cette femme qui triomphe de tout et même de son cœur, plutôt que de demeurer un instant dans des occasions délicates.

Et vous-même, vous aimez Dieu de tout votre cœur, chaque fois que, donnant à la contrition la qualité *souveraine* qui est de son essence, vous dites à Dieu du fond de l'âme : « *Plutôt mourir que de vous offenser !* »

5° Cette préférence du cœur et de la volonté n'est pas seulement de la nature, elle est de l'essence du premier commandement. Il n'est rempli que lorsque le cœur est disposé à préférer Dieu à tout.

Et cependant ce premier commandement est ce qu'il y a de plus omis ; il semble ne figurer au décalogue que *pour mémoire* ; et quand on s'examine sur cette grande législation : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras *parfaitement*, » l'examen aboutit à se demander..... si on a manqué à sa prière du matin ou du soir.

Les plus attentifs passent en revue leurs exercices religieux ; pour le cœur il n'en est jamais question. L'amour de Dieu, dit Fénelon, paraît une dette onéreuse et vaguement établie : on cherche à l'é luder par des formalités, par un culte extérieur qu'on veut toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif ; — on sent bien qu'il y a un vide à combler, que l'on n'honore Dieu qu'en l'aimant ; et pour combler le vide, on entasse les pratiques et le gain des indulgences.

A peu près comme vous en usez, Mesdames, quand on annonce quelqu'un qui vous ennuie ou qui vous fatigue ; après le premier mouvement d'humeur ou de déplaisance, vous vous composez bien vite par politesse (et un peu par vanité), et l'on vous voit couvrir, par des formalités gracieuses, quelquefois exagérées, le vide que l'importune visite creuse encore dans votre cœur. — Je ne blâme pas cette charité mondaine, elle est polie et bienveillante ; seulement je la compare à toutes ces formalités de

pratiques entassées pour combler le vide de nos cœurs à l'égard de Dieu.

Oui, ce qu'il y a de plus *nul* dans la vie chrétienne, c'est la fidélité au premier et au plus grand commandement.

En prenant l'échelle religieuse par en bas, la première catégorie comprend ceux qui se disent fidèles aux 5^e et 7^e commandements;

La deuxième catégorie admet les 5^e, 7^e et 8^e;

La troisième catégorie, les 5^e, 7^e, 8^e et 6^e;

La quatrième catégorie, les 5^e, 7^e, 8^e, 6^e, 4^e, 3^e, 2^e commandements.

Quant aux 9^e et 10^e, on y fait à peine attention, parce qu'ils portent sur des actes intérieurs;

Quant aux commandements de l'Église, on met l'*écho* de la voix de Dieu bien au-dessous de la *voix* elle-même.

Mais pour le *premier* commandement, personne ne s'en inquiète; on le remplit avec des devoirs d'*adoration* plus ou moins restreints, plus ou moins multipliés, — « *et aimeras par-*

faitement » ne compte que pour la rime, c'est du remplissage dans cette poésie populaire.

Aussi entendez-vous ces gémissements inénarrables dès qu'il s'agit de faire quelque chose pour Dieu; et cette joie qui célèbre un triomphe et une bonne fortune, quand l'Église vient à adoucir quelque règle pénitentielle?

Entendez-vous tout ce mouvement des âmes pieuses, toutes ces discussions, recherches, interrogations, pour arriver à en faire le moins possible? Je n'ai jamais vu les consultants hésiter *en plus*, et toutes les phrases de consultation sont ainsi formulées : *N'est-ce pas que l'on n'est pas obligé?*

Entendez-vous cette locution honteuse, que les mœurs ont consacrée : *Fait comme pour l'amour de Dieu!* — Ouvrez le code officiel de la langue française, et vous lirez : « Se dit en parlant d'une chose faite ou donnée de mauvaise grâce, avec lésinerie ; exemple : vous avez l'air de travailler comme pour l'amour de Dieu. » Ah ! Mesdames, cette locution ne de-

vrait pas être française, puisqu'elle n'est ni généreuse ni chrétienne ; c'est à nous de la faire vieillir et de la retirer de l'usage.

Ah ! de bonne foi, si vous aviez un serviteur qui vous servît comme vous servez Dieu, qui en fît le moins possible, qui fût toujours à discuter sur le devoir, et qui fît l'indispensable *comme pour l'amour de Dieu* ; si ce serviteur soutenait encore qu'il vous est attaché de tout son cœur, vous croiriez qu'il vous insulte, et dans tous les cas vous ne le garderiez pas *huit jours* à votre service.

Hélas ! si Dieu créateur ne faisait pour nous que l'indispensable, qu'aurions-nous ? Du pain et de l'eau pour nourriture, quelques mètres de toile pour vêtement, quelques branches enlacées pour habitation ! — Si Dieu rédempteur n'avait fait pour nous que l'indispensable, qu'aurions-nous ? Le baptême, et puis arrangez-vous pour porter ce vêtement sans tache à son tribunal ! — Si Dieu sanctificateur ne nous donnait que l'indispensable, qu'au-

rions-nous ? Quelques grâces strictement suffisantes, un mouvement une fois imprimé, et puis : va comme tu as été poussé !

Ah ! au lieu de décapiter le décalogue et d'en faire un cadavre sans mouvement, laissez-lui *sa tête*, cette tête, siège et source de la vie ; et voyez, avec cet amour vital, le principe vivificateur et fécond, circulant dans tous les préceptes :

Honneur fidèle et réparateur pour le saint nom de Dieu ;

Le jour de Dieu gardé et délicatement observé ;

La famille dans l'ordre et le bonheur ;

Les devoirs d'état religieusement suivis ;

La charité surabondante et victorieuse du mal ;

La pureté du cœur unie à la pureté des mœurs ;

Une noble probité portée jusqu'au désintéressement et à l'aumône ;

L'égoïsme tué ou laissé presque sans mouvement ;

Le respect pour la réputation du prochain ;
La médiocrité estimée plus que l'or ;
Et la modération dans les désirs couronnant
le bonheur de l'homme.

Voilà l'amour de Dieu, Mesdames, tel qu'il
veut régner dans vos âmes, si vous voulez ac-
complir le premier des commandements.

Ne nous y trompons pas :

Il n'y a pas de religion sans l'amour de Dieu,
non colitur Deus nisi amando.

Il faut aimer Dieu en toutes choses et par-
dessus tout, si nous voulons avoir une piété
sincère ;

Et qu'est-ce que c'est que tout cela ? c'est la
préférence du cœur et la *préférence donnée à
Dieu.*

Il faut arriver à ce point, non-seulement par
la *crainte*, mais par l'*amour* effectif et appré-
ciatif.

On peut même aller de là jusqu'à une cer-
taine joie, un certain bonheur, du moins
une certaine paix, au milieu des sacrifices

pour le Dieu aimé et préféré; — car là où l'on aime, il n'y a pas de fatigue, ou s'il y a labour, le travail est aimé.

Il en coûte si peu quand on aime la créature!

En coûtera-t-il donc beaucoup pour aimer ce qu'on a toujours aimé trop tard et trop peu?

DE

LA FUITE DE L'AMOUR DU MONDE

Ortus est sol.... exibit homo ad opus suum.
Le soleil s'est levé, et tout ce qui marchait dans
les ténèbres s'est retiré dans ses repaires,
et l'homme va à son travail.

Avez-vous vu quelquefois, Mesdames, par les
matinées d'automne, le plus beau site envahi et
attristé par un brouillard épais? L'œil ne peut
rien distinguer dans cette atmosphère uni-
forme qui ensevelit et la prairie verdoyante, et
la rivière qui serpente, et le coteau qui s'élève,
et la vallée enrichie d'habitations. — Le vent,
qui fraîchit d'une manière assez vive, ne peut

rien chasser de cette brume; il ne ferait que la déplacer, et une autre couche brumeuse occuperait aussitôt l'espace laissé libre. — Mais, quelques heures après, le soleil perce, il domine de haut toute cette poussière humide, la divise, l'absorbe, et voilà que le site a repris toute l'animation de sa physionomie naturelle.

Ce brouillard, c'est l'amour du monde, qui défigure tout, qui laisse des miasmes malsains. — Le vent, c'est la parole de Dieu, qui ne peut que pousser et déplacer. — Le soleil, c'est l'amour de Dieu, qui dissipe tout et rétablit toutes choses.

Il faut dire de l'amour du monde ce que David a dit de la nuit : « Vous avez posé les ténèbres et la nuit a été faite, pendant laquelle on voit errer tous les animaux sauvages. » Ajoutons qu'on y voit errer aussi les voleurs, les malfaiteurs, les vagabonds dangereux. — Et il faut dire de l'amour de Dieu ce que le prophète ajoute : « Le soleil se lève, et tous rentrent

dans leurs retraites, et l'homme sort pour son travail. — Le retour de la lumière fait plus, pour dissiper les malfaiteurs, que toutes les rondes de la force armée pendant les ténèbres. — De même l'amour de Dieu est le grand moyen de mettre en fuite l'amour du monde.

Cette *préférence* (dont nous vous parlions), mettez-la dans un cœur, et il n'y aura plus besoin de prêcher contre cette autre affection qui lui est contraire; il n'y aura plus à discuter le principe, à disputer le terrain du cœur. — C'est pour cela que nous avons dû d'abord poser l'amour de Dieu pour détruire l'autre amour.

Cette destruction est la conséquence forcée de l'amour divin, et tout à la fois le moyen fécond d'en entretenir l'activité.

I

VOUS NE DEVEZ PAS AIMER LE MONDE.

C'est le plus grand ennemi de la préférence que nous devons à Dieu.

Voilà les deux adversaires qui tiraillent le cœur; ce cœur, semblable au papillon qui voltige à la lumière tremblante (aux risques de se brûler et de périr), dans une chambre étroite où l'on a fait la nuit; si vous ouvrez la fenêtre grande, si vous laissez pénétrer l'air et le soleil, il s'envolera joyeux dans l'azur limpide et n'ira se reposer que sur le parfum des fleurs.

Vous ne devez pas aimer le monde.

Ne discutons pas sur les excursions continues que vous faites dans ce monde.

Je vous accorde beaucoup en vous accordant que vous n'y faites aucun mal, que vous n'en causez aucun par votre mise et par les danses;

Je vous accorde que vous êtes plus préservées : 1^o par le tempérament, ordinairement plus calme en vous que le cœur et l'imagination; 2^o par la retenue, qui vous est plus familière et plus imposée; 3^o par l'habitude, qui émousse beaucoup les choses; 4^o surtout par un dérivatif puissant, la coquetterie, cette vanité qui vous rend plus occupées de la parure que de la beauté, de vous et des éloges que du mal.

Je vous accorde surtout que vous n'y faites aucun mal, à la manière grossière dont le monde s'acharne à l'entendre, sans vouloir tenir compte des désordres du cœur, de l'imagination et peut-être de quelque chose beaucoup moins spiritualisé.

Aussi ne s'agit-il pas, en ce moment, de savoir si vous devez où non aller dans le monde, de quelle manière et jusqu'à quel point vous

devez participer à ses usages et à ses entraînements.

Il s'agit d'un principe incontestable, quoique sans effet dans la pratique; c'est que vous ne devez pas *aimer le monde*, même en y allant, même en vous y posant, ou comme simple spectateur, ou comme acteur très à la mode et très-recherché.

C'est que la parole du disciple bien-aimé répond à tout, termine toute discussion :

« Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni les choses du monde. »

Vous ne devez pas aimer le monde parce que Jésus-Christ l'a condamné : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! Je ne prie pas pour le monde. Père ! je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. »

Parce que vous avez renoncé au monde dans votre baptême, que vous lui avez dit anathème; car, que sont les pompes du démon, si ce n'est

l'ambition, l'arrogance, la superfluité dans l'usage des choses humaines?

Parce que l'amour du monde est inconciliable avec l'amour de Dieu : « Si quelqu'un veut être ami du siècle, il se constitue par là ennemi de Dieu. » — Et, par contre, celui qui se pose ami de Dieu s'établit par là même ennemi du siècle et des choses du siècle.

II

VOUS NE POUVEZ PAS AIMER LE MONDE.

Pour cela il suffit de savoir ce que c'est que le monde et combien il est indigne de notre amour.

Le monde, ce n'est pas la société humaine que Dieu a fondée et bénie. — Ce ne sont pas même

vos réunions, prises en elles-mêmes et dégagées de tout ce qui les rendrait antichrétiennes; elles n'ont rien de condamnable en soi, elles peuvent même resserrer les liens et produire un délasserement convenable.

Le monde dont parle l'Évangile, c'est, au milieu du monde matériel et social, un monde séducteur, corrompateur, persécuteur, qui croit, pense, parle, professe, agit contre Dieu, contre sa vérité et sa loi; — un monde tout plongé dans le mal; un monde où tout est concupisance de la chair et des yeux, orgueil de la vie. — Un monde, par conséquent, qui s'agite partout, dans les salons comme dans la taverne enfumée, dans le cercle littéraire comme dans l'atelier, à la campagne comme à la ville.

Or voilà ce monde que je dis que vous ne *pouvez* pas aimer, non pas à cause de tout ce qui ne résulte pour vous d'amer : intrigues, humiliations, concurrences, dégoûts, ingrattitudes, déceptions, larmes, duretés impitoyables (là-dessus, Mesdames, vous prêcheriez

mille fois mieux que moi), mais à cause du mal dans lequel il est plongé et dans lequel il vous plonge.

Car remarquez que par le monde nous n'entendons pas le *pécheur entraîné* par la faiblesse humaine, par la corruption de la nature, mais le *mondain* systématiquement *opposé* à l'Évangile.

Croyez-vous, Chrétiennes, que vous *pouvez* aimer ce monde? Voyez-le toujours en opposition avec Jésus-Christ; et, pour ne parler que de sa guerre extérieure :

Samedis pris pour les réceptions;

Dimanches méprisés comme *populaires*;

Carêmes envahis par le *steeple-chase*;

Jours saints, par l'étalage des modes;

Les plus grandes solennités occupées par les courses.

Voyez-le dans vos cercles :

Toujours la guerre,

Ou par déclamations ou par sourires,

Ou avec le glaive ou à coups d'épingle.

Entendez-le parler :
De l'humilité,
De la mortification,
De la résignation aux épreuves,
Du support des outrages,
De la noblesse de conduite,
Des splendeurs de la vanité,
De l'illustration de la naissance,
Des richesses et des plaisirs;

Il est en tout, partout, dans ses moindres habitudes, dans ses mœurs, dans sa doctrine, dans ses maximes, dans son rire ou dans son irritation, toujours opposé à l'esprit, aux maximes, aux vertus de l'Évangile.

Ce monde, vous ne *pouvez* pas l'aimer.

III

VOUS AVEZ TOUT INTÉRÊT A NE PAS AIMER LE
MONDE.

1° D'abord, parce qu'en n'aimant pas le monde, vous ne serez point privées pour cela d'y aller.

Vous irez, par nécessité d'intérieur, par devoir de famille, par position de rang ou de place, par convenance de société.

2° Puis, si vous y allez sans amour, vous irez sans dangers, sans illusions, sans entraînements, sans semer dans les larmes pour une moisson qui désole tant de vies.

Vous irez avec modération et modestie, avec désenchantement de sa vanité, avec la noblesse

qui oblige, avec la fortune prudemment employée; et vous n'y paraîtrez que plus grandes, que plus dignes. Hélas! faut-il vous le dire? vous n'y paraîtrez que plus aimables et plus recherchées!

5° Mais enfin, voici le comble : vous gagnez à aller dans le monde sans l'aimer, mille fois plus que vous n'y perdez.

Hélas! je devrais rougir, m'humilier, vous demander pardon de mêler à l'Évangile des motifs si tristement mondains : « Je parle humainement, je parle en insensé, c'est vous qui m'y forcez. »

1. Une personne qui aime le monde a l'*esprit faussé*.

Elle met la plus grande importance aux plus puérides bagatelles, le frivole lui paraît l'essentiel de la vie; toutes les qualités de l'esprit et du cœur se résument pour elle dans la façon d'une robe, et elle juge de la valeur personnelle par le mérite d'une ouvrière. Une vie de coquetterie, d'oisiveté, de frivolité, de vanité,

d'égoïsme, de sensualité, de mollesse, lui paraît la seule vie comprise et entendue. On tarife les individus sur ce qu'ils possèdent et sur ce qu'ils dépensent.

A force de s'habituer à cette optique, que voulez-vous que la femme soit dans l'intérieur, dans la famille, dans l'éducation des enfants, dans les relations de la société, dans ses lectures, dans ses goûts et jusque dans ses devoirs religieux?... Un esprit faux et une petite personne avec laquelle il n'y a point à raisonner.

2. Une personne qui aime le monde a le *cœur affaibli et... entamé*, la bagatelle est son idole, le succès son dieu; et les succès les plus ambitionnés dans le monde coûtent toujours fort cher, l'envie les fait payer par des larmes, et ils sont toujours déplorables lors même qu'on n'est pas obligé de les pleurer dans la suite. — Voyez au contraire la femme qui n'aime pas le monde, qui use du monde comme n'en usant pas : elle a le cœur libre et heu-

reux. Elle reste fidèle et intègre dans le vrai centre de son bonheur, le monde n'est pour elle qu'un rayonnement de délassements; elle échappe par sa modestie à la jalousie cruelle; et si elle a quelques sacrifices à faire, ils sont richement couronnés par une auréole de dignité, d'estime, de respect, de considération pleine de confiance.

5. L'amour du monde va jusqu'à détruire ou du moins dénaturer la *grâce* et le charme de la *beauté* extérieure.

Faut-il que nous soyons obligé d'en venir à de pareils arguments!! mais au moins ils feront impression sur vous, Mesdames.

Vous vous faites peut-être une idée fausse ou incomplète de la *beauté*.

La beauté consiste sans doute, *comme type original*, dans cette pureté de lignes que la main du Créateur a délicatement tracées sur le visage de l'homme. Mais la dégradation des lignes est lente et longue jusqu'à ce qu'elle arrive à l'état voisin de la laideur ou de la diffor-

mité; dans tous les cas, cette beauté typique est la beauté des statues.

La beauté ne saurait consister dans l'art des ajustements destinés à la relever, ou plutôt à dissimuler ses défauts; ce serait la beauté fantastique et arbitraire de ces modèles coloriés que l'on trouve dans les feuilles périodiques de modes.

Supposez la plus belle statue, ornementée et parée par toute la science de la mode, par tous ces soins que les Latins appelaient si justement le monde et l'univers des femmes, *mundus muliebris*; vous n'aurez aucune beauté réelle, avec son charme et sa grâce, sans le reflet de l'âme venant illuminer le visage humain.

La beauté consiste donc surtout et avant tout dans le juste reflet de l'âme sur nos traits, dans ce reflet qui vient allumer dans les yeux un feu intelligent et doux, répandre sur les lèvres la bienveillance et l'affabilité, donner à tout l'ensemble ce je ne sais quoi de gracieux

qui fait oublier les lignes, couvertes qu'elles sont par les riches couleurs de la modestie et de la bonté.

Qu'avec les traits les plus réguliers et la plus scientifique parure, l'âme ne reflète rien, c'est quelque chose d'insipide; que l'âme alors reflète l'arrogance dans le regard, le dédain sur la bouche, l'orgueil et l'égoïsme dans toute sa physionomie, c'est quelque chose qui repousse ou qui dégoûte.

Qu'avec des traits bien moins purs, quelquefois dégradés jusqu'à un certain point, qu'avec une extrême simplicité d'ajustements, l'âme vienne à refléter une intelligence vive, une aménité réelle, une modestie non feinte, un oubli de soi sans calcul, une bonté qui tempère tout, voilà le gracieux qui se répand sur des traits plus qu'ordinaires, et la grâce du coloris fait oublier entièrement l'imperfection du dessin.

Il est donc vrai que *la beauté est dans l'âme*, et que le visage n'est que le siège d'honneur

où elle vient s'asseoir pour communiquer avec les hommes.

Or c'est d'après ce principe vrai que je soutiens qu'une femme, *éprise de l'amour du monde*, dénature les avantages extérieurs auxquels elle tient tant et trop.

Préoccupée de mille frivolités, du pli et du reflet d'une étoffe, du jeu d'une parure, absorbée en elle comme dans une idole, préoccupée de l'effet qu'elle produit, du succès qu'elle ambitionne, elle dénature sa taille, sa pose, son regard, et jusqu'à sa voix. Quand on veut faire l'aimable et se rendre intéressante, l'œil se déforme, la bouche se contracte jusqu'à sa dernière réduction, le sourire est perpétuel (et par conséquent niais), afin de montrer ce que vous savez. Il n'y a plus ni naturel; ni aisance, ni allure vraie, ni dignité de maintien; on devient guindée, minaudière, toujours à faux, quand on ne va pas jusqu'à se rendre complètement ridicule. — Tout ce jeu de mime fait rire une partie du genre humain, excite

le dénigrement et l'envie de l'autre partie, qui sait en un clin d'œil analyser tous ces efforts de prétentions mondaines.

Si plus habile, et vous livrant moins, vous ne voulez que composer l'extérieur, et faire jouer à votre âme un rôle emprunté sur le théâtre de la physionomie, vous ne réussirez pas davantage.

Vous aurez beau, dans le seul intérêt de vos succès mieux calculés, admettre la simplicité par coquetterie, la modestie par raffinement d'amour-propre ; simuler sur la scène une douceur que vous n'avez pas, un oubli de vous quand vous êtes absorbée en vous-même, une bienveillance qui n'est que de l'égoïsme, prodiguer même des éloges qui grimacent, parce que le succès des autres vous ronge le cœur ; vous ne parviendrez pas à refléter sur vos traits la beauté qui vient de l'âme, parce que votre âme est toute prise par l'amour du monde ; et vous vous rappellerez que le beau est défini la *splendeur du vrai*, que

rien n'est beau que le vrai, que le vrai seul est aimable.

Otez au contraire d'un cœur l'amour du monde, c'est-à-dire l'amour de soi au dedans et l'amour de la futilité au dehors, vous aurez le naturel, l'aisance, la dignité, la grâce, le charme; vous aurez tout ce qui attire noblement les âmes : « le gracieux simple et naturel rayonnant dans une auréole de modestie et de vertu. »

N'aimez donc pas le monde, Mesdames, c'est votre intérêt autant que votre devoir.

Au temps de saint Augustin, les donatistes, séparés de l'Église par le schisme, s'étaient emparés en intrus des sièges épiscopaux, et entraînaient les peuples dans l'erreur la plus préjudiciable au salut.

Pour remédier à un si grand malheur, saint Augustin réunit un concile dont il devient l'âme; on y convie les évêques donatistes pour obtenir d'eux qu'ils se retirent et laissent les troupeaux à leurs vrais pasteurs; on ne put

rien obtenir, l'orgueil et la cupidité se re-tenaient rivés aux églises qu'ils avaient en-valhies.

C'est alors que saint Augustin, faisant un effort suprême, émit cette proposition au nom de tout le concile : « Nous ne vous demandons qu'une grâce, c'est de rentrer dans l'unité, afin que le troupeau de Jésus-Christ ne périsse pas dans vos mains. Si vous rentrez dans le sein de l'Église, nous, évêques catholiques et légitimes, nous descendrons de nos chaires épiscopales pour vous les céder; vous, vous conserverez vos sièges, *vous ne perdrez que vos erreurs.*

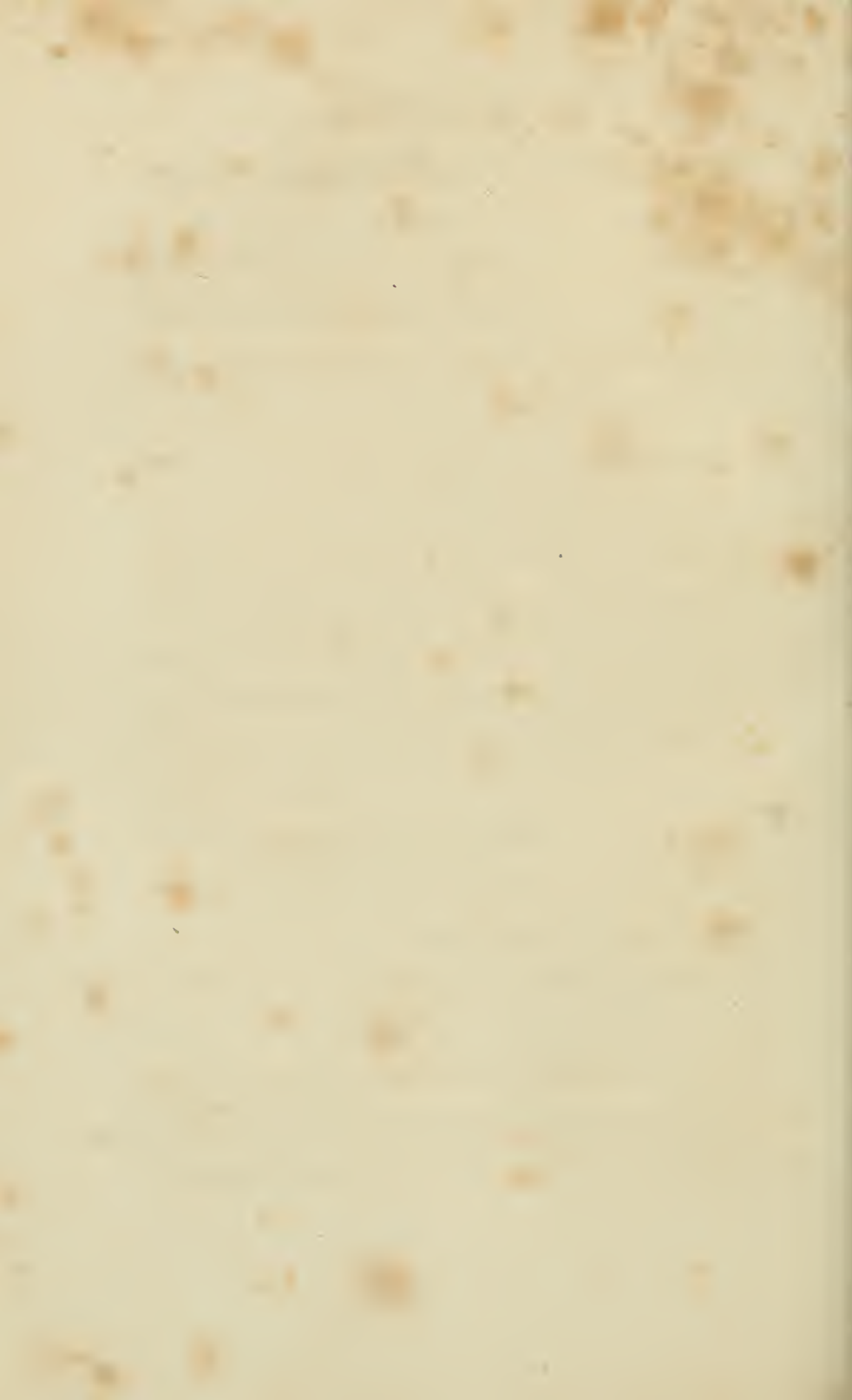
Dans un autre sens, Mesdames, nous vous adressons en finissant la même proposition, et nous vous faisons une part assez belle.

Vous pouvez aller dans le monde, pourvu que vous y alliez sans l'amour du monde.

En renonçant à ce fatal amour, qui est *votre* ennemi aussi bien que l'ennemi de Dieu, vous conserverez vos sièges dans le monde,

votre ascendant, des succès meilleurs et plus mérités.

Vous ne perdrez que des *ridicules* qui dénaturent en vous la *grâce* dont le Seigneur a fait votre ornement.



DES PLAISIRS DU MONDE

*Nolite diligere mundum, neque ea
quæ in mundo sunt.*

N'aimez pas le monde ni les choses
du monde.

Après avoir profondément et largement déblayé le terrain du cœur, en rendant à la parole de Dieu sa force et son élasticité, en faisant redouter l'anathème porté contre l'abus des grâces ;

Après avoir posé dans l'âme un fondement solide, l'amour de préférence que nous devons à Dieu, et la destruction de l'amour du monde

comme ennemi privé du divin amour, il reste encore quelque chose à faire avant de bâtir; c'est de bien asseoir cette double base et de lui donner un aplomb parfait.

Or elle manquerait de cet aplomb, et l'édifice menacerait de se tasser, quelquefois de s'écrouler, si tout en n'aimant pas l'esprit, les maximes, les habitudes antiévangéliques du monde, nous nous laissons étourdir et enivrer par ses plaisirs; — si tout en usant modérément et chrétiennement des plaisirs du monde, nous allions tomber dans le mauvais usage des richesses, dans l'oubli du devoir que l'Évangile impose aux riches.

Ce sont donc les deux sujets que nous avons encore à traiter avant de mettre pierre sur pierre : la fuite des plaisirs et les devoirs dans la richesse.

Je le comprends; si l'amour du monde et de tout ce qui est dans le monde était entièrement mort dans notre cœur, il n'y aurait plus de règles à prescrire, de sacrifice à demander,

l'amour divin les aurait tous obtenus. « Aimez et faites ce que vous voudrez. »

Cependant il est un coin du cœur, où, quand il est traqué, l'amour du monde se tient acculé ; là, il se rapetisse, se réduit à *l'amour des plaisirs mondains*, et parce qu'il faut quelques plaisirs, quelques délassements, parce qu'on croit y participer légitimement, sans avoir l'esprit du monde, il espère échapper à la condamnation portée d'une manière générale.

Je remplis donc un ministère pénible, Mesdames, je viens parler contre vos plaisirs. C'est une pauvre petite pierre que je viens placer dans le torrent qui emporte tout et qui roule pêle-mêle les cœurs les plus pieux avec les cœurs les plus mondains et les plus dissipés.

Voyez-vous cette chrétienne qui a reçu Jésus-Christ le matin, et qui le reçoit très-fréquemment ; la voyez-vous ? Elle tourbillonne dans vos cercles avec le même entrain, avec la même *désinvolture* (et l'expression est indul-

gente) que la femme du monde la plus légère qui fait à peine ses pâques! — Et le nom ignoble du tourbillon final entraîne dans un même culbutis et la femme pieuse et celle qui, franchement, ne l'est pas du tout!

L'on en est venu à trouver cela tout simple, à s'en faire, dit-on, un préservatif contre le danger, un contre-poids contre l'excès de la dissipation!! Certes, je respecte toute décision imposante, toute direction éclairée; à Dieu ne plaise que je veuille m'abandonner au rigorisme qui perd tout; mais ce que je sais, c'est que le monde lui-même s'en étonne, et qu'il n'a pu s'habituer encore à ce mélange de communions le matin et de fol enivrement le soir.

Ici je voudrais guérir et non blesser, convertir et ne choquer personne. — Je n'ignore pas que la parole de ce jour sera *complètement inutile*. — Le monde *qui rit de tout* y verra la folie d'un homme qui veut arrêter le vent; la piété, *qui s'accommode de tout*, n'en retirera qu'une discussion qu'elle se charge de termi-

ner à elle seule. . . . en faisant tout comme auparavant; la dévotion *théologique* tranchera et dira qu'on se fait tort avec cette sévérité, que ces sermons-là sont trop durs, qu'il est impossible de les admettre. — Mais il y a souvent nécessité pour la parole sainte d'insister avec importunité comme d'une manière opportune; et le scandale ici est tellement signalé par le monde lui-même, que le monde se scandaliserait à son tour de notre faiblesse qui garderait le silence.

Seulement, dans une pareille matière, il faut se tenir dans la mesure la plus parfaite pour ne pas gâter la cause; l'ennemi est en garde, prêt à parer chaque coup, à profiter du moindre mouvement à faux, et cet ennemi, Mesdames, *c'est vous*.

I

Constatons d'abord un fait que vous ne pourrez nier ; c'est l'*affaiblissement et l'abaissement des mœurs chrétiennes*, c'est une je ne sais quelle indifférence pratique, qui fait que tout est *accepté*, et que jamais la tyrannie de l'usage n'a trouvé des sujets plus dociles et plus complaisants.

« Sauvez-moi, Seigneur, disait David, car les saints sont en baisse, parce que les enfants des hommes ont diminué, rogné les vérités. — On ne dit que des choses vaines, les lèvres sont trompeuses, on parle dans un cœur et dans un cœur. »

Aujourd'hui c'est le contraire : avec cette diminution des vérités, avec cet alanguissement des habitudes chrétiennes, on fait des

saints et des saintes, à bon compte, au rabais et aux plus bas prix, parce qu'on estime qu'il n'y a presque rien à faire pour parvenir à la sainteté de la vocation chrétienne.

Cet affaiblissement général est le fruit de tant d'années où l'argent, le succès à tout prix et la jouissance matérielle étaient *tout*.

Le dimanche est réduit à sa plus simple expression ;

Le sérieux de l'abstinence à des récriminations sans fin ;

La pénitence du carême ne fait plus que varier et changer les plaisirs ;

Le mariage est par-dessus tout une affaire d'argent ;

L'éducation une œuvre de concessions et de faiblesses ;

L'instruction un exercice de sauteur pour franchir la barrière ;

La noblesse le privilège de ne rien faire et de jouir ;

L'aumône, souvent le prix d'un billet de bal ou de concert ;

La mise, une nudité dont le monde rit ou se plaint ;

La danse a fait depuis vingt-cinq ans des progrès effrayants ;

La piété entasse les exercices sans s'inquiéter des vertus.

Voilà l'affaiblissement des mœurs chrétiennes, que vous ne pouvez nier.

Or cet affaiblissement général conduit à ne plus s'étonner de rien, à accepter tout dès que l'usage entraîne, et prépare la transition à des plaisirs dont le mouvement eût effrayé il y a vingt-cinq ans.

Il y a vingt-cinq ans, une jeune fille, une jeune femme ne valsait pas, et cependant la valse était moins rapide, et ses évolutions moins rapprochées ; aujourd'hui une mère devient ridicule, exagérée, aux yeux du monde, aux yeux mêmes de ses enfants, si elle retient ses filles, et tout languit dans les cercles mondains,

si l'on danse avec un certain calme, au lieu de tourbillonner outre mesure.

II

Nous parlerons donc *seulement* des danses nouvelles; car, pour la mise, vous comprenez de reste qu'il doit y avoir règle, mesure, modestie; — que cette modestie doit être dans le cœur pour présider aux modes même convenables, et ne pas en dénaturer la convenance; — que quelques femmes restent dans cette ligne sans être ridicules, et savent payer tribut au monde, sans blesser la dignité du maintien.

Mais pour les *danses*, c'est le dernier retranchement de l'esprit du monde : essayons de forcer ce retranchement.

Vous connaissez tous ces noms excentriques

qui sont venus enrichir le vocabulaire de l'art chorégraphique; tous les verbes plus excentriques encore qu'on en a dérivés; heureusement ces mots ne sont pas encore français; c'est une importation de la Suisse, de l'Écosse et de l'Allemagne.

Or je dis que ce genre de plaisir, que ces délassements nouveaux (je devrais les appeler des fatigues) sont dangereux, contraires à la modestie et à la retenue chrétiennes, et que le danger en est difficilement inséparable.

Et je le prouve, non pas avec des textes de l'Évangile ou des Pères de l'Église, mais par un double témoignage que vous ne pouvez pas récuser.

1° Témoignage du monde.

Le monde *condamne* quelquefois, *se plaint* souvent, et *ricane* toujours, en présence de ces évolutions échevelées; et en me servant de ce terme, je sais ce que je dis, car la chevelure la mieux fixée n'y tient pas, et il n'est pas rare de voir, ce que l'on voit dans le tourbillon de l'o-

rage, les cimes des arbres et leurs rameaux feuillés se mêler et se confondre.

Il faut, Mesdames, avouez-le, que l'inconvenance soit grave pour que le monde ricane, se plaigne et désapprouve, et ici je vous fais grâce encore, car je vous respecte trop, et je respecte encore plus la parole de Dieu, pour vous répéter tout ce que le monde exhale dans ses plaintes et dans ses rires moqueurs.

2° Votre propre témoignage.

J'ai voulu juger de la chose par moi-même; j'ai prié un père de me donner une représentation à froid avec sa fille. Là tout était languissant, comme dans une répétition; il n'y avait rien de ce qui fascine, éblouit, enivre sur la scène du monde; et, après, ce père me dit tout bas : « Croyez-vous qu'on puisse ainsi abandonner ses enfants au premier qui les invite? »

Que de personnes j'ai entendues me dire : « Je ne laisserai pas danser à mes filles ce que j'ai dansé. J'avais tourmenté ma mère, j'ai l'expérience, elle profitera à d'autres. »

Et en effet, qui de vous, Mesdames, hors de ces circonstances que vous regardez comme obligées, voudrait, seulement comme pose, voir ses enfants, une seconde ou deux, dans une pareille situation?

Et quand vous n'en conviendriez pas, pouvez-vous nous faire croire que quand tout se réunit, lumières, parfums, musique étourdissante, enivrement de la vanité, mise incroyabile, mouvement plus incroyable, rapprochement très-incroyable, jusqu'à..... nous ferez-vous croire que rien ne peut alors altérer l'imagination, l'âme, le cœur, et même plus!

Ah! si vous n'aviez pas intérêt à vous tromper vous-mêmes, vous avoueriez tout haut ce que vous avouez tout bas :

Que ce plaisir est dangereux, dangereux en lui-même, dangereux par lui-même; qu'il est antichrétien, et que la morale païenne l'eût désavoué.

III

Voici maintenant les objections, elles sont nombreuses.

1° On se livre à ces danses en Allemagne, en Pologne, en Écosse, partout?

Si l'on va ramasser toutes les faiblesses, tous les entraînements de chaque pays, comme on recueille les exemptions de piété et de pénitence de chaque coin de la terre, on nous fera une jolie France et une admirable religion ! Que ne restons-nous ce que nous sommes ? Nous avons bien assez de nos défauts comme de nos qualités.

2° Tout le monde se permet ces danses ?

Que voulez-vous ? c'est le torrent, c'est l'affaiblissement général. Si personne ne s'y op-

pose, ne fait acte de protestation, le torrent emporte tout.

5° On les voit danser chez les personnes et par les personnes les plus pieuses?

Vous en direz autant d'une mise peu convenable, des soirées antipénitentielles, du spectacle que se permettent jusqu'à l'approche des jours saints des personnes admises à la communion fréquente. Nous autres chrétiens, nous ne vivons pas d'exemples, mais de règles.

4° L'inconvenance vient des danseurs?

Qu'est-ce que cela prouve, puisque vous ne dansez pas seules entre vous?

5° Alors, il ne faut pas mener ses filles au bal?

Voilà l'adoration, l'idolâtrie pour les enfants qui revient; une mère dessèche si sa fille n'obtient pas tout succès, et les triomphes se comptent par le chiffre des invitations. Que faisiez-vous vous-mêmes dans le monde, quand vos mères ne vous permettaient pas de valser?

6° J'ai commencé; si je renonce, on dira

que je trouve du mal ou que je veux faire la leçon?

Il fut un temps où les âmes élevées ne connaissaient qu'une maxime : « Fais que dois, advienne que pourra. » Autrefois on appelait cela de la noblesse.

7° Je n'y vois, je n'y fais aucun mal?

Vous ne faites point *tel mal*, qui est impossible. Le *mal* que vous évitez est évité par accident; c'est, comme nous l'avons dit, le fait de votre réserve, du tempérament, d'un puissant dérivatif dans l'ivresse du désir de plaire, dans l'absorption de la vanité de la parure. — Ne faites-vous faire aucun mal, n'en êtes-vous pas l'occasion très-positive?

8° Tant qu'il y aura quelques personnes qui s'abstiendront, je m'abstiendrai..... Mais le jour où ma fille sera seule, je céderai?

Je ne comprends pas ce raisonnement : car, ou vous avez des raisons de vous abstenir ou vous n'en avez pas ; si vous n'en avez pas, pourquoi attendre les autres ? et si vous en avez,

quelle justification trouverez-vous dans l'erreur ou la faiblesse de tous?

9° Je serai donc *seule*?

D'abord, je ne le crois pas. Serait-ce vrai, vous aurez rempli votre ~~pacte~~ de fidélité au devoir. Ce ne sera qu'une étincelle, mais une étincelle se voit, brille, éclaire, quand elle paraît dans les ténèbres. Si chacun s'attend, qui commencera? S'il y a quelque chose à souffrir, soyez généreuse et chrétienne.

Je sens toute l'inutilité de mes paroles : c'est une paille que le courant emporte.

J'en appelle seulement à votre dignité de femme ;

A votre sollicitude de mère ;

A votre qualité de chrétienne.

DEVOIRS DES RICHES

*Divitibus hujus sæculi præcipe non
superbi sapere.*

Ordonnez aux riches du siècle de
n'avoir pas des goûts superbes.

Le saint usage des richesses va achever, avec la fuite des plaisirs du monde, d'assolider et d'asseoir le fondement d'une vie chrétienne.

Ordonnez aux riches du siècle de n'avoir pas des goûts superbes,..... et par conséquent d'avoir des goûts modestes.

Saint Paul, enseignant Timothée, et lui traçant les *devoirs* qu'il devait rappeler aux ri-

ches, mettait en première ligne le devoir rigoureux de la *modestie dans les goûts*; venait ensuite le devoir de la défiance pour les biens fragiles qu'ils possèdent, le devoir des œuvres d'une pieuse conduite, et en dernier lieu le devoir de l'aumône.

Cependant on parle toujours aux riches de miséricorde et de charité, c'est le thème unique des prédications qu'on leur adresse.

Cette méthode renverse l'ordre que l'apôtre a fixé, déplace les devoirs et les tronque.

En ne parlant que d'aumônes, on élève les riches à la pensée *inexacte* de se croire des providences ou des rouages *nécessaires* à l'action providentielle. — On les porte à croire qu'ils ont peu besoin de faire la charité pour eux-mêmes; on en fait des bienfaiteurs toujours mesquins, quand on devrait les établir dans une ligne large et chrétienne.

Si cette méthode, qui flatte, obtient le but immédiat de faire une bonne recette pour les pauvres, elle manque le but supérieur d'indi-

quer aux riches la meilleure recette pour se sauver.

Car il s'agit, dans les paroles de l'apôtre, non pas d'un conseil, mais d'un commandement rigoureux, *præcipe*; non pas d'un ordre arbitraire, qui a placé les mots comme ils venaient sous la plume, mais d'un enchaînement d'idées dont le Saint-Esprit a *soudé* les anneaux.

En établissant la modestie des pensées, des goûts, de toute la conduite comme *premier* devoir des riches, on ne peut craindre qu'une objection :

C'est que l'aumône supplée à tout, comble tout vide, répare toute faute, acquitte toute responsabilité, et, au jugement suprême, sera l'unique motif, l'unique considérant d'une sentence favorable.

Mais de même que le riche entrera un jour dans le ciel, par la seule puissance de l'aumône, parce que l'aumône lui aura mérité ici-bas toute expiation et toute grâce; de même



l'aumône lui aura mérité avant tout la modestie, qui est son premier devoir. — L'aumône fait sur la terre des riches modestes, pénitents, comme elle fera dans le ciel des riches éternellement heureux.

Le fondement de tous les devoirs du riche est donc la modestie des pensées, des sentiments et des goûts. C'est cette modestie qui le fait trembler sur la fragilité de la fortune, ambitionner des biens plus solides, établir le vrai fondement de la vie chrétienne, répandre l'aumône avec facilité. — C'est cette attitude modeste qu'il faut donner avant tout aux riches chrétiens, laissant aux riches du siècle l'orgueil de la vie.

L'orgueil de la vie produit chez le riche les plus grands désordres, et, par orgueil, je n'entends pas ces manières hautaines, que l'on évite par cela seul qu'elles sont de mauvais goût, qu'elles sentent l'enrichi, qu'elles exposent au ridicule ou à la haine, et qu'elles serviraient fort mal notre amour-propre civilisé.

J'entends ces sentiments superbes que la richesse produit presque toujours dans l'âme, quoiqu'on les couvre d'un vernis de fausse modestie, plus propre à les conserver qu'à les détruire.

I

MODESTIE DU RICHE ENVERS SOI-MÊME.

Dans l'abondance des biens de la terre, la meilleure nature a bien de la peine à se persuader que cette fortune ne lui soit point due, et qu'il ne soit pas tout simple et tout naturel qu'on la possède.

Si la fortune vient de naissance et des aïeux, on est acclimaté dès l'enfance à cette atmosphère de bien-être, on n'a jamais respiré d'autre air, et, sans s'en apercevoir, on n'imagine pas

même que les choses eussent pu être autrement.

Si la fortune vient du travail, de l'activité, de l'habileté, de l'intelligence et des chances favorables de la vie, on a bien plus de peine encore à ne pas se dire que c'est son bien propre, et qu'il est très-juste que l'on jouisse en maître de ce qu'on a acquis par son fait.

Ce désordre de l'esprit produit deux idées fausses et désastreuses : 1° de faire oublier à ceux-là qu'il n'a pas tenu à eux, mais à la seule volonté et bonté de Dieu, de naître dans telle condition ; et à ceux-ci que l'industrie, l'activité, l'intelligence sont de purs dons de Dieu, que les chances prospères ont été ménagées par la Providence ; qu'il eût suffi de troubler la santé, ou d'ôter le temps pour tout anéantir, et qu'il a fallu tout un enchaînement de soins providentiels pour les faire arriver à la fortune.

2° De nous exagérer la nature et l'essence de la propriété. La propriété ! ce mot, *qui remplit la bouche*, implique tout de suite l'idée d'une chose

tellement à nous, que nous ne la tenons que de nous, sans compte à rendre, sans devoir à remplir, sans responsabilité à porter. Idée fausse, car la propriété a deux aboutissants, l'un à la terre, l'autre au ciel. — Du côté de la terre, la propriété est un droit légitime, inviolable, placé sous la garantie de la société et la protection des lois ; mais du côté de Dieu, souverain maître, la propriété n'est plus qu'un usufruit à terme, que Dieu a grevé de redevances, dont il casse le bail à sa volonté, et dont il demande à la mort un compte rigoureux. — Vis-à-vis des hommes, nous sommes propriétaires; vis-à-vis de Dieu nous sommes des tenanciers; et si nous voulions considérer les choses dans leur réalité, nous verrions que la nue propriété n'est qu'*un mot*, et que si nous avons sur l'usufruitier ordinaire l'avantage, ou plutôt le *désavantage* de pouvoir aliéner, dénaturer le bien, ce n'est après tout que l'usufruit sur une plus large et une plus triste échelle. D'ailleurs, c'est nous-mêmes qui ré-

duisons surtout la propriété au plus strict usufruit; nous ne pensons qu'à acquérir en gênant la jouissance, qu'à conserver et grossir pour les enfants ou pour un avenir incertain; c'est ainsi que de mains en mains et de générations en générations la propriété roule, sans laisser même à l'usufruit sa largeur et son abondance; et que si l'insouciance des ascendants veut se décider à jouir, on trouve qu'ils prennent trop grande leur part d'usufruit.

Le riche modeste aura des idées justes, parce qu'il aura des idées chrétiennes; il ne s'enivrera pas d'un bien qu'il a reçu de la pure bonté du Seigneur, et sa reconnaissance sera très-humble en pensant qu'il n'a rien mérité de tant de faveurs, qu'il a moins mérité souvent que ceux à qui Dieu ne les a pas départies.

Il usera donc du monde comme n'en usant pas, il possédera comme ne possédant pas, et l'on verra se dessiner dans son cœur le portrait du riche que saint Augustin a tracé :

« Il est des riches qui sont dans l'opulence et dans les honneurs pendant le temps, et qui ne mettent leur espérance ni dans leurs terres, ni dans l'argent, ni dans les honneurs passagers; qui placent plus sûrement leur confiance dans le vrai bien, qui ne s'acquiert point par succession, qui ne se perd point par la mort. — Ils paraissent avoir grande part des biens du siècle, mais ils en sont si détachés de cœur et de conduite, ils en font un usage si miséricordieux, qu'ils méritent d'être comptés au nombre des pauvres selon l'Évangile. — Ils voient que cette vie est pleine d'incertitudes et de périls, qu'on est vraiment étranger et voyageur en ce monde, et ils se conduisent dans la propriété comme dans une hôtellerie, ils passent à travers l'usage des biens sans les posséder, sans en être possédés; ils cueillent la jouissance en passant, mais ils ne l'étreignent pas comme ne devant s'en séparer jamais. »

II

MODESTIE DU RICHE ENVERS LE PROCHAIN.

Un second désordre de l'orgueil des richesses est de se croire d'une autre nature que ceux qui ne possèdent pas la fortune, et de les mépriser.

Ne vous effrayez pas comme si nous livrions les riches à l'irritation des classes pauvres..... Nous ne parlons que des riches que la religion ne rend pas modestes; nous aurions beaucoup à dire aussi sur l'orgueil du pauvre à l'égard des riches, et les classes inférieures sont moins irritées quand la chaire chrétienne fait en toute justice la part de tous. La vérité calme toujours les cœurs, la passion seule (ou le défaut de mesure) les aigrit et les soulève.....

Oui, l'orgueil des richesses, après avoir faussé l'idée de notre valeur personnelle et de la nature des biens que nous possédons, vient corrompre jusqu'à l'estime que nous devons faire de nos semblables, et nous incline à les regarder comme étant d'une autre nature que nous, pétris d'un limon plus grossier, ou du moins n'ayant pas dépouillé une forme qui les fait différer presque essentiellement.

1° Les formes de l'éducation, de la politesse, du bon ton, du distingué, des manières, de l'urbanité du langage, des habitudes même matérielles de la vie aisée, mettent une si grande différence avec le défaut d'éducation, le ton grossier, les manières rudes, le langage non poli, les allures plus que négligées, qu'il est difficile que toute cette dissemblance du dehors n'affecte pas, dans notre esprit, la nature du fond. — Parlons net; il est difficile qu'une main calleuse et sans propreté habituelle nous paraisse de la même chair et du même sang que la main soignée avec excès et tenue à l'ombre

d'une prison délicate. — Erreur facile, qui va plus loin qu'on ne pense, et qui a fait dire avec vérité : Le crime qui a versé le sang par une main grossière, armée d'un mauvais instrument, n'excite d'autre intérêt que d'y voir l'affaire du bourreau. — Mais le crime en gants paille (ou gris-perle, la couleur y fait peu), quelque raffiné qu'il soit, s'il a mêlé le poison d'une main délicate et blanche, laisse après lui je ne sais quel parfum de poésie dramatique qui excite l'attention des cœurs les plus honnêtes, et qui devient souvent l'intérêt puissant de la publicité.

Sans aller jusqu'à cet excès, qui n'est pas chimérique, je dis qu'il faut tout le poids de l'humilité dans le riche pour contenir les faux jugements de l'orgueil : pour se bien dire à soi-même : — que le vernis de l'éducation on le doit à Dieu ; — que l'absence de ce vernis n'altère pas le fond de la nature qui est le même chez tous ; — que souvent, au delà des dehors grossiers, il y a un cœur droit et excel-

lent, une âme pure et généreuse, quelquefois des vertus héroïques que l'on ne trouve pas toujours sous les dehors les plus brillants.

L'orgueil nous entraîne facilement à regarder nos semblables comme n'étant pas de la même nature que nous : la modestie du chrétien dans la richesse rétablira toujours le niveau de Dieu, ou même l'abaissera jusqu'à nous humilier d'une infériorité bien coupable, si les dons les plus précieux du ciel n'aboutissent qu'à nous rendre plus imparfaits et plus ingrats.

2° Si le riche ne fait une large provision de modestie, non-seulement les biens de l'âme et de sa culture, mais les biens les plus matériels, les plus étrangers à sa valeur personnelle, entretiendront en lui ce faux jugement qui classe les hommes comme Dieu ne les a pas classés.

N'est-il pas vrai, Mesdames, que, sans même nous en rendre bien compte, nous nous croyons étendus comme nos terres, élevés comme nos

habitations, splendides comme nos tables, précieux comme nos vêtements, distingués comme nos décorations et nos insignes? — Si nous sommes servis, nous nous imaginons, par instinct, que nous devons l'être; la nourriture délicate nous paraît convenir à nos appétits innés; la richesse des vêtements nous semble avoir été tissée et montée uniquement pour nous; et la société qui nous entoure, grossie par la science qui nous flatte, par le talent qui nous encense, n'est qu'une auréole qui doit naturellement rayonner sur notre tête, tant nous sommes inclinés à nous identifier avec toute valeur étrangère!

Or, si cette superbe n'est pas réprimée et contenue, qu'il est facile de se regarder comme une espèce à part, et quel travail de modestie il faut pour étiqueter le mérite de chacun sur la seule honnêteté du cœur, sur la seule dignité de sa conduite!

5° Sagesse profonde de mon Dieu! vous avez fait, de la modestie des sentiments, le charme

qui enchante l'irritation produite par l'inégalité de la fortune.

Riches, n'attendez donc pas ces rapprochements forcés qui vous font saisir la main de tous au moment où la tempête sociale est près de vous engloutir. Sachez que le pauvre maudit le pain qu'on lui donne si vous ne lui donnez en même temps la part d'honneur qu'il peut mériter par la résignation d'une vie laborieuse; que le travailleur s'aigrit du paiement de son travail, si vous ne rendez en même temps quelques hommages de confiance et de considération à sa probité et à son dévouement; et que tous porteraient bravement l'infériorité, si ceux qui commandent et qui jouissent voulaient l'adoucir par des relations chrétiennement modestes.

De ce sentiment superbe qui nous place dans une autre catégorie que le reste des hommes, il n'y a qu'un pas pour aller jusqu'à mépriser ceux que la Providence a privés ou moins favorisés des dons de la fortune.

Par mépris comme par orgueil, il ne s'agit pas, encore une fois, d'allures dédaigneuses et outrageantes que l'éducation corrige; et cette éducation est due surtout à l'atmosphère chrétienne respirée dès l'enfance, à ces mœurs qui nous semblent naturelles, et que nous devons à l'Évangile. — Mépriser, c'est mal *priser*, ne pas estimer une chose à sa juste valeur.

Puis ne jugez pas les riches par votre cœur, qui est chrétien dans la fortune, jugez-le sous la seule influence de ce qu'inspire la fortune par elle-même.

Or les richesses, si elles ne sont pas possédées avec des sentiments modestes, emportent avec elles l'instinct du mépris pour ceux qui ne les possèdent pas.

1° « Mes frères, disait saint Jacques, s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrétant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez de pren-

dre une place honorable, et que vous disiez au pauvre : « Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds. » N'est-ce pas déshonorer le pauvre en lui préférant le riche, sans autre raison que ses richesses?

Voilà des excès qui semblent bien éloignés de nos mœurs. — Savez-vous pourquoi? c'est que depuis dix-huit siècles cette parole de saint Jacques a traversé le monde en le purifiant; — c'est que depuis dix-huit siècles l'Évangile travaille à l'éducation et à la civilisation des hommes, et que nous recueillons sans reconnaissance le fruit de ce travail insensible.

Mais voyez ce qui reste encore de désordres.

On n'humilie pas le pauvre, parce qu'on a trouvé dans la règle des rapports sociaux le moyen de ne jamais l'exposer à l'humiliation, de ne jamais se rencontrer avec lui. — On l'évite, même dans ces jours sacrés que Dieu a faits, en partie pour rapprocher un peu tous les rangs; en ces jours, il est de bon ton d'éviter les petits, même de loin, et d'affecter une

tenue plus que négligée, afin de ne pas se commettre par quelque ressemblance même à une distance énorme; en ceci l'esprit du monde a trouvé le moyen tout à la fois de sauvegarder notre orgueil, d'ôter au dimanche sa tenue révérencieuse, et de nous donner un ridicule de plus.

Mais on méprise par contre-coup la médiocrité en honorant la fortune pour la fortune, quelle que soit sa source et son usage.— Dites-nous, riches du siècle, si vos réunions sont interdites à l'opulence, sur l'acquisition de laquelle planent les plus tristes soupçons? Dites si vos assemblées accueillent avec froideur la réputation équivoque, quand elle est couverte par l'or; si vous ne cherchez pas vous-même à être admis là où tout est *effacé* devant la richesse qui mène grand train, qui offre des fêtes, qui domine la mode, ou qui a le privilège d'une déplorable célébrité? — Dites si, dans le langage le mieux reçu (et il n'est ainsi consacré que parce qu'il est l'expression fidèle

des mœurs) il n'y a pas de ces phrases stéréotypées qui accusent, sous le sceau du bon ton, la distance injuste que le cœur superbe met entre les enfants de Dieu? — Tantôt ne semblant pas les compter dans *la société* proprement dite, tantôt ne leur accordant même pas *cette entrée à la vie*, qui est la même pour tous, tantôt refusant à l'âge, à la science, au mérite, la plus banale appellation d'honneur pour la prodiguer avec affectation là où la familiarité devrait naturellement la faire supprimer?

Ah! que nous sommes loin de cette règle des livres saints qui veut que le *mépris* soit pour le méchant et l'injuste, *tout le respect* réservé à ceux qui craignent le Seigneur! — Que nous sommes loin de cette morale de saint Grégoire, qui nous crie de n'honorer jamais dans les hommes les biens de ce monde, mais seulement l'image de Dieu sur laquelle ils ont été créés!

Laissez, laissez : la modestie des sentiments et des goûts ne déplacera aucune fortune, n'in-

tervertira aucun rang, ne troublera l'harmonie d'aucun rapport social ; mais elle calmera le monde, consolera l'infériorité, et rendra toute supériorité acceptable et respectable.

2° Ce mépris intérieur pour nos frères produit encore un désordre dont je ne veux dire qu'un mot :

C'est que nous croyons toujours en avoir fait trop pour les autres, qui nous paraissent si inférieurs, et jamais assez pour nous.

Ne vous rassurez pas sur quelques aumônes, qu'il faut bien faire après tout, et dont nous ne pesons ici ni le motif ni la mesure. — Descendez dans votre cœur et voyez. — Inondés de biens, nous croyons faire immensément quand nous avons donné un peu de pain, et nous trouvons qu'on demande toujours ! — Comblés de puissance, nous croyons avoir payé largement les services les plus dévoués, par la plus mince protection, et nous trouvons qu'on n'est jamais content ! — Nous donnons de notre influence et de notre supériorité le moins

possible, et nous nous imaginons avoir accablé de bienfaits! — La plus minime rémunération nous coûte, nous disputons dans une âme étroite quelques oboles qui vont passer en d'autres mains, tandis que notre âme s'élargit tout d'un coup à d'incroyables proportions, quand il s'agit d'une folie dispendieuse qui se rapporte à nous!

Ah! que de plaies la modestie recommandée par saint Paul est chargée de guérir dans notre cœur!

III

MODESTIE DU RICHE ENVERS DIEU.

L'orgueil de la vie, après nous avoir rendus *égoïstes* à l'égard de nous-mêmes, *injustes* envers le prochain, nous rend *ingrats* et *indépendants* vis-à-vis de Dieu.

1° Le riche du siècle est-il frappé à son tour par quelques-uns de ces maux qui pèsent sur tous les enfants d'Adam? — S'il ne s'en irrite pas, il s'en étonne, tant il se croit, même à son insu, d'une autre nature que le reste des humains. — Il ne comprend pas que, dans toute l'abondance des biens matériels, avec une habitation plus que saine, avec une nourriture plus que choisie, avec des soins pour lesquels on n'épargne rien, le mal puisse venir frapper à sa porte; c'est pour lui une énigme d'amour-propre, et il s'en exprimera quelquefois avec une naïveté d'égoïsme dont il faut avoir entendu les expressions pour y croire. — Il ne comprend pas cette parole de Tobie : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevriions-nous pas les maux? » — Il ne comprend pas cette parole de saint Pierre : « Demeurez fermes, sachant que vos frères qui sont répandus dans le monde souffrent les mêmes afflictions que vous. »

Le riche modeste puiserait dans la pensée reconnaissante des biens dont il est inondé, dans la vue des misères si générales qui pèsent sur les hommes, une patience plus facile, une résignation plus noble ; il se dirait qu'il est encore épargné, ménagé en comparaison de tant d'autres. — Mais le riche superbe ne compte que d'une manière vague cette souffrance d'autrui ; soigné à l'excès dans une maladie, il ne pensera jamais que mille autres plus malades encore sont dénués de soins ; volontiers avec saint Paul il dirait au pauvre qui s'abandonne à la paresse : « que celui qui ne veut pas travailler n'est pas digne de manger ; » et il croira, lui, avoir le droit de s'asseoir à une table somptueuse avec une vie inutile à tous, avec une vie qui refuse de travailler à sa manière pour l'utilité publique !

2° Le riche du siècle, au milieu de l'abondance des biens du Seigneur, ne pensera jamais à élever son cœur jusqu'à Dieu par des sentiments modestes, pour se juger indigne de

tant de bienfaits, reconnaissant de tant de bontés. — Il jouira de tout, abusera de tout, comme s'il y avait un droit inviolable, comme s'il avait mérité cette préférence providentielle, comme s'il était tout simple et tout naturel que lui ait trouvé, en paraissant sur la terre, ce préciput et hors part des enfants de Dieu.

Au contraire, le riche chrétien et modeste double la jouissance par le sentiment de la gratitude; pas un bien de la nature n'arrive jusqu'à lui sans qu'il se dise que mille autres l'ont mille fois mieux mérité, sans bénir humblement la Providence, qui a dépassé ses mérites et ses vœux.

Si au milieu de la saison rigoureuse un foyer étincelant réjouit son cœur, si ses membres sont réchauffés par l'édredon et la fourrure, il pense à ses frères à peine défendus de l'excès meurtrier du froid. — Si une demeure commode est abritée pour lui du moindre souffle, il pense à ces milliers d'habitations

où l'aiglon pénètre et siffle par tant d'issues. — S'il s'assoit à une table délicatement servie, ce n'est pas sans lever les yeux au ciel et sans abaisser aussitôt son cœur vers tant d'êtres pour qui le pain grossier est mesuré ou incertain. — Si dans la belle saison il se trouve à l'abri des feux du jour, dans une habitation vaste et aérée, s'il va lentement respirer le frais sous des arbres impénétrables au soleil, sa pensée se reporte sur ses semblables qui portent le poids du jour et de la chaleur en abattant l'herbe des prairies ou les épis de la moisson. — S'il étend ses membres sur la couche molle de son repos, il pense à tant de grabats mal disposés pour la fraîcheur ou contre le froid. — S'il est étendu sur un lit de douleur, il bénit Dieu d'avoir multiplié autour de lui les soins les plus attentifs et les plus délicats. — Enfin, si, dans l'habitude de la vie, il se voit servi avec zèle, avec dévouement, il en conclut qu'il doit se montrer envers Dieu le serviteur le plus fidèle et le plus dévoué.

Voilà ce que produit la modestie dans le riche; l'orgueil et les goûts superbes ne lui inspireraient qu'ingratitude et insensibilité.

Mais voici le dernier désordre et peut-être le plus grand, ou du moins la source des autres, c'est que l'orgueil des richesses inocule une triste indépendance vis-à-vis de Dieu.

1° Le grand but de la religion, du *lien* de l'homme avec Dieu, est de nous placer sous l'humble dépendance du souverain Maître. C'est pour cela que Dieu et l'Église, qui est son organe, exigent des dépendances périodiques de liberté, de temps, de fortune, et même d'aliments. — Il faut, par des préceptes extérieurs, que l'homme, retenu loin du mal et poussé vers le bien, sente encore que sa liberté a un maître, que le temps n'est pas à lui, que sa richesse est grevée, que sa vie même, qu'il entretient par la nourriture, est un fil placé dans la main du Seigneur.

Cette dépendance qui pèse fortement sur le pauvre, dont l'existence est aussi incertaine que

celle de l'oiseau, sur le travailleur qui doit son temps et ses forces à celui qui l'emploie, sur le commerçant qui ne jouit presque d'aucun moment de loisir, sur l'homme public dont tous les instants appartiennent à tous ceux qui réclament son ministère ou ses soins; cette dépendance, Dieu a voulu qu'elle pesât sur le riche dont la liberté est presque illimitée, et que, si sa position sociale l'affranchit d'une foule de devoirs pénibles, lui consacraît généreusement sa vie à l'utilité de tous, et se trouvât, vis-à-vis de Dieu, placé sous le joug d'une fidélité plus exemplaire.

Or, écoutez cette lamentable parole de Jérémie : « Allez dans toutes les rues de Jérusalem, et voyez si vous trouverez quelqu'un qui agisse selon *cette* justice. — Pour moi, je me disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui sont sans sagesse, parce qu'ils ignorent la voix du Seigneur. J'irai donc trouver les grands du peuple, et je leur parlerai; car ceux-là connaissent les ordonnances de leur Dieu. — Mais

j'ai trouvé qu'ils avaient conspiré avec encore plus de hardiesse à briser le *joug* du Seigneur. »

Mesdames, n'est-ce pas là notre triste portrait? n'est-ce pas parmi les riches, religieux à leur guise, que l'on trouve plus d'instinct et d'ardeur pour échapper à la dépendance de Dieu? N'est-ce pas au milieu de l'opulence, quand elle n'est pas profondément sanctifiée par la modestie, que l'on voit en action ce système d'en faire pour Dieu le moins possible, quand on devrait par justice et par reconnaissance en faire davantage? N'est-ce pas là qu'on est en recherches, en courses, en perpétuelles interrogations, pour savoir à quoi l'on n'est pas obligé, et ce dont on peut être dispensé?

On a conseillé quelquefois de prélever sur ses revenus la *part* des pauvres, comme un hommage lige et une redevance au souverain domaine de Dieu; — et ce *conseil* a trouvé mille oppositions, non pas par avarice ou par dureté, on donne souvent autant et même plus;

mais parce que cette mesure chrétienne attaque la liberté dans son principe et établit une dépendance dont on ne veut pas.

Entendez-vous ces cris contre la moindre gêne, ces mécontentements à la vue de la plus légère privation, ces récriminations incessantes contre les abstinences pénitentielles, ces murmures contre une loi incomprise que l'on voudrait secouer, ces vœux qui appellent l'adoucissement du précepte, cette joie qui éclate quand on apprend qu'il est modifié? — D'où partent ces clameurs? — Du sein des petits et des pauvres, pour qui tout est privation? — Rarement, Mesdames, quand ces petits et ces pauvres sont chrétiens. — Cette horreur de toute contrainte est formulée par des riches qui se disent religieux, par des riches pour qui l'art parvient presque à éluder toute pénitence, qui ne refusent presque rien à la sensualité surabondante, et dont la table autour de laquelle éclatent tant de murmures serait, aux jours de jeûne, un festin pour les deux tiers

des hommes ! — Je n'attaque pas ici ce luxe et ces habitudes d'aisance ; elles peuvent avoir leur utilité dans le monde ; mais je ne crois pas trop exiger en demandant qu'un peu de gêne, qu'une pénitence si facile soit accueillie avec plus de respect et de soumission.

2° L'indépendance envers Dieu, née de l'ingratitude du cœur et de la corruption des richesses, se défend mal en n'en faisant que le moins possible pour le Seigneur. — Elle prétend qu'elle ne fait tort à personne, elle se trompe. Un tort, c'est la violation d'un droit, et Dieu, qui est *quelqu'un*, qui n'est pas *personne*, a droit à notre dépendance. — Vous vous renfermez dans les limites rigoureuses du plus strict obligé quand il s'agit de religion ; mais si Dieu agissait ainsi à votre égard, où en seriez-vous ? O hommes ! que vous devait le Seigneur, avec qui vous calculez si durement ? Il vous devait un peu de pain pour soutenir votre vie ; il n'a accordé que cela à bien d'autres qui valent autant que vous : voyez ce qu'il

a ajouté pour vous à ce pain de chaque jour ! Il vous devait le plus simple, le plus grossier vêtement pour vous garantir de l'intempérie des saisons ; il vous devait (et encore) une petite place pour demeure, un petit champ pour en tirer votre existence ; il n'a pas donné davantage au plus grand nombre de ses enfants ; calculez maintenant ce qu'il a ajouté à vos habits somptueux, à vos habitations commodes, à vos possessions étendues !

Ah ! n'êtes-vous pas obligés de puiser dans une sainte modestie et plus de reconnaissance et plus de soumission !

En relevant, Mesdames, tous ces désordres qui naissent de l'orgueil de la vie, à Dieu ne plaise que nous ayons voulu verser l'amertume ou l'irritation sur les riches ! — Le riche peut être modeste, soumis et miséricordieux ; le pauvre peut être superbe, haineux et révolté. — Nous n'avons voulu parler que des défauts qu'entraînent les richesses quand elles ne sont pas garanties de la corruption par la modestie.

Nous avons voulu dire aux riches de la terre qu'ils se trompent quand ils ne sont que charitables, que leur *premier* devoir est d'être modestes, que c'est de ce devoir principal que découlent les autres vertus, peu compter sur la fragilité des biens d'ici-bas, mettre en Dieu le fondement de toute espérance, devenir riches en fruits de salut.

Surtout, nous avons voulu leur dire que la modestie était la source abondante de la miséricorde. — Donnez-nous, en effet, des riches persuadés que leur fortune est un pur don du Seigneur, que leur propriété est grevée d'une responsabilité rigoureuse, qu'ils doivent considérer les hommes comme leurs frères, ne voir en eux que l'image de Dieu, qu'ils doivent enfin se tenir dans un état continu de gratitude et de dépendance sous la main du Seigneur : Donnez-nous, dis-je, de tels riches, et d'un mot on fera jaillir de leur cœur une aumône plus digne, plus chrétienne, plus délicate, plus abondante, que par tous les discours

qui excitent une sensibilité passagère, ou l'é-motion de l'intérêt personnel.

Enfin, nous avons voulu dire que saint Paul, instruisant les riches du siècle, a eu mille raisons de mettre au premier rang de leurs de-voirs la modestie des goûts, *non superbe sapere*; et au dernier rang, comme le fleuve au-dessous de la source, la facilité à donner, la noble aisance de la charité, *facile tribuere*.

PORTRAIT DE LA FEMME CHRÉTIENNE

Mulierem fortem quis inveniet ?

Qui trouvera une femme forte ?

Cette question que se fait le Sage, au livre des Proverbes, et qu'il semble proposer comme une énigme, est bien triste pour vous, Mesdames.

Il est vrai que si le Sage avait voulu retourner la question et demander où l'on trouvait un homme fort dans le devoir de chaque jour, courageux dans les difficultés ordinaires de la vie, un homme digne de son caractère par une

vie utile, dévouée, noblement occupée et noblement laborieuse, il eût fallu poser la question d'une manière plus humiliante encore... Le Sage répond qu'il faut chercher *au loin* la femme forte, que son prix est rare et élevé comme ce qui nous vient des extrémités de la terre.

Cependant, je veux vous montrer aujourd'hui, Mesdames, que cette femme forte n'a pas besoin d'être cherchée jusqu'au bout du monde, qu'elle est peut-être au milieu de vous; et, après avoir posé et consolidé les fondements vrais d'une vie chrétienne, peut-être serez-vous bien aises de les voir vivifiés en action.

Venez donc voir maintenant une *chrétienne à l'œuvre*; venez voir comme sa main s'étend aux choses fortes : *Manum suam misit ad fortia*.

Je ne la prendrai pas dans *tout l'ensemble* de sa vie, dans ses devoirs envers Dieu qui obtient la préférence de son cœur, qui lui inspire une piété qui n'est ni ridicule, ni désagréable, ni

gênante, ni gênée dans ses devoirs envers le prochain, qu'elle embaume de douceur et de charité; dans ses devoirs envers elle-même, qui donnent à sa conduite une dignité suave et toujours égale; — ce serait énorme, — et d'ailleurs la discussion n'est pas établie sur *toute la superficie* de ce terrain.

Je la prends à dessein dans son contact avec la famille, avec le monde, avec ses usages et ses divertissements; — et je place *cette chrétienne* sur ce plan incliné où vos pas chancellent, sur ce *tremplin* d'où vous bondissez pour vous élan- cer dans le monde.

Or voici *ma chrétienne*, c'est-à-dire la *chrétienne de l'Évangile* et des engagements du *baptême*.

1° Je vous avouerai tout d'abord qu'elle n'est pas ce qu'on appelle, à si bon compte, *une sainte*... elle est tout simplement une... bonne chrétienne.

Elle sourit de ces inventions modernes de *canonisation au rabais*, de sainteté de *paco-*

telle, qui voudraient rendre l'héroïsme des vertus accessible à toutes les bourses, et justifier par acclamation nos déboursés mesquins vis-à-vis de Dieu.

Elle n'est pas placée dans des exceptions d'éclat pour les œuvres : ce n'est ni une Boilet, ni une Longueville, ni une Chantal, ni une Avrillot de Champlâtreux.

Tenez : c'est une personne comme vous, elle a votre nom, elle vit de votre vie, elle voit le monde que vous voyez. Comme vous, elle a un mari, des enfants, une famille, des relations, des affaires, des douleurs. Comme vous, elle a des défauts, des misères à corriger; mais elle ne les aime pas, elle ne les canonise pas, elle s'en humilie et s'en défait par un travail constant.— On s'aperçoit de ce travail sur elle-même à chaque communion; ceux qui l'entourent et qui la servent, voyant alors ses efforts plus grands, sa douceur plus contenue, sa sérénité qui perce et déborde au delà des nuages, se disent entre eux : « *Il paraît qu'elle a communié aujour-*

d'hui. » C'est ainsi que l'on devine ses jours de communion : que voulez-vous ? C'est un moyen de se laisser deviner qui en vaut bien un autre.

Bref, elle tend à la sainteté, elle arrivera au ciel ; en attendant, elle se contente d'être franchement chrétienne pour y parvenir et de tirer de ses exercices religieux l'exercice des vertus pour marcher de loin sur les pas des saints.

Imitez-la, Mesdames ; soyez un peu moins *saintes* à la manière du monde, et soyez un peu plus *chrétiennes* à la manière de l'Évangile.

2° Ma chrétienne a été élevée par une pieuse et digne mère, car il est rare que l'on cueille des raisins sur les épines et des figues sur les ronces ; ce genre de productions est une exception et un miracle de la grâce.

Dès sa plus petite enfance, sa mère a déposé dans son cœur deux *germes féconds* ; comme Blanche, elle lui apprenait à préférer Dieu à tout, et, pour résultat, elle lui apprenait à se

vaincre. L'amour de Dieu par-dessus toutes choses, l'abnégation de soi-même en toutes choses, petites ou grandes, voilà la seule éducation réelle, la seule qui influe sur toute la vie, la seule qui forme des cœurs nobles, des âmes *élevées* (c'est le nom que l'on a donné à l'éducation, on dit qu'une personne a ou n'a pas été *élevée*), la seule enfin qui produit des femmes fortes et des hommes dignes de ce nom.

Avec ces principes, et à mesure que l'âge avançait, cette mère avait évité deux *défauts* dans l'éducation : celui de faire de sa fille *son idole* et celui de lui apprendre à *se poser en idole*.

Expliquons-nous : — faire son idole de sa fille, c'est ne voir en elle que perfections, beauté ravissante, tournure délicieuse, esprit à saillies, caractère charmant jusque dans ses accès mutins et boudeurs; c'est gâter ses enfants (les *gâter!*), les aduler, les idolâtrer, sans jamais corriger un seul défaut. — Ap-

prendre à sa fille à faire l'idole, c'est, dans la plus petite enfance, ne lui montrer d'autres récompenses, d'autres punitions que dans la parure (tu auras, ou bien tu mettras une belle robe); et, quand elle a grandi, c'est lui insinuer que tout lui est dû comme femme, qu'elle n'a qu'à commander, à dominer, à trôner dans les premières places, à prendre un ton tranchant, décidé, et lui donner tristement le change sur les égards dont la société chrétienne entoure respectueusement la femme.

Ces deux défauts sont terribles; car la femme est de sa nature un être *de vanité*, et elle est destinée dans le monde à devenir un être *de dévouement*. — En en faisant son idole, on centuple le produit de sa vanité; en lui faisant jouer le rôle d'idole, on tue ses instincts dévoués. — Le charme de la femme est dans le mépris de la vanité, c'est alors qu'elle est naturelle, simple et gracieuse; l'empire de la femme est dans la modestie, le dévouement, l'esprit de sacrifice, vertu et force que ne sau-

ront jamais suppléer ces efforts minaudiers pour faire l'aimable et se rendre intéressante.

5° Ainsi *élevée*, ma chrétienne est établie maintenant dans le monde, et la vertu qui domine toutes les autres dans sa position de femme, c'est qu'elle aime *son intérieur*.

Elle aime *son mari*, et la vie du foyer domestique n'est pas une simple juxtaposition, où l'on se voit aux repas et dans quelques moments dont on ne sait que faire, où l'on ne trouve rien à dire; c'est une union de cœur et non pas une rencontre obligée; c'est une fusion heureuse de pensées, de projets, de conseils, et non pas un attelage où chacun tire de son côté.

Elle aime *ses enfants*, qu'elle élève; remarquez que je ne dis pas qu'elle les instruit; elle les élève, elle préside réellement à leur éducation et pose avec amour ces bases solides sur lesquelles viendront s'établir les pensées hautes, les sentiments élevés, la délicatesse du cœur, la noblesse de la conduite, la religion vraie fondée sur l'abnégation pratique.

Elle aime *ses devoirs*, malgré leur simplicité, leur monotonie, leur sévérité. C'est son centre, et tout ce qui rayonne au delà n'est jamais pour elle que délassement, bienséance sociale, ou charité chrétienne.

Elle n'a pas besoin, pour respirer et pour vivre, de se répandre au dehors comme si l'atmosphère conjugale était trop raréfiée dans un sens, trop lourde dans un autre; elle se contenterait parfaitement de son intérieur, si le devoir ne l'appelait à en sortir.

Il existe, dit-on, Mesdames, une Académie qu'on appelle l'*Académie du silence*. Ce corps littéraire a aussi ses séances et ses réceptions, mais tout se passe par signes, par emblèmes, par actions figurées, sans qu'on prononce jamais un seul mot.

Un jour qu'il s'agissait d'admettre un candidat qui pressait fort son admission, comme on ne pouvait faire droit à sa candidature parce que le nombre officiel des académiciens était complet, le président remplit un vase d'eau avec

une précision de plénitude telle, qu'il était physiquement impossible d'y ajouter une goutte sans faire déborder. — Le candidat, sans se décourager, posa sur le vase plein une feuille de rose, et l'eau ne trembla même pas. C'était indiquer de la manière la plus ingénieuse que le nombre complet n'était pas un obstacle invincible. Alors le président traça sur le tableau le nombre cent, nombre sacré et infranchissable, et rien n'est rigoureux comme un chiffre. Le candidat plaça modestement un zéro devant cent, pour montrer que son admission ne chargerait pas le nombre; et, vaincu par tant d'esprit, de modestie et de silence, le président reporta le zéro après le chiffre cent, proclamant ainsi, qu'en dérogeant cette fois au chiffre sacré l'Académie des cent vaudrait mille, et le candidat fut reçu hors nombre.

Revenons à notre chrétienne. Si, se présentant à cette Académie, on lui proposait par écrit cette question : Qu'est-ce que le monde pour vous, pour une femme dont le cœur est

fixé au foyer de la famille? — Elle eût déposé une feuille de rose sur un vase plein.

4° Ma chrétienne a donc *le cœur plein*, le monde est pour elle une feuille de rose qui ne trouble en rien sa plénitude.

Son corps n'est pas dans l'intérieur tandis que son cœur est dans les rêves, dans les suppositions extravagantes.

Elle ne se croit ni incomprise ni malheureuse.

Elle ne nourrit pas son esprit mélancolique et rêveur par des romans qui la transportent loin des réalités de la vie et dont la lecture passionnée fausse toujours l'esprit et amène une grande faiblesse de cœur.

S'il faut qu'elle souffre ces livres dans sa maison, parce qu'elle n'y est pas seule maîtresse, elle a grand soin au moins qu'ils ne traînent pas sur les meubles, de peur que ses serviteurs ou ses enfants ne viennent à se repaître à la dérobée de cette nourriture toujours creuse et fade, quand elle n'est pas relevée de manière à user le meilleur goût.

5° Cette chrétienne, qui est aussi la vôtre, n'est-ce pas, Mesdames? cette chrétienne, qui est vous, ou du moins que vous voulez imiter, *n'aime pas le monde ni les choses qui sont dans le monde.*

Entendons-nous. — Elle ne fuit pas le commerce de la société par une dévotion bizarre, elle trouve respectables ces liens et ces rapports que le devoir, la bienséance et même un intérêt légitime ont rendus nécessaires; elle va dans le monde pour son mari, pour l'avenir de ses enfants, dont elle prépare de loin les connaissances et les appuis; eh! mon Dieu! disons tout, elle y va *pour elle* aussi, oui, oui, un peu pour son compte; car, n'ayant rien de âcre ou de singulier dans sa religion, elle aime le plaisir honnête, chrétien, modéré : elle en use avec sobriété, elle se délasse... *dans le plaisir*, entendez-vous bien. — Mais le *plaisir* que l'on cueille en passant est bien différent de l'*amour du plaisir*, qui étourdit et qui captive; elle n'aime pas le monde dans ce qu'il a de si sou-

vent opposé à l'Évangile, à la morale, à la décence des mœurs; elle ne l'aime ni dans son hostilité envers Dieu, quelque bon ton qu'il y mette, ni dans sa prétention d'avoir en tout des accommodements et des concessions, ni dans sa fausse sagesse qui tranche de l'oracle, ni dans cette prétendue autorité qu'il s'arroe pour décider de tout.

N'aimant pas le monde, en tant qu'il est ennemi de Jésus-Christ, elle n'aime pas du tout *les choses* qui sont dans le monde et *du monde*, c'est-à-dire toutes ses batteries qui se déchargent en action contre les maximes et les vertus de l'Évangile. — Si elle aime *le plaisir* honnête qu'on peut goûter dans les cercles, son esprit demeuré juste, son cœur resté droit, détestent tout ce que le monde ajoute pour assaisonner à sa manière la fadeur du plaisir, indécence, immodestie, coquetterie et légèreté : méchanceté, malignité, rivalités et concurrences : orgueil, suffisance, ton tranchant, vanité, estime idolâtre de la fortune ; elle n'admet pas la pré-

conisation du bien-être, de la sensualité, de la futilité, de la vie plus qu'inutile. Les hommages lui paraissent très-superficiels ou tristement intéressés; les triomphes enviés la font sourire, puisqu'ils sont dus au tissu d'une étoffe et à son reflet, à l'art qui a drapé les plis ou au chiffre de quelques invitations; pour les succès, elle les redoute; ils coûtent des larmes de dépit, lors même qu'ils ne coûteraient jamais des larmes de repentir.

Ce que la femme chrétienne n'aime pas encore du monde, c'est le peu de respect de ses délassements pour les convenances de la religion et pour les limites du temps de la pénitence. — Elle a, elle, *sa saison* du plaisir.

Elle ne comprend pas cet instinct du monde qui tient à refouler ses réunions sur le samedi, pour que la matinée sacrée du dimanche soit à peu près perdue dans la fatigue des maîtres et des serviteurs.

Elle ne conçoit pas ces divisions établies, que l'on peut pousser le plaisir bruyant jus-

qu'à la moitié du carême, ou du moins tout secouer en ce jour; qu'on pourrait même aller jusqu'au dimanche de la Passion; et n'était la tristesse de la chose, elle sourirait de cette incroyable pénitence (qui se donne pour très-édifiante encore), et qui consiste à remplacer les bals par des repas, des spectacles et des concerts.

Elle est abasourdie quand on lui dit que la grande semaine elle-même serait trop longue, si elle n'était coupée par quelques concerts tout à fait *spirituels*, par quelques *promenades* qui inaugurent les modes, et où l'on porte si singulièrement le deuil de la mort d'un Dieu; elle est affligée quand elle voit les plus grands, les plus saints jours de la religion, ces jours où l'on courait en foule à l'église, absorbés et dénaturés par le culte des courses au clocher.

Mais ce qui étonne la femme chrétienne par-dessus tout, c'est que la conduite du monde en tout ceci soit acceptée comme une règle in-

faillible ; qu'il n'y ait plus rien à répondre, quand la première petite personne venue vous dit d'un ton tranchant : « On donne des concerts, on va jusqu'à telle époque ; » et que le monde faisant à sa guise *son mandement de carême*, le dispositif soit reçu comme décision irréfornable, et bien mieux pratiqué que les ordonnances de l'autorité légitime !

Si enfin, la charité elle-même, la charité abusant des moyens, et faisant argent de tout, venait à faire peser sur des jours recueillis ses fêtes, ses concerts, ses déclamations, ses représentations quasi théâtrales, notre chrétienne se contenterait d'envoyer son offrande, pour que les pauvres ne soient point privés. — Elle se priverait, *même à l'église*, de ces réunions charitables, si la voix du théâtre y appelait après la voix obligée du prédicateur, et donnait aux réunions religieuses un caractère d'inconvenance que nous ne devons même pas supposer.

6° C'est dans ces dispositions, c'est le cœur plein de ses devoirs, le cœur pénétré de la va-

nité du monde, que la femme chrétienne *va y paraître*.

Elle n'y conduira pas *trop tôt* ses enfants. — Elle sait que le perce-neige n'a pas besoin de culture, et que la vanité est un fruit qui mûrit assez vite. Encore moins ne fera-t-elle pas, un jour, de ses filles une *exhibition*. A défaut de sentiments chrétiens et de dignité maternelle, si elle pouvait en manquer, elle n'ignore pas que ce moyen est usé, que la montre est inutile, que la chose se traite bien plus dans l'*étude* sèche et positive que dans l'éblouissement d'une soirée, que tout est dit avec le chiffre et qu'on ne posera les accessoires que comme fractions, que la beauté ajoutera fort peu, que les qualités de l'âme ne figurent que pour mémoire, et que cette beauté (dont une mère n'est pas juge), si elle manque malgré toute la parure, ne pourrait que diminuer encore la valeur vénale. — Ce qui l'occupe bien plutôt ici, c'est d'apprendre de bonne heure à ne pas se laisser prendre par ce *rôle* que la jeunesse

vient jouer pendant quelques heures sur la scène du monde, et de vouloir connaître les gens en eux-mêmes avec leur part de qualités et de défauts, et non pas sous le masque gracieux qu'on prend pour un moment, et qui cache souvent le caractère le plus égoïste et le plus désolant pour l'intérieur.

7° Ma chrétienne s'habille enfin; elle va partir; soyez attentives, Mesdames.

Son mari juge convenable qu'elle sorte; il l'y a même engagée. Pour elle, avec des désirs modérés, elle obéit aux convenances, et se laisse aller à un certain plaisir pur qui sera son délassement.

Ne croyez pas qu'elle soit ridicule, au moins : le monde ne lui a jamais imprimé ce fer chaud qu'il a toujours à la main. Elle n'est ni *la première*, c'est trop merveilleux, ni *la dernière*, c'est trop négligé, à se soumettre à la mode. Elle s'incline avec réserve devant les exigences de ce qu'on appelle, sans doute par antiphrase, *s'habiller*, elle saura être *habillée*.

Elle ne discutera pas la hauteur du vêtement, le mètre à la main; elle sait que les centimètres n'y font pas beaucoup; elle ne bataillera pas avec les tissus plus ou moins gazés; et de deux femmes habillées de même, la mesure en main, l'une sera inconvenante de coquetterie, et notre chrétienne aura le grand charme d'une convenance parfaite. — C'est que la *modestie du cœur* préside à tout.....; c'est qu'Elle ne veut plaire qu'à deux personnes, à Dieu et à son mari; alors tout s'arrange, se plisse, se drape, et quand tout est fini, *avec promptitude*, elle obtient le regard approbateur qu'elle ambitionne, le regard d'une mère sage et d'un mari qui l'aime et la respecte.

Elle est prête à l'heure, sans s'être fait attendre (cette exactitude révèle toute une modération pleine de sagesse); mais ici son cœur soupire, elle va quitter ses petits enfants qui dorment déjà. Elle se penche sur le berceau sans s'inquiéter des froissements, les baise tendrement, les bénit, les laisse sous la garde de Dieu...

Alors, soutenue par un bras qui lui est cher, elle part, elle est partie. Ce qui l'occupe en chemin, c'est une pensée sage qui va donner le ton à sa physionomie toute naturelle; c'est son esprit juste et élevé se refusant à croire qu'elle vaille mieux et plus sous des flots de dentelles et sous une parure de tête, que lorsqu'elle porte en toute simplicité sa couronne d'épouse et de mère.

Notre chrétienne est arrivée : entendez-vous? on l'annonce..... Elle paraît. Un léger murmure de douce vénération bruit et s'élève; ce demi-bruissement n'est excité ni par sa beauté ni par sa toilette. Tout cela existe, mais tout cela se perd dans une harmonie heureuse qui résulte d'une parfaite convenance.

La convenance, Mesdames, voilà le rayon, relevé par des ombres, qui pénètre dans tous les regards, et qui les charme d'autant plus qu'il brille rarement; c'est ce reflet qui commande le respect d'une douce affection.

On sait d'ailleurs que cette femme que l'on

vient d'annoncer est bonne, charitable, bienveillante, condescendante; qu'elle est sans envie, et qu'elle aime franchement les succès des autres, d'autant plus qu'elle ne les recherche pas pour elle. — On sait que toutes ces qualités ne sont pas un rôle que son personnage vient jouer pendant quelques heures; qu'elle n'a pas *deux voix*, une voix adoucie devant tous, et l'autre aigre dans l'*aparté* des réflexions : une voix caressante au milieu du monde et l'autre sèche et impérieuse dans son intérieur; aussi, le murmure approbateur qui l'a accueillie, l'admiration qui suit ses pas et ses déplacements sont aussi sincères que complets dans l'esprit de tous..... et *de toutes*.

Décidément il faut bien vous l'avouer, ma chrétienne *ne valse pas*. Vous auriez beau faire résonner à son oreille tous les noms allemands, polonais, helvétiques, italiens et écossais, cette conjuration européenne ne l'ébranle pas; et on lui pardonne sa fermeté, parce que d'ailleurs tout est en elle dans une admirable mesure.—

Cependant elle a vu le monde sourire, de ce sourire qui déconcerte les âmes les plus fortes : ce sourire a peut-être effleuré sa vanité de femme, mais il n'a pas pénétré dans son cœur, il n'y a point de place. Quant à s'en affliger, c'est impossible..... elle est chrétienne.

Au premier signe, elle a quitté et disparu. Elle revient chez elle avec bonheur, pénétrée de la vanité de ce qu'elle a vu, de la futilité de ce qu'elle a entendu, de la misère de tous ces petits colifichets dont elle se débarrasse au plus vite. La pensée de son intérieur, des devoirs qu'elle va y reprendre, lui est bien autrement douce.

Car notre chrétienne, sans être *une sainte*, a une vie *réglée, utile, mortifiée, unie à Dieu*, qui lui procure plus de jouissances véritables que l'enivrement du monde suivi du dégoût qui décolore le réel de sa vie.

Mesdames, je viens de faire votre portrait ; si

vous ne le trouviez pas encore assez ressemblant, n'en accusez que l'inhabileté de mon pinceau.

Voilà le trait, le dessin ; à vous de relever le tout par les ombres ménagées, par des couleurs riches et parfaitement fondues.

Après avoir prêché ce sermon, on m'écrivait un jour, et on signait : « Un de vos auditeurs qui veut être disciple,

« Une femme qui veut être votre chrétienne. »

C'est le plus bel éloge que j'aie reçu. Ne prenez pas la peine de m'écrire..... Dites et promettez à Dieu ces deux points : *disciple et chrétienne*.

Oui, vous le voulez ; veuillez-le de plus en plus : vous perdrez ce qui est faux, frivole, futile, dangereux, amer, coupable..... vous gagnerez ce qui est vrai, solide, consolant, attrayant, doux, digne de vous et de votre salut.

DE LA VIE RÉGLÉE

Fundamentum posui, unusquisque videat quomodo superedificet.

J'ai posé le fondement, que chacun voie comment il bâtit par-dessus.

Après le déblayement profond, nous avons posé et assolidé le fondement de la vie chrétienne, l'amour de préférence donné à Dieu et faisant mourir en nous l'amour du monde.

Mais, Mesdames, on ne pose des fondations que pour bâtir; elles appellent l'édifice que l'on veut élever; et c'est ici, dit saint Paul, que

chacun de nous doit bien considérer comment il bâtit et ce qu'il élève sur la base : *Unusquisque videat quomodo superædificet.*

Ce que vous édifierez maintenant, sera-ce de l'or, de l'argent, des pierres précieuses? Cette bâtisse résistera au feu de la concupiscence mondaine, au feu de la colère du Seigneur. — Sera-ce du bois sec, de la paille, de l'étoupe? Ces misérables matériaux seront détruits et consumés par la moindre flamme, et le feu sera l'épreuve de l'ouvrage de chacun : *Uniuscujusque opus ignis probabit.*

Or, Mesdames, savez-vous ce que c'est que du bois sec et aride, de la paille légère, de l'étoupe qui est le jouet du vent? C'est la vie au hasard et au caprice, c'est la vie indolente et inutile, c'est la vie d'égoïsme et de sensualité, c'est la vie dans l'ivresse et dans l'étourdissement des choses d'ici-bas. — Savez-vous ce que c'est que l'or, l'argent, le diamant et la perle? C'est la vie réglée, utile, mortifiée, unie à Dieu. — Voilà, si vous le permettez, les ma-

jestueux étages qui vont s'élever sur le fondement et compléter l'édifice.

Et aujourd'hui nous parlerons *de la vie réglée*.

QU'EST-CE QUE LA VIE RÉGLÉE ?

Il faut bien distinguer entre la vie *de règle*, la vie *régulière* et la vie *réglée*.

La vie de règle est celle qui assujettit à un règlement positif tous les mouvements, toutes les actions, et par conséquent toute la volonté : c'est la vie des communautés religieuses; cette perfection ne saurait convenir à la vie du monde.

La vie régulière est celle qui est, en général, conforme aux commandements de Dieu et de

l'Église. On dit d'un homme qui sanctifie le dimanche, qui fait ses pàques, et que l'on suppose par là fidèle aux autres devoirs, que c'est un homme *régulier*.

Mais entre la vie de règle pour les moindres actions, et la vie régulière pour le gros des actes chrétiens, se trouve la vie réglée, la vie qui suit une certaine règle et qui n'abandonne pas les actions ordinaires, l'emploi du temps, à l'imprévu ou au caprice. Sous ce rapport, on dit d'une personne que son temps est parfaitement *réglé*.

Il n'y a pas de *vie réglée sans une vie régulière*, car alors elle manquerait de la règle première et indispensable; et nous n'appellerons pas ici *vie réglée* celle qui règle l'étude, par exemple, en dehors des prescriptions religieuses ou celle qui ne devrait son ordre qu'à la manie ou à la recherche de ses aises. — Mais une vie pourrait être *régulière sans être le moins du monde réglée*, et l'on voit jusqu'à des personnes pieuses qui vivent sans ordre, sans

règle, sans exactitude, dans un décousu déplorable.

La vie *régulière* a bien des degrés, depuis le strict et languissant devoir jusqu'à la piété fervente et la dévotion qui est la flamme de la charité. — La vie *réglée* a ses degrés aussi, depuis l'observation de quelques points très-généraux jusqu'à la vie d'un règlement tel qu'il peut se pratiquer dans le monde.

La vie *régulière* s'attache aux devoirs à travers la négligence et la dissipation : la vie *réglée* s'attache aux actions à travers la mollesse et la frivolité.

II

PRINCIPES DE LA VIE RÉGLÉE.

1° Avoir une règle pour les principales actions.

Lever et coucher selon la mesure *proportionnelle* de la veille, mais ne pas retarder le sommeil à l'arbitraire par une lecture attachante parce qu'elle est frivole; ne pas prolonger vaguement la nuit dans le jour par mollesse, indolence ou par vanité de je ne sais quel bon ton. A force de tout dénaturer, on en vient à se persuader que se lever fort tard nous donne un petit air, un petit genre tout à fait comme il faut; et aujourd'hui des jeunes gens croiraient avoir perdu de leur élégance, peut-être même de leur noblesse, s'ils ne pouvaient pas dire avec un abandon vraiment aimable : « Moi, je me lève vers midi. »

Nous insistons sur ce point du lever, et par conséquent du coucher, parce que c'est le point régulateur de toute la journée; c'est de lui que dépend la méditation, l'habitude d'entendre la messe, le temps pour toutes choses, et jusqu'à l'ordre matériel d'un intérieur.

Oraison. — Je crois qu'il n'est personne qui

ne puisse, avec de la bonne volonté, consacrer vingt minutes, la prière vocale comprise, à une méditation réglée. — Mais il faut que ce soit la première action, pour ne pas se laisser envahir par tout ce qui peut arriver..... à moins qu'on ne soit sûr de pouvoir y consacrer ce temps à l'église avant la messe.

Messe. — C'est une pieuse et ancienne habitude à laquelle ne manquaient jamais autrefois, je ne dis pas les personnes ferventes, mais toute personne dont la vie n'était pas consacrée au travail manuel, obligatoire dès le grand matin. Un médecin y assistait avant sa visite de malades; un magistrat avant de se rendre à l'audience; et quand Fénelon trace le portrait de l'homme indolent, dont la vie est complètement inutile, on est tout étonné de voir que ce nonchalant assiste nonchalamment chaque jour à la messe. L'ouvrier même, le cultivateur, dans des provinces très-religieuses, trouvaient encore le temps de remplir cette dévotion, et avaient chaque jour une messe excessivement

matinale, où ils avaient, avec les domestiques, la pieuse habitude de se rendre.

Quoi qu'il en soit, l'assistance à la messe quotidienne doit être à *heures fixes*, afin de régler par contre-coup le service des gens et la ponctualité de la maison. — Cette heure, en règle générale, ne doit pas être *tardive*. Nous croyons pouvoir indiquer, comme convenance, le plus tôt à sept heures et le plus tard à neuf.

Si l'habitude de chaque jour avait de fortes difficultés, il faudrait au moins la prendre pour certains temps, par exemple, tous les jours de l'Avent, du Carême, des Quatre-Temps, et aux fêtes de dévotion non-seulement respectées par les mœurs populaires, comme certaines fêtes de la Sainte Vierge, mais encore celles qui sont gardées par la piété, comme la fête des saints Anges et tant d'autres.

Un quart d'heure de *lecture spirituelle*, deux dizaines de *chapelet* et trois les samedis, placés au moment le plus convenable, ou coïnci-

dant avec une *visite au Saint Sacrement* dans l'église, soutiendraient admirablement à travers les obsessions et quelquefois les *épouffements* de la journée, qui se terminerait par l'*examen de conscience* où l'on discute doucement l'actif et le passif, c'est-à-dire le bien que l'on a fait, les victoires que l'on a remportées, le mal qu'on a commis et la négligence qui a dominé la vie.

Voilà les principaux exercices spirituels.

2° Régler, autant que possible, les actions communes et ordinaires, telles que réceptions, visites, sorties, emplettes, correspondance, récréation, travail des mains, détails d'intérieur, bonnes œuvres au dehors. — Je dis, autant que possible, parce qu'en ces points rien ne peut être tout à fait réglé; parce qu'il faut que la piété calme et aimable conserve une aisance de vie et n'aille jamais jusqu'à la manie, l'étroit, le ridicule, le guindé; et que si on est le serviteur et l'enfant de Dieu, ces deux qualités révèlent une liberté noble, que ne peu-

vent avoir ni l'esclave ni la machine qui fonctionne.

5° Ne pas manquer, par négligence ou par caprice, à ce que l'on s'est prescrit; la vie réglée étant destinée à vaincre l'inconstance naturelle et l'immortification de la volonté. — Mais, d'un autre côté, point d'entêtement machinal ni d'étroitesse d'esprit; faire céder le règlement devant la nécessité, le devoir, la charité, la bienséance, la politesse même. Saint Louis de Gonzague, recevant une visite importune qui le privait d'assister à un sermon, s'en consolait gaiement; au sermon, disait-il, j'irais apprendre qu'il faut me vaincre, ici je puis tout de suite pratiquer cet empire sur moi-même. Saint François de Sales, dont la vie était vie de règle, ayant un jour dit la messe plus tard, dans un château, ne voulut point faire d'action de grâces, pour se rendre, sans faire attendre, au dîner qui était sonné. Voilà l'ordre et la liberté des enfants de Dieu.

III

AVANTAGES DE LA VIE RÉGLÉE.

Il est des personnes même bonnes, même pieuses jusqu'à un certain point, pour qui la vie réglée est une antipathie qui les agace, une aversion qui les fait frissonner, un supplice dont l'*idée* (car elles ne s'y exposent pas) les démonte et les accable.

Le désordre matériel, domestique, est l'élément qui va à leur conduite; la vie de flânerie, d'imprévu, de décousu, de boutade, de fantaisies extrêmes, est l'eau dans laquelle elles aiment à se débattre à l'aventure et à leur guise; la vie d'ordre est pour ces personnes ce que l'air serait pour les poissons.

Leur tort peut être plus ou moins grave de-

vant Dieu, je ne l'examine pas : mais cette disposition est toujours fâcheuse, désolante pour l'entourage, nuisible aux affaires, ruineuse pour les devoirs; quelquefois elle expose à des conséquences déplorables.

Avec la vie réglée, au contraire,

1° On a du temps pour tout, et ce que l'esprit d'ordre peut faire entrer de devoirs, de choses utiles, de jouissances même dans une journée est incroyable. Les jours n'ont que vingt-quatre heures, vous diriez qu'ils en ont quarante-huit; tandis que les gens désordonnés ne font rien, n'arrivent à rien, n'ont de temps pour rien; il n'y a rien de plus empêché, dit-on, qu'une personne qui n'a rien à faire. — Je sais que cet inconvénient touche fort peu les cœurs indolents, mais quand nous parlerons de la vie utile, ils auront à examiner si Dieu, la société, la noblesse seule de la vie peuvent s'accommoder d'une existence aussi stérile; mais, d'ailleurs, le défaut d'ordre leur pèse, au moins comme un empêchement à une plus

grande somme de jouissances et au calme nécessaire pour les savourer.

2° Avec la vie réglée, il y a un saint usage du temps, une grande conformité à la volonté de Dieu qui a mis l'ordre partout, et qui le veut dans les moindres détails de ses œuvres. L'emploi de nos moments, prenons-y garde, est la monnaie de la somme exigée pour acheter le ciel ; il ne reste du temps qui s'écoule que ce qui demeurera utile pour l'éternité.

5° Il y a un grand calme communiqué à l'âme, et avec ce calme une dignité rare de conduite ; le calme de la vie accuse toujours une grande supériorité. — Vous est-il jamais arrivé d'aborder un de ces hommes de Dieu, dont la vie, captivée sous une règle, semble nager doucement dans une grande liberté d'esprit et de cœur ? Vous avez alors été stupéfaite du calme que l'on mettait à vous entendre, comme si votre affaire était la seule au monde ; peu à peu votre agitation cédait, vous entriez dans une atmosphère paisible, et

vous vous retiriez tout impressionnée de cette paix. Le secret de ces hommes, c'est la vie de règle, et sans pénétrer jusque dans ce sanctuaire que rien ne trouble, toutes les fois que vous aborderez un homme supérieur, ou pour exposer les infirmités du corps, ou pour confier les difficultés de vos affaires, ou pour traiter des intérêts qui appartiennent à l'administration, vous serez étonnée du calme qui écoute, et du calme qui répond. C'est que l'âme supérieure est assez élevée pour se maintenir dans la tranquillité de l'ordre ; l'agitation des vents n'atteint pas la cime des hautes montagnes, et l'orage se forme des vapeurs de la terre.

4° Avec la vie réglée, il y a l'exactitude. — L'exactitude ! on a dit que c'était la politesse des rois ; j'aimerais bien dire que c'est la politesse de la vertu, et la politesse des femmes.

On vous fait là-dessus, Mesdames, beaucoup de reproches ; et quoique je sache de science certaine que l'autre moitié du genre humain

n'est pas toujours innocente, c'est de vous que je dois m'occuper. — L'exactitude ! je ne saurais trop vous recommander ce poli de toutes les vertus, ce doux vernis de toutes les qualités, cette condition sans laquelle on ne vous tiendra aucun compte de mille autres sacrifices.

L'inexactitude vient du défaut d'ordre, de la vanité et de l'immortification. — L'inexactitude est un défaut de charité pour les autres que l'on fait attendre, un tort immense que l'on se fait à soi-même, car on compte les défauts de celui qu'on attend. Rien n'affaiblit davantage l'estime et l'affection dans le cœur d'un mari ; et, s'il faut vous parler humainement, le charme extérieur, auquel la femme tient tant, est détruit par l'irritation et l'agacement que cause le défaut constant d'exactitude. Ne vous consolez pas sur une beauté qui reste néanmoins, et qui va parader au milieu d'un cercle qui n'a pas attendu, lui, ou du moins qui a attendu avec plus d'indifférence ; ce triomphe, que vous vous exagérez, est bien fu-

tile ; il n'est pas aussi assuré que vous le croyez, il rapporte peu, et votre inexactitude a fait des pertes énormes, là où elle devait placer à bons intérêts ; car la beauté, retenez-le bien, Mesdames, n'est pas seulement le reflet de l'âme sur les traits, c'est surtout la réfraction de ce reflet dans l'âme de ceux qui la contemplent, et quand on voit à travers l'inexactitude qui démonte, l'optique ne réfléchit que les défauts.

5° Enfin, avec la vie réglée, on contracte doucement l'habitude de se vaincre, et par des efforts de chaque instant on arrive à la vie mortifiée dont nous vous entretiendrons tout exprès.

C'est une grande sagesse

De *faire* ce que l'on doit faire ;

De *bien faire* ce que l'on fait ;

De faire chaque chose *en son temps*.

Entrant un jour dans une école, j'ai été en admiration devant cette inscription :

Une place pour chaque chose ;

Et chaque chose à sa place.

Appliquez, Mesdames, ces axiomes à votre conduite.

Mais élevons-nous un peu plus haut :

La paix est la tranquillité de l'ordre ; l'œuvre du jour doit être faite dans son jour ; Jésus-Christ a pu dire : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père ; » nous vous disons, comme le souhaite le plus heureux, que le Dieu de paix vous donne l'aptitude à toute sorte de bien, afin que, faisant sa volonté, vous fassiez toujours en vous ce qui plaît à ses yeux.

LE DIMANCHE DES FEMMES

Opus diei in die suo.

Que l'œuvre du jour soit faite
dans son jour.

Il est une portion de notre vie que Dieu a prélevée pour son service spécial. C'est une dîme, ou plutôt un *septième* d'existence qu'il ôte à notre entière liberté; septième de la semaine, septième de l'année, et par conséquent septième de la vie, chiffré par le dimanche dans son cycle périodique; cette part de Dieu, le Seigneur se l'est réservée par une consécration solennelle.

Or, si la vie doit être réglée, à plus forte raison devons-nous soumettre à la règle cette portion de la vie qui ne nous appartient pas, et dont le Seigneur a le droit rigoureux de déterminer l'emploi. — Si l'ouvrage du jour doit être fait dans son jour, *opus diei in die suo* ; avec quelle exactitude l'œuvre de Dieu doit-elle être accomplie dans le jour de Dieu !

Voilà une suite bien naturelle de notre dernière instruction, et c'est ce qui m'engage à vous parler de la *Sanctification du dimanche par la femme*.

Avant tout, il faut poser ce principe sacré et essentiel, que le dimanche est un jour à part, un jour réservé, un jour que Dieu a prélevé sur notre existence, et par conséquent que Dieu a le droit de régler. — Or il a réglé que ce jour lui serait consacré, que ce serait *son jour*, non-seulement un jour où il faut faire quelque chose pour lui, mais un jour qui lui appartient et qu'il faut consacrer à son service. — Le dimanche est donc le jour de Dieu, *son*

jour, parce qu'il lui appartient; *son jour*, parce que c'est celui où il reçoit plus spécialement nos visites et nos hommages. — Voilà l'idée même féconde de la sanctification et de la garde de ce jour.

Or la sainteté du dimanche comprend deux choses :

1° La cessation des œuvres serviles, ou travaux manuels;

2° La sanctification de ce jour par des œuvres de religion.

I

En ce jour, les femmes, pour leur part, ne doivent point travailler, ne doivent point faire travailler à des œuvres défendues.

1° *Ne point travailler.*

A cause de leur vie habituelle, recluse et

sédentaire, les femmes ne savent que faire le dimanche; elles sont sans contenance, j'allais presque dire sans grâce, si elles n'ont pas un ouvrage à la main.

De là, *illusion* sur ce qui est défendu dans le travail du dimanche;

Torture pour occuper les doigts, sans blesser la défense.

En général, les travaux à l'aiguille, couture, broderie, tricot, tapisserie, *sont défendus*.

Mais l'illusion arrive aussitôt contre la défense; l'activité de la langue dans les salons est bien autrement en train que les doigts. Chaque dimanche, et même dans la semaine, les salons sont transformés en universités où l'on discute chaudement le travail des mains, toujours pour prouver qu'il est permis. — Ce n'est pas pour gagner de l'argent : mauvaise raison; — c'est pour les pauvres, c'est pour l'Église : mauvaise raison; — il vaut mieux s'occuper que de médire : on a découvert que

ce remède à la médisance n'était pas efficace. — On ne sait que faire, on s'ennuie à périr ; — et puis, quand on est à bout, on entasse les attaques pêle-mêle : on a la permission, c'est ridicule, impossible ; seule, encore passe, on s'arrange ; mais quand on a du monde, que devenir ?

Je ne vois dans tout cela qu'une raison vraie, c'est qu'on s'ennuie, et vous ajoutez : à périr, par habitude d'exagération. Mais cet ennui est précisément le sacrifice *de dépendance* que Dieu demande à votre *liberté*.

Quoi ! il faut que le simple ouvrier, qui a besoin de gagner son pain tous les jours, donne à Dieu cet hommage de servitude ; et vous, riches, que Dieu a comblés de liberté, vous lui payeriez ce faible hommage de si mauvaise grâce !

Quoi ! vos domestiques s'ennuient à attendre inactifs dans une antichambre ou sur un siège de voiture ; vos *femmes* s'ennuient à périr et à dormir, en vous attendant au milieu

des nuits; et vous, servantes de Dieu, vous ne pourrez pas porter, une fois par semaine, quelques heures d'inaction! — Ils sont payés pour cela, direz-vous, c'est leur devoir et leur condition. Ne parlez pas ainsi, notre cœur désavouerait ces paroles dures. D'ailleurs, vous imaginez-vous être au service de Dieu gratuitement? est-ce que vos gages ne sont pas assez élevés pour que vous remplissiez des devoirs envers le souverain Maître qui vous a comblés de biens?

Quoi! vous avez six jours de repos, de plaisir, de liberté, de travail de fantaisie pour l'église, les pauvres, les bagatelles de votre ameublement, les frivolités de votre toilette; et vous trouvez que ce n'est pas assez! que c'est trop de témoigner votre dépendance à Dieu par *un jour sur sept*, quand le reste de vos semblables est soumis *six jours* à la dépendance du travail, et doit encore consacrer à Dieu *le septième*!!

Ah! sortons, sortons des régions inférieures

d'un salon ; c'est un terrain mal choisi pour venir y disputer un point ou un crochet, une fleur ou un bout de tapisserie ; les aiguilles piqueraient, et les langues encore plus déconcerteraient le pauvre théologien engagé dans cette ruche où tout le monde bourdonne.

Élevons-nous dans des régions assez hautes pour ne plus entendre tous ces petits cris agacés et agaçants ; là, planant dans l'atmosphère de Dieu, nous jugerons sainement ce qui est permis ou défendu. — Montons jusqu'au trône de Dieu (c'est bien loin de vos salons et de vos tables à ouvrage) ; là, voyez le souverain Maître de la vie régler les jours de l'homme et les peser dans ses mains divines. Sur sept, il en accorde six à la liberté ; le *septième*, il le réserve pour lui ; *il le bénit*, c'est-à-dire le sépare de l'usage et du travail profane : *il le sanctifie*, c'est-à-dire le consacre à son service.

Vous ne changerez jamais cette loi éternelle ; et si vous troublez la division de ces jours et leur emploi, il y a *désordre*.

Le septième jour, ou le dimanche, est donc à Dieu, c'est son jour, et ce n'est pas le vôtre ; vous ne pouvez pas en disposer comme vous voulez, et Dieu peut y prescrire ce qu'il veut.

Les six jours de la semaine sont abandonnés à votre travail ou à votre repos, comme vous voudrez ; mais *un jour sur sept* Dieu vous demande le *sacrifice de votre liberté*.

Est-ce trop, Mesdames ? J'en appelle à votre justice, à votre compassion pour vos frères, à votre reconnaissance envers Dieu, à votre tact religieux, à votre délicatesse de femmes.

Tout en respectant la défense du travail manuel, on s'ingénie jusqu'à la torture pour occuper ses doigts. — Et ici, vraiment, il y a du génie : chacune a inventé son petit travail du dimanche.

On parfile, on enfile, on effile et on défile.

On découpe, on coupe, on prépare, on peint ce qui doit être monté.

On roule du papier en spirales et on le frise en grappes.

Mais voici *la merveille du genre* ; on a trouvé moyen de gaufrer, papilloter, tourner et monter le papier, de manière à faire une fleur sans outils et sans ces détails qui sentent le travail ordinaire. C'est simple comme le pli du papier dont on fait ressortir les formes grossières d'un oiseau ou d'une espèce de nacelle ; et l'on vante ce procédé comme occupant les doigts sans blesser le repos *dominical*.

Hâtons-nous de vous dire que rien de tout cela *n'est défendu*, entendez bien, *ce n'est point défendu*.

Mais, de grâce, quelle rage d'avoir quelque chose à la main le dimanche ! de ne point vouloir qu'il y ait de différence avec les autres jours ! de ne point vouloir subir la suspension de votre liberté ! — Au moins faites que vos salons aient une *tenue dominicale*, et qu'à force de génie on ne trouve pas vos tables encombrées comme pendant la semaine, car c'est un terme qui blesse un peu la délicatesse en fait de fidélité.

Mais on peut donner comme certain que si l'Église, par contre, avait *prescrit* un petit travail accommodé au dimanche, si elle *exigeait* de vous, par exemple,..... cent allumettes roulées, on s'ingénierait pour manquer à cet ordre, on ne trouverait jamais de temps pour le remplir, et on ne manquerait pas de raisons pour le trouver ridicule.

Mais il faut toujours en revenir à ce point, que le dimanche est un jour de dépendance, qu'il appartient à Dieu, et que Dieu a voulu nous y faire sentir, *même par un peu d'ennui*, que ce jour n'est pas à nous, et qu'il faut que nous donnions témoignage de notre servitude.

Pour l'homme du travail manuel et habituel, le dimanche est une *liberté* que Dieu lui impose pour vaquer à la religion et pour se reposer. — Pour l'homme qui ne vit pas du travail de ses mains, le repos obligé le place sous la main de Dieu dans une *dépendance* d'autant plus obligatoire qu'il n'est pas lié au travail

pendant six jours, et qu'il doit s'en montrer plus reconnaissant.

L'homme de peine n'a à lui que quelques heures, et encore le dimanche ; — et vous, femmes du repos et de la jouissance, qui n'avez que quelques heures à vous vaincre dans un jour sur sept, vous refuseriez à Dieu ce léger tribut !

L'homme de travail, courbé toute la semaine sous le poids du devoir, sent terriblement sa dépendance vis-à-vis de Dieu. — Mais vous, par le sacrifice de quelques heures seulement, vous avez plus besoin *que lui* de sentir que vous dépendez de Dieu, et de le lui prouver.

Cependant, voyez, comme l'Église, au nom de Dieu, vous a fait cette preuve légère ! elle ne vous interdit que les travaux à l'aiguille, le reste elle vous le permet. — Mais est-ce *délicat* de s'ingénier pour échapper d'une manière ou d'une autre à cette preuve de servitude ? Est-ce *délicat* de voir vos salons, en respectant la lettre de la défense, en éluder l'esprit, sans désordre

il est vrai (je le répète), mais aussi sans vouloir briser votre volonté et la courber sous la main de Dieu ? Est-ce *délicat* de ne pas subir un peu d'ennui matériel, quand vous avez d'ailleurs pour le vaincre la promenade, les visites et la conversation, la lecture, l'écriture, la musique et le dessin ?

Ah ! de cette hauteur de considérations, jugez ce qui se fait et ce qui se dit, c'est la meilleure réfutation de tous vos prétextes

2° *Ne point faire travailler.*

Ceci regarde bien plus les hommes ; ils ont sur ce point une très-grande responsabilité pour le scandale du dehors, de la bâtisse, de la vente et des affaires. — Mais les femmes, à l'intérieur et même à l'extérieur, ont aussi leur part de fidélité honorable.

1. Surveiller *le respect* des domestiques pour le dimanche ; mais, en récompense, leur laisser du temps *pour eux* pendant la semaine

2. *Prévoir* les choses pour ne pas faire travailler longtemps à sa toilette ; car s'il ne s'a-

git que de quelques points, imprévus et urgents, vous comprenez qu'il n'y a pas de défense.

5. Ne pas donner de commande *le samedi soir*, en exigeant qu'on livre *le lundi matin*, bien que vous recommandiez à l'ouvrière de ne pas travailler *pour vous* le dimanche. — Vous comprenez que la recommandation est absurde, et que le *pour vous* est peu délicat. Vous semblez dire : Travaillez pour d'autres, si bon vous semble.....

4. Avoir la délicatesse de donner *un délai suffisant* aux ouvrières, afin qu'elles ne soient pas obligées de travailler le dimanche. Et ces ouvrières, qui acculent leurs livraisons au samedi, qui se voient par là obligées souvent de travailler toute la nuit sur le dimanche, feraient beaucoup mieux d'échelonner sagement leur ouvrage dans la semaine, et, s'il le fallait, de veiller du vendredi au samedi, plutôt que du samedi au dimanche, où elles arrivent épuisées et accablées par la veille. — Il y a ici quel-

ques exceptions de presse : ces exceptions confirment la règle, et sont du ressort de la direction individuelle.

5. *Prévoir les achats*, et n'acheter le dimanche que par nécessité. La meilleure loi pour faire fermer les magasins, c'est de ne pas acheter. — Si l'on trouve cette règle dure, que l'on passe dans les pays protestants, et on sentira la confusion..... *Transite ad insulas Cethim.....*

5° *Que faire donc le dimanche ?*

1. Aucun travail défendu — et consentir à s'ennuyer un peu, s'il le faut, — c'est un jour de service et de dépendance, qui n'est pas à nous, et où nous ne sommes pas nos maîtres. — Mettez ce grand principe dans l'esprit, et un peu d'amour de Dieu dans le cœur, vous ne vous ennuierez pas, ou vous supporterez bravement un peu d'ennui.

2. Lecture, correspondance (nous ne parlons pas ici des exercices religieux), musique, dessin, promenades, visites de bienséance, de

plaisir ou de charité. — Réunion plus intime, dont le charme habituel se détruit, d'un côté par la *fumée* que les hommes exhalent, de l'autre, par l'*aiguille*, qui laisse tomber et s'éteindre l'animation des rapports et du commerce de la vie.

3. Employer enfin une partie du jour à des œuvres de religion.

II

C'est un des grands buts de la cessation du travail les jours du dimanche.

Pour l'homme de travail, le repos est le *moyen* qui lui est donné pour vaquer aux choses de Dieu et du ciel. — Pour l'homme libre et indépendant par sa fortune, c'est le *rappel* à ce grand devoir religieux.

Le riche qui ne se plie pas sous le devoir envers Dieu, quand le travailleur est forcé de

plier continuellement sous les choses de la terre, engendre dans la société un malaise qui va jusqu'à exciter l'irritation, irritation qui fermente peu dans la paix et l'ordre, mais qui éclate au jour de trouble et de combat.

Dans ce jour donc, qui est au Seigneur, nous nous appartenons si peu que nous ne pouvons pas faire *ce que nous voulons*, et que nous sommes obligés de faire *ce que nous ne voudrions peut-être pas*. Mes pieds voudraient rester immobiles, et il faut qu'ils me portent à la maison du Seigneur.

Cette idée sublime qui nous fait reconnaître un maître, cet hommage encore plus exigible dans une position libre, élevée, comblée de bienfaits, est *l'âme et la vie* des préceptes, et en particulier de la sanctification des jours saints, des abstinences et de l'aumône ; elle féconde largement la fidélité aux observances religieuses.

Si vous avez *cette vie* dans le cœur,
Je vous dirai seulement que l'assistance à

la messe est de *précepte rigoureux* les jours de dimanche. — Qu'au delà de cette messe entendue, l'Église n'a rien *précisé*, elle se borne à des exhortations.

Mais je ne sache pas qu'il soit encore défendu d'*exhorter* les fidèles à des œuvres de religion dans les saints jours, et qu'on soit plus blâmable d'y *exhorter*, que d'*exhorter* aux exercices du mois de Marie, à des retraites, à l'adoration perpétuelle et autres actes pieux.

Je vous exhorterai donc (remarquez : c'est une exhortation) :

1° A ne point fréquenter *les messes tardives* par habitude et par ton ; à n'y aller que par infirmité ou par obstacle. Autrefois, dans l'église métropolitaine de Paris, l'autel où se disaient ces messes s'appelait *altare pigrorum* ; aujourd'hui, c'est trop souvent l'autel de la mollesse, de la toilette, de la mondanité ; les habituées de la messe de midi ne jouissent pas d'une grande réputation de ferveur.

2° A aller à la messe paroissiale et à la messe

du prône. — Si, d'un côté, il n'y a point de précepte, ce qui est vrai, de l'autre, je conçois peu un christianisme où la parole de Dieu n'est jamais entendue, où les avis de l'Église ne sont jamais reçus, où tout le culte se borne à une assistance froide et inintelligente à l'auguste sacrifice.

3° A aller, quand il n'y a pas d'empêchement, à l'office de vêpres et au sermon ; à ne pas se borner constamment au salut, comme pour fuir toujours la parole de Dieu.

4° A rechercher dans ces exercices publics l'édification commune et générale, évitant les *aparté*, et toutes ces petites séquestrations où l'amour-propre trouve son compte, et où le bon exemple et l'animation commune ne trouvent pas leurs résultats.

5° A faire en ce jour de saintes lectures, des bonnes œuvres, la visite des pauvres et des malades, et à choisir, autant que possible, le dimanche et les fêtes pour la réception des Sacrements.

6° A briser avec le monde en ce qui ruine ou affaiblit la sanctification du jour de Dieu : comme les *soirées du samedi*, qui annulent la matinée sainte; les *soirées du dimanche*, qui absorbent ce jour par les préparatifs et souvent les achats; les *matinées du dimanche*, qui exposent aux visites pendant les heures du service religieux.

7° A bien veiller à ce que ceux qui dépendent de nous *puissent* entendre la messe et *l'entendent*; à leur donner, pour le reste, *l'exemple* et le *temps*.

8° A vous arranger *de votre mieux*, selon les conditions et les difficultés de l'intérieur, pour que le dimanche ne ressemble pas aux autres jours et soit réellement sanctifié.

9° Enfin, à ce que le dimanche puisse ranimer, vivifier, féconder la semaine qu'il ouvre; c'est encore son grand but.

L'homme n'est pas seulement obligé à l'*observation* du dimanche, il en est constitué le *gardien* : *Custodite sabbata mea*. Les diman-

ches tu *garderas* ; prenons ce mot dans sa plus belle acception.

Mais la femme surtout est devenue *gardienne* de l'honneur et de la sainteté de ce jour ; c'est une *garde d'honneur* que Dieu lui défère avec la consigne et le mot d'ordre : 1° parce que la plupart des travaux qu'il faut suspendre, des achats qu'il faut éviter, viennent de la femme et de sa pieuse prévision ; 2° parce qu'il est réservé à son attention d'écarter les difficultés qui peuvent surgir, de veiller sur la fidélité des enfants et des serviteurs ; 3° parce que le repos de Dieu doit être appelé *délicat*, et traité avec délicatesse, et que la délicatesse de la fidélité est l'apanage de la femme ; 4° parce qu'enfin l'exemple de la sanctification doit venir *surtout* de sa conduite régulière et de son influence d'épouse, de mère et de maîtresse de maison.

Que l'on ne trouve pas votre volonté dans mon jour, dit le Seigneur ; appelez *le jour du repos*, délicat, et traitez-le avec délicatesse.

DE LA VIE UTILE

*Succidite arborem : ut quid etiam terram
occupat?*

Coupez cet arbre; pourquoi occupe-t-il
encore la terre?

La vie ne sera jamais *utile* si elle n'est pas *réglée*; mais une *vie réglée* n'est pas toujours une *vie utile*.

Je connais des vies réglées où le temps est sérieusement mis à profit pour s'enfoncer dans des études oiseuses, dans des recherches qui flattent la vanité, dans des collections qui réunissent de grandes bagatelles.

Je connais des vies réglées dont le principe d'ordre est l'égoïsme qui ne veut se déranger en rien, la mollesse qui veut jouir à son aise, la sensualité qui cherche la plus grande somme de jouissances, le système du bien-être qui vit de régime et qui mange à ses heures.

Tout cela est misérable et doit vous faire sentir combien sur l'assise de la vie réglée doit se surperposer *la vie utile*, et combien de vies, qui s'écoulent, ce semble, avec ordre, sont exposées à entendre ce terrible oracle du Seigneur :

Coupez l'arbre : pourquoi occupe-t-il encore la terre ?

D'ailleurs, la vie réglée ne consacre qu'une partie de nos moments et nos meilleurs moments ; il s'agit d'utiliser le tout, et de répandre sur la vie entière la grâce d'une sainte et bonne utilité.

I

Par vie *utile*, il ne faut pas entendre l'*excès*, la multiplication indéfinie des exercices religieux. — Il y aurait souvent *désordre* à la multiplier aux dépens d'autres devoirs également graves, et il y aurait toujours *indigestion* ; car ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère, et la nourriture n'a atteint son but que lorsqu'il y a assimilation des aliments avec notre substance. Aussi saint Bernard, à cette parole : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; » ajoute : « Gardez la parole de Dieu encore mieux que vous ne gardez la nourriture du corps ; qu'elle passe, pour ainsi dire, dans les entrailles de votre âme ; qu'elle passe dans vos affections et dans vos mœurs. »

Par vie *utile*, il ne faut pas entendre cette

activité haletante qui s'évertue pour créer, ou pour se créer des œuvres de charité, pour s'encombrer sans ordre et sans mesure dans ce qu'on appelle les bonnes œuvres. — Il y a dans cette agitation fébrile, qui devient irritante comme une démangeaison, et qui a de l'attrait et de l'attraction avec le caractère de la femme, il y a désordre, imprudence, fatigue, étouffement pour soi, touffeur pour les autres, empêchement du bien par le mieux, quelquefois omission déplorable des devoirs personnels ; — et, dans tous les cas, il y a une pauvre illusion d'aller s'imaginer que la vie n'est utilisée que par les œuvres charitables ; c'est le moyen de faire négliger, par principe, les grands devoirs de l'intérieur, de la famille et de la société. Ici est le cas d'appliquer cette parole du Sauveur : « Les devoirs, *il faut les faire* ; les bonnes œuvres, *il ne faut pas les omettre*. »

Par la vie *utile*, il s'agit de combler utilement les lacunes de nos journées, de donner du prix aux devoirs ordinaires et aux actions

communes, et de mêler à la vie l'élément de l'utilité pour le prochain. C'est en ce sens que saint Augustin appelle le travail une prière ; — c'est l'état d'âme de saint Louis de Gonzague, à qui il était indifférent de mourir dans la récréation, parce qu'alors il était dans l'ordre de Dieu.

Or, pour rendre la vie utile, il faut :

1° Rejeter les idées fausses et antichrétiennes sur ce sujet ;

2° Admettre dans la pratique certains principes vivifiants.

II

1. C'est une idée fausse et antichrétienne de s'imaginer que la vie est donnée pour jouir, pour se procurer la plus grande somme possible de jouissance, et que la mortification et la pénitence ne doivent commencer que là où il

devient impossible de trouver tel ou tel bien-être ; d'estimer enfin la vie par la jouissance, et d'entendre des bouches chrétiennes proclamer que les païens, ou tel peuple matérialisé, *entendaient et entendent* parfaitement la vie.

2. C'est une idée fausse et antichrétienne de penser que *tout* homme, sans exception, et chacun dans sa sphère d'action, n'est pas obligé au travail et à rendre sa vie utile d'une certaine manière ; ou de croire que la vie est assez louable et assez utilisée, quand on daigne consentir à *s'occuper de soi*, de sa fortune, de ses biens, d'accroître ses revenus ou la valeur de ses terres, *n'étant utile qu'à soi*, et ne cherchant pas à servir les autres dans la mesure de son pouvoir et de son influence.

5. C'est une idée fausse et antichrétienne d'admettre que la vie *inutile* des hommes et des femmes, dans la fortune, n'est pas réprouvée de Dieu, qu'on ne blesse aucun précepte, qu'on ne fait point de mal, comme si

l'Évangile ne donnait pas précisément l'idée d'un crime dans la vie inutile, quand il nous représente le Seigneur maudissant l'arbre *stérile*, réprouvant le talent *enfoui*, condamnant le serviteur *inutile*.

Pour avoir une idée juste et chrétienne, il faut se dire : Que la vie inutile

1° Est en opposition formelle avec cet oracle général, avec cette sentence commune portée contre tous : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. » — Quand le sage loue la femme forte, cette femme dont le mari est noble, les enfants élevés, les terres étendues, les serviteurs nombreux, et qui vit dans l'opulence ; il déclare que malgré toute cette noblesse, toute cette fortune, toute cette aisance de la vie : « Elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. » — Il faut que *tous* les fronts se couvrent de sueur ; la sueur de l'étude, des occupations intellectuelles, des services publics, est bien plus épuisante et se sépare plus difficilement que celle du travail du corps ;

il faut la compter pour quelque chose dans la dette générale.

2° La vie inutile est injurieuse à Dieu qui a *tant donné*, et qui ne donne pas pour nourrir l'orgueil et la paresse, qui redemandera en proportion; — de plus, fatale à la société dont elle soulève l'envie, l'irritation, les préventions injustes et souvent odieuses. — Les travailleurs ne sont pas seulement les ouvriers de la bêche et du marteau; tout homme utile est un travailleur, un ouvrier de Dieu, qui accomplit son œuvre, qui remplit les devoirs de sa position dans le cercle d'utilité que la Providence lui a tracé. — Le monde ne saurait se diviser en producteurs et en consommateurs, et, bien que la consommation soit jusqu'à un certain point une utilité publique, elle n'est pas une utilité assez positive, assez personnelle, et tous, à leur manière, doivent *produire*.

3° La vie inutile est dégradante pour la noblesse, qui est l'âme d'un peuple, et pour la richesse, qui en est le cœur; il n'est si heu-

reuses natures qui ne *dégénèrent* et ne s'abâtardissent par l'oisiveté. La vie inutile, une vie qui ne s'exhalerait qu'en fumée et en soins de certains animaux de race, qui se consumerait en lectures romanesques ou en futilité d'ajustement, est une vie qui a déjà appauvri la séve d'une génération moins forte, et par conséquent moins noble. — Non : la vie pour personne ne saurait être une vie d'amusement, de dissipation, de jeux frivoles, d'agitations inutiles, de passe-temps insignifiants ; elle doit être, en meilleure partie, consacrée à des occupations sérieuses, utiles, conformes à notre état.

Retenons-le bien : — un chrétien ne peut être grand, noble, riche, débarrassé d'une partie des lourdes servitudes qui pèsent sur le plus grand nombre des enfants d'Adam, qu'à quatre conditions :

1° De détacher son cœur des biens périssables qui l'entourent, sans cela c'est un homme égoïste, petit, étroit, mesquin ;

2° De se persuader qu'il est né pour le travail, d'une manière quelconque, et d'appliquer ce principe ;

3° De compenser tous ses avantages matériels par plus de modestie et de dévouement ;

4° Au delà de ce dévouement, de donner à ses frères moins privilégiés le plus qu'il pourra raisonnablement.

III

PRINCIPES DE LA VIE UTILE.

1° Faire *quelque chose*, et n'être pas *désœuvré*. Vraiment les femmes sont incroyables ; le dimanche, elles mettent leur génie (et ce n'est pas peu dire) à la torture, pour s'occuper des doigts ; et, dans l'habitude de la vie, on en voit qui poussent le vague de l'indolence et du *farniente* jusqu'à des limites inconnues.

2° Ne pas faire *des riens*. — Le génie d'être très-occupé à ne rien faire, à se trouver surchargé au milieu des bagatelles les plus oiseuses, est un secret désolant que certaines femmes possèdent (je connais bon nombre d'hommes qui sont femmes sur ce point), et qu'elles cultivent avec un incroyable succès.

3° Remplir avant tout et comme essentiels ses devoirs de chrétienne, de femme, de mère, de maîtresse de maison. Si une veuve, dit saint Paul, a des enfants, qu'elle apprenne avant tout à bien régler et gouverner sa maison; — et quand ces veuves, parvenues à l'âge canonique, voulaient se consacrer au Seigneur, saint Paul exigeait qu'on rendît bon témoignage de la manière dont elles avaient élevé leur famille, tant les devoirs d'état sont sacrés et ne doivent jamais être négligés par l'activité l'impetive des œuvres même les plus louables.

4° Faire chaque chose en son temps et en son lieu, sous peine de tout brouiller, de n'a-

voir du temps pour rien, de fatiguer les autres et d'être inutile à soi-même.

5° Se proposer doucement, prudemment et avec ordre, d'être utile en tout au prochain, dans les conversations où un mot habilement placé peut produire beaucoup, dans les visites dont la charité et l'aménité relèvent le prix, dans les lettres où la bonté sincère peut édifier singulièrement; tantôt prenant la défense de celui qui est attaqué, donnant protection à celui qui manque d'appui, tantôt versant des secours ou ne refusant pas conseils, tantôt donnant des encouragements, ou répandant des consolations, et en tout cela s'oubliant soi-même, supportant les importunités, bravant les répugnances de la nature.

6° Regarder *les œuvres de charité* dont on fait partie comme un *élément* de la vie utile, mais non pas la constituant exclusivement. Sans cela, toute l'utilité charitable s'épuiserait en quelques cotisations, en quelques heures de réunions, en quelques détails administra-

tifs, et ne laisserait plus de force pour ces mille soins utiles dont nous venons de parler.

7° Vouloir absolument, chaque jour, avoir fait quelque chose de bien, d'utile aux autres. Si un païen écrivait au bout de sa journée, quand il n'avait pas eu l'occasion d'être utile ou favorable : « J'ai perdu ma journée » ; que dire à des chrétiens et à des chrétiennes dont tant de jours sont marqués de cette note affligeante, et qui n'en ont ni souci ni regret ! — Si nous avons, avec cette bonne détermination, réussi à faire quelque chose d'utile, nous aurons un doux *repos* dans le devoir accompli ; si, au contraire, l'occasion ne s'est point présentée, la bonne volonté *tenue en haleine* aura son grand prix devant Dieu.

Saint Paul a tracé ainsi l'ordre et l'ordonnance progressive de la vie utile :

« Tout ce qui est juste, » voilà pour les devoirs essentiels.

« Tout ce qui est vrai, » voilà pour les devoirs réels.

« Tout ce qui est saint, » voilà pour les devoirs sanctifiés et relevés par des vues et des principes surnaturels.

« Tout ce qui est honnête, » voilà pour le parfum que répand la vie utile.

« Tout ce qui est aimable, » voilà pour la forme des devoirs, forme suave, qui rend la vertu douce, l'exemple attrayant. Cette amabilité, quand elle est chrétienne, est dans le monde la petite monnaie de la charité.

Ayez, dit l'apôtre, ces vues justes et vraies ; cette conduite, digne et aimable, joignez-y tout ce qui est vertu, convenance, et le Dieu de paix sera avec vous, il mettra dans votre cœur l'ordre le meilleur, dans votre vie l'utilité la plus désirable.

DES CONVERSATIONS DES FEMMES

*Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ
in linguâ ejus. Prov. xxxi.*

La sagesse a dirigé ses paroles, et la loi de
la bonté gardait ses lèvres.

C'est un des éloges que le Saint-Esprit donne à la femme forte. *Soit dit sans offenser* cette noble partie du genre humain, aux douleurs de laquelle nous devons l'existence, dont les soins maternels ne s'oublent jamais, qui est la grande et presque la seule institutrice de l'homme, qui est l'édification de nos assemblées religieuses, l'apôtre de la famille, le parfum de la charité dans le monde, la main dé-

licate qui panse nos plaies, et le plus doux souvenir du cœur de l'enfant jusqu'au bout de sa carrière; soit dit encore une fois sans offenser; la conversation est la très-grande partie de la vie des femmes, elle est la ressource de leur vie sédentaire, et loin de nuire à leurs quelques travaux, elle s'y mêle pour les animer.

Voilà comme la religion traite la femme avec respect, sans dissimuler *un défaut*, ou plutôt *un excès* qu'on a pu lui reprocher avec quelque justice.

Voulez-vous savoir maintenant comment vous traite *votre* monde, avec quel débraillé de style il se permet de parler de vous? Il a osé formuler, écrire et imprimer cette définition : *la femme est un être qui s'habille, se déshabille et babille*, et il a cru faire beaucoup d'esprit.

Tant est-il que s'il y a quelque chose d'important à *utiliser* dans une vie utile pour la femme, c'est la conversation.

Il y a *nécessité* de rendre les conversations utiles, pour qu'une grande partie de votre vie ne soit point perdue.

Il y a un *grand bien* à faire par les conversations, c'est la prédication douce et inaperçue qui convient à la modestie des femmes.

Nous allons examiner trois choses : la conversation des femmes entre elles, la conversation des femmes avec les hommes, les règles générales de la conversation.

I

DE LA CONVERSATION DES FEMMES ENTRE ELLES.

J'y remarque tout d'abord deux défauts :

1° Le premier, c'est la *licence*. — Ce mot vous effraye, et vous semble, avant tout examen, calomnieux ou exagéré : écoutez.

Ce serait se tromper de croire que les femmes, si admirables dans leur réserve habituelle, si gracieuses par ce parfum de modestie qu'elles répandent en public, gardent entre elles une retenue pure et embaumée. — On dirait, s'il était permis de les entendre, qu'elles se dédommagent d'une contrainte officielle, d'une gêne difficile à porter; et qu'après avoir été, au dehors, au delà même des limites de la *pruderie*, et quelquefois jusqu'aux confins du *ridicule*, elles se croient toute conversation permise dès qu'elles ne sont plus sur la scène de la vie publique.

Écoutez-les entre elles : on parle d'*une intimité* qui devrait toujours avoir son religieux mystère. On évente des secrets sur lesquels Dieu a jeté les voiles les plus respectables. On se questionne, on se consulte, on s'instruit et s'éclaire soi-disant, sur des règles de morale qui peuvent à peine avoir ailleurs leur demi-jour d'éclaircissement, et leur solution timide dans l'ombre vénérable du sanctuaire.

De là, tant de fausses *règles* qui sont posées, — tant d'*habitudes* antichrétiennes qui sont contractées. — On ne rougit pas de discuter le licite et l'illicite, de défigurer en faveurs et en grâces des droits imprescriptibles, et de réduire aux prescriptions de l'amour-propre et de la vanité ce que le cœur épuré par la religion devrait seul décider.

Singulier contraste ! c'est tout au plus si l'on veut recevoir ou prendre un conseil, quand il vient de Dieu dans le secret le plus vénérable et sous le voile le plus sacré ; et on va demander ce conseil, dans le blanc des yeux, avec un détail effrayant, à une personne légère, inhabile, souvent indiscreète, et qui peut abuser !

Je vous en demande pardon, Mesdames (et j'en appelle ici à l'expérience des mères.....), il est resté en principe et en axiome de conduite, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour une jeune femme que la société et la conversation intime des personnes de son sexe.

2° Le second défaut de la conversation des femmes entre elles, c'est l'*exagération* de leur dignité, de leur pouvoir, de leur empire, de leur domination.

Dans l'intimité, les femmes se dédommagent amplement du prétendu joug qui pèse sur elles dans la société conjugale. Elles ne veulent pas comprendre que ce terme *conjugal* indique que l'homme et la femme portent un seul et même joug, ensemble, dans cette société; et que, si elle est organisée selon les pensées de Dieu, l'homme commande avec amour, la femme obéit avec dilection, l'homme incline l'autorité en aimant, la femme élève sa soumission jusqu'à la dignité de l'amour, et ils établissent ainsi, chacun pour leur part, ce niveau du joug commun des devoirs les plus sacrés. Les femmes ne veulent pas comprendre (ni les hommes non plus) que le mariage n'est pas l'union de deux égoïsmes, mais le dévouement et le détachement à deux. Donc, elles se dépitent dans l'intimité des personnes

de leur sexe; elles s'insurgent quand elles sont seules, et loin du foyer elles forment les plus beaux plans de résistance et de domination. — Alors elles me font l'effet de ces écoliers mutinés qui organisent une résistance en règle, quand le maître est absent; et qui, dès qu'il paraît, se soumettent à tout, surtout ceux qui ont parlé plus haut. Il faudrait renvoyer à la fable les femmes qui comprennent si peu chrétiennement leur vraie position et leur vraie dignité : leur montrer que l'on a vu maints conseils qui pour néant se sont ainsi tenus; que quand il s'agit de délibérer, les conseillers font grand bruit, et que, quand il s'agit d'exécuter, l'on ne rencontre plus personne.

N'importe, ces délibérations à huis clos ont à elles seules les plus graves inconvénients. Là on se fait une fausse idée de son rang, de son pouvoir, parce que l'on prend pour droits *acquis* et imprescriptibles des hommages, un respect, une condescendance qui ne sont que les *concessions* faites par une so-

ciété civilisée par la religion. — Là, à défaut de pouvoir et de droits, on s'exagère son empire (et vous savez lequel, Mesdames), on croit qu'il peut tout; que si l'on ne règne pas par droit de naissance, on peut au moins gouverner par droit de conquête; que la femme possède en elle une force irrésistible, et que, si cette force était méconnue par des êtres grossiers, elle vaincrait encore par la hauteur du ton, des manières, par la roideur du caractère, c'est-à-dire par le plus pitoyable et le plus triste de tous les moyens.

Dans ces idées, tout conseil de femme s'arrête à cette conclusion, qui est prise à l'unanimité la plus triomphante : « que tout est dû à la femme, » sans considérer que cette dette n'est qu'une concession *gracieuse* qui devrait augmenter la modestie. — « Que la femme doit essentiellement commander, » quand Dieu a déclaré qu'elle devait essentiellement obéir et rester sous la puissance de l'homme. — « Que son empire est irrésistible, que ce que

femme veut, Dieu le veut. » Quand on devrait mieux entendre cet axiome, et n'y voir qu'un esprit de suite, d'ordre, de persévérance que Dieu a donné à la femme, avec une première vue délicate qui souvent est très-sage dans le conseil des affaires, et qui par là semble découler de Dieu et de ses lumières.

De là, que d'intérieurs troublés, désolés, brisés !

De là, ce mauvais genre altier et tranchant qui sied si mal, quand une douce modestie pourrait bien mieux assurer l'empire.

De là, cette fierté au milieu des hommages polis, fierté qui sent le parvenu, et qui montre bien que l'empire n'est pas un droit d'origine. — Pour ma part, je n'ai jamais été déférent envers une femme, lui cédant par exemple le pas, sans être presque rudoyé par cette espèce de souveraine qui comprend mal la dignité modeste dans celui qui est honoré.

II

DE LA CONVERSATION DES FEMMES AVEC LES HOMMES.

Le premier et le plus grand défaut de la conversation des femmes avec les hommes, c'est que cette conversation existe à peine, devient un mythe, qu'elle *fait défaut*, et que nous sommes, pour ainsi dire, obligés de la juger et de la condamner *par contumace*.

Oui, regrettons que l'*entretien* (s'entretenir), que la *conversation* (*versari cum*), ce qui indique un heureux mélange de vie, une espèce d'enchaînement dans le monde de la politesse, regrettons, dis-je, que la conversation ne soit plus ce qu'elle doit être, le *tribut commun* des deux parties du genre humain, où chacune apportait sa part, sa cotisation et son appoint

Quand les hommes et les femmes payaient ensemble ce tribut à une civilisation toute chrétienne (car remarquez qu'en dehors de l'élément chrétien la femme est toujours délaissée, reléguée, et que l'Arabe, par exemple, se suffit, quand, avec d'autres hommes, il fume en silence, aspire des vapeurs aromatiques ou parle de son cheval); dans ce mélange de vie, la femme prenait instinctivement de la dignité et du sérieux grave de l'homme, l'homme prenait de la douceur et de la délicatesse de la femme, pour former une société pleine de force et de charme. — On était convenu de redoubler d'égards, de laisser même le *sceptre* à la partie la plus faible, qui devenait la plus forte par un saint usage de sa dignité. Mais le sceptre, en de telles mains, n'était ni un *bâton grossier* qui heurte et qui froisse, ni un *roseau mobile* qui s'incline à tous vents. Ce sceptre était solide, pur, et surtout poli. Il en résultait un juste tempérament qui dictait à la société ses lois et ses usages, son langage même, et

qui basait le tout sur ce qui est vrai, réglé, juste, honnête, aimable et délicat.

Cette heureuse combinaison *de la force et de la grâce* que Dieu a mise dans l'ordre physique, et qu'il a inspirée pour l'ordre social, tend de jour en jour à se détruire; et, ce qu'il y avait de plus recherché, la conversation française, de plus exquis, la politesse française, semble se perdre dans les habitudes des peuples non civilisés ou dans le froid flegmatique des peuples qui ont dégénéré de la civilisation; nous ne sommes presque plus Français, nous devenons Arabes, ou nous allons copier servilement des mœurs qui ne vont pas à notre caractère national.

Des habitudes que je ne qualifie pas, un langage restreint à l'écurie ou à la politique, ont tout divisé. L'homme a formé des *cercles* qui ne sont plus concentriques, des *clubs* que la femme ne peut pas fréquenter; on les a appelés *casino, chambre*, c'est-à-dire séparations; — on a osé même leur donner le nom de *société*,

quand ils en sont positivement la ruine. — Alors la femme, reléguée, s'est livrée sans mesure à sa frivolité naturelle; blessée, elle s'est aigrie et cherche à s'en venger par la hauteur et le ton dominant qui lui vont si mal; et puis, quand elle n'a pu tenir davantage à son isolement, son seul parti, pour se rapprocher des hommes, a été de sacrifier la réserve et la convenance pour tolérer ou adopter des goûts déplorables.

De là deux défauts qui ont achevé de corrompre ce que la séparation avait terriblement affaibli.

1° Le genre *lionnes*. La bouche de la femme se déforme quand elle s'ouvre pour parler fumée, armes, chiens, chevaux, politique, parties bruyantes et hasardées. — Et si, par l'entraînement, la bouche vient à parler de l'abondance du cœur, et surtout, comme résultat d'une pratique désolante, elle a quelque chose de désordonné, de répugnant. — Les hommes semblent applaudir au dehors à ces

excentricités; à part, ils en font justice par leurs railleries et même par leur mépris; attendez qu'il s'agisse pour eux de choisir une compagne pour la vie, ils voudront toujours une *femme*; et une *lionne* ne leur paraît pas de même nature.

2° Second défaut, le genre *bas-bleus*, ou d'une autre teinte, si vous voulez. — On a peut-être été trop sévère quand on a dit que l'encre ne convenait pas à certains doigts : il est tel recueil de *lettres* que nous regretterions de ne pas devoir à la dictée d'une femme. Mais disons, ce qui est absolument vrai, que l'ombre de l'arbre de la science a été mortelle à notre commune mère. L'instruction ne peut dominer chez la femme qu'à la condition de développer son cœur et de l'envelopper elle-même d'un manteau bien fermé et doublé de modestie.

Sans cette condition, il y a inconvenance, suffisance, ton tranchant, incisif, arrogant et dominateur, c'est-à-dire déplacement complet

du caractère de la femme. -- Si dans cette dégradation elle éprouve de la résistance, elle tombe encore plus bas; elle tombe dans la *femme incomprise*, elle aspire au *club de la réhabilitation*; comme si la femme qui comprend sa dignité, et qui dans sa vraie dignité sera toujours comprise, n'avait pas été largement et noblement réhabilitée par l'Évangile!

III

Après avoir signalé les défauts généraux, indiquons les règles positives de la conversation.

1° Ce qu'il faut y éviter.

L'affectation. — On a *deux voix*, l'une pour

son intérieur ; celle-ci a du naturel, de l'aisance, quelquefois un certain charme : l'autre pour la scène du monde, pour cette scène dont le plus grand danger, dans un monde comme il faut, est précisément la *comédie* que chacun y joue ; car c'est d'après ces représentations factices que les réputations s'établissent et que se concluent les engagements à vie ! La voix pour le monde est guindée, criarde et tranchante, souvent disgracieuse. — Le ton prétentieux, maniéré, tue l'*abandon* de la conversation, parce qu'il prouve que la personne qui s'en sert n'est occupée que d'elle, de l'effet qu'elle produit et nullement de *s'entretenir* avec les autres. — On pose sa bouche, sa voix et sa parole, comme on pose les plis du vêtement selon tel ou tel reflet ; alors il n'y a plus de conversation, on devise de banalités, on s'informe de la santé pour avoir une phrase qui ne coûte rien à faire, et l'ennui est le seul résultat pour la personne qui interroge et pour la personne qui répond.

La *frivolité*; vous vous plaignez, Mesdames, de la mode; c'est vous qui faites sa tyrannie; vous êtes des esclaves si complaisantes, et vous traitez si gravement, si à fond, ses bagatelles onéreuses, futiles et dispendieuses!

Appliquez à vos conversations cette parole de l'Évangile: « On rendra compte de toute parole oiseuse, » c'est-à-dire de toute parole inutile à celui qui la dit et à celui qui l'entend; et vous aurez jugé vos conversations bien plus sévèrement que nous ne voulons le faire.

Je n'ai jamais pu comprendre ces *extrêmes* qui se touchent dans la femme: une générosité et une noblesse incontestables dans les sentiments, une petitesse et une futilité désolantes dans les paroles. On dirait que chez elles la bouche ne parle pas de l'abondance du cœur.

La *rivalité*; n'oubliez pas que l'*esprit* de la conversation est de faire oublier le sien, pour faire ressortir et valoir celui des autres. C'est

là une science dont quelques mondains possèdent le secret par intérêt ou par vanité; mais écoutez ce qu'est cette science quand Dieu la révèle et l'inspire : « La dilection doit être sans feinte et sans déguisement. Aimez-vous les uns les autres, vous prévenant mutuellement d'honneur, de politesse et d'égards. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie; pleurez avec ceux qui pleurent; entretenez, s'il est possible, la paix avec tout le monde.

La *médisance*, enfin; ce vice qui vient de la rivalité, de l'envie, du malaise de nos cœurs à la vue du succès d'autrui; moins que cela, de quelques linéaments du visage; moins que cela encore, d'une robe, d'un ajustement, d'une parure, encore quelque chose de moins, de la manière souvent inimitable dont tout cela est porté.

La médisance, mal atroce en lui-même, mal terrible dans ses conséquences, se produit dans le monde de trois manières toujours perfides : par un *ton déluré* dont on s'ap-

plaudit d'avance comme d'une franchise qui a son mérite, comme d'une bouche d'or qui n'est en réalité que la fosse commune où l'on enterre les réputations, sous prétexte de réformer le genre humain, de dire à chacun son fait, d'appeler les choses par leur nom, ou de se constituer ministre de Dieu pour venger ses droits. *J'adore la médisance!* J'ai entendu cette parole effroyable. La médisance se produit plus ordinairement sous la forme de la *commisération* : « Cette pauvre madame telle, qu'elle doit souffrir! Vous savez? ne dit-on pas?..... » Cette pitié n'est qu'une perfidie mal déguisée. — Enfin la médisance se produit par discrète et pieuse réticence, quelquefois par un simple soupir qui anime un silence coupable; c'est le comble de la perfidie, car, au lieu d'énoncer et de prouver, on jette un mot d'un vague immense qui fait tout supposer, et l'on voile ce désolant mirage par un résumé plus désolant encore : *Prions!!!*

2° Ce qu'on peut *tirer de bien* de la conversation.

La femme est environnée dans le monde d'hommages et d'égards qu'elle doit à la civilisation par l'Évangile. — Si elle croit qu'elle exerce alors un droit ou qu'elle jouit d'une conquête, elle se trompe, ce n'est qu'une concession, un privilège, une faveur. Considérée comme *droit*, sa suprématie sociale la rendrait hautaine, impérieuse, sans charmes, et par-dessus tout ridicule; considérée comme *concession* et concession chrétienne, le rang qu'on accorde à la femme la rend plus modeste encore, mais dans cette modestie elle trouve des grâces nouvelles, une autorité douce et forte, un empire qu'on ne peut plus lui disputer; et, placée à cette hauteur modeste qui devient son véritable rang, la parole de la femme trouve peu de censeurs, rarement la contradiction, souvent elle subjugue ou au moins elle entraîne.

Or, quel bien ne peut pas opérer une parole

que l'on est convenu de respecter, qui s'étaye de modestie et de grâce, et qui va puiser son autorité dans le charme le plus vrai.

Aussi la parole, la conversation de la femme peut devenir une prédication douce, insinuante, habile, inaperçue; elle peut produire mille fois plus de bien que le sermon le plus renommé.

Les femmes *règnent* dans le monde.....et..... elles *gouvernent* aussi; donc elles ont toute la *responsabilité* du pouvoir.

Donc, à elles, si elles comprennent leur autorité modeste et leur mission de réserve, de mesure et de douceur, à elles

D'adoucir les discussions par une de ces paroles qui ressemblent à la pluie douce;

De défendre et d'honorer la religion;

D'établir les bonnes et nobles manières;

De stigmatiser le duel;

De condamner les mises indécentes;

De blâmer les excentricités du plaisir;

De flétrir le luxe débordant;

Et si à l'habileté de leur parole, à cette force mystérieuse que possède la faiblesse et qui a fait dire : Ce que femme veut..... elles joignent surtout le parfum de l'exemple, — que de victoires ne remportent-elles pas pour le bien !

Dans le sujet qui nous occupe, vous ne sauriez trop méditer, Mesdames, ces paroles de l'apôtre saint Jacques :

Si quelqu'un n'offense pas Dieu en paroles, c'est un homme parfait : il peut conduire et diriger comme par un frein toute sa vie et tout le corps de ses actions.

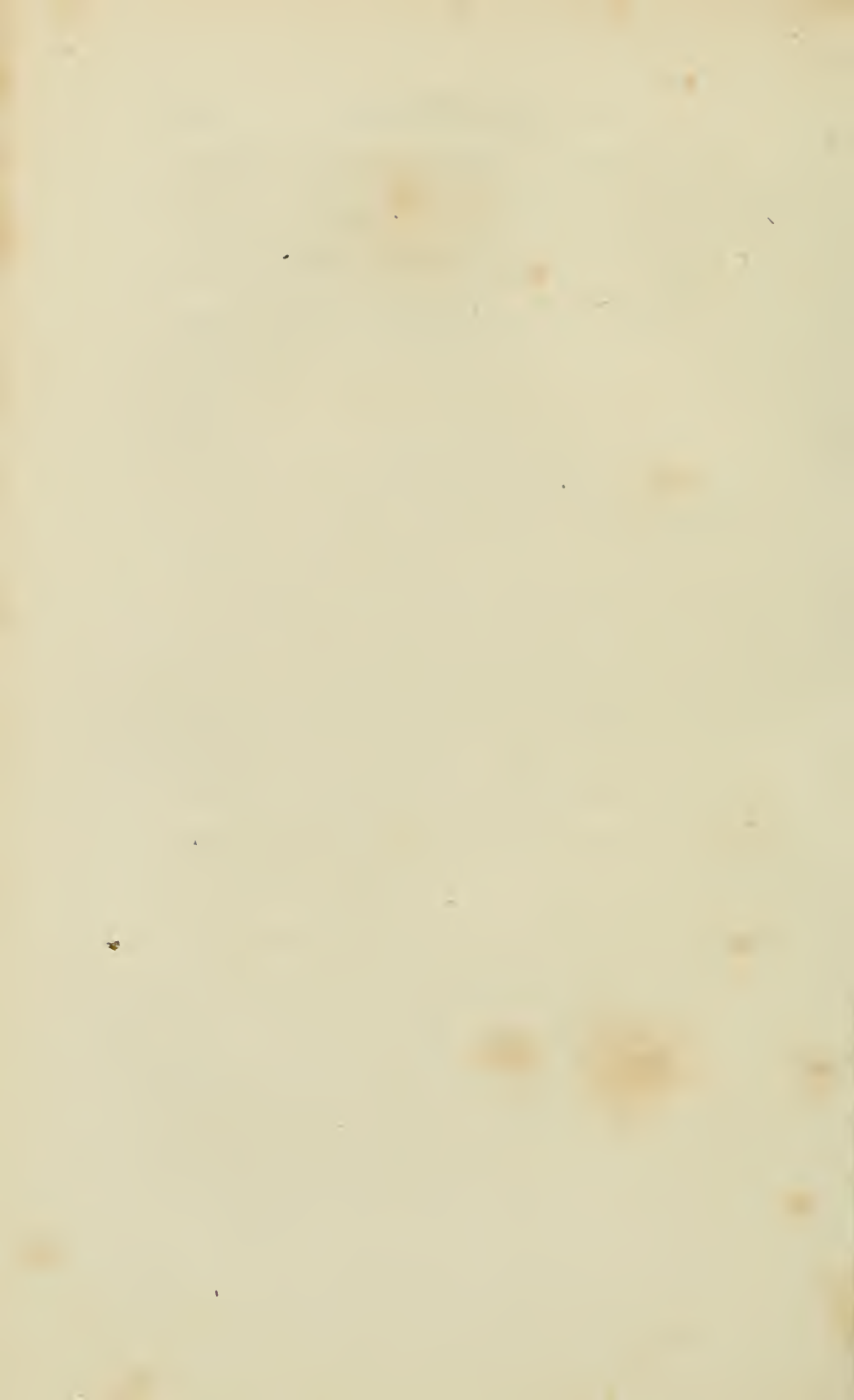
Voyez combien un peu de feu a porté l'incendie dans une forêt immense ! et sa langue est un feu ;

C'est un monde, un univers de mal, de mal inquiet et plein d'un mortel poison.

Avec la langue nous bénissons Dieu, et nous maudissons les hommes.

De la même bouche sort et procède la bénédiction et la malédiction.

Or, si quelqu'un pense avoir de la religion,
et ne met pas un frein à sa langue, il séduit
son cœur, se fait là l'illusion la plus triste...,
... Et sa religion est vaine.



DE LA VIE D'UNION A DIEU

*Providebam Dominum in conspectu
meo semper.* Psalm. .

J'avais toujours le Seigneur en ma
présence.

Qui parle ainsi, Mesdames? Qui vient nous révéler ce secret d'une vie unie à Dieu, d'un cœur qui marche toujours en présence du Seigneur? — Est-ce la fille de Phasmel, cette vieille prophétesse Anne, qui depuis son veuvage s'était retirée dans le temple, qui ne quittait plus le saint lieu, y servant Dieu nuit et jour, dans des jeûnes et des priè-

res continuelles? — Est-ce, à sa suite, quelqu'une de ces âmes contemplatives qui ont fui, dans la solitude, les bruits et les contradictions du monde, et qui ont obtenu les ailes de la colombe pour s'envoler d'esprit et de cœur dans les régions supérieures de la méditation des choses célestes? — Non, Mesdames; cette parole est d'un homme plus élevé que vous dans les grandeurs de la terre, plus occupé que vous des affaires et des soins d'ici-bas, plus distrait et plus entraîné que vous par le torrent des choses du monde; c'est la parole d'un roi. — C'est la parole de David qui déclare qu'au milieu des affaires écrasantes de l'administration de tout un royaume, qu'au milieu des soucis et des inquiétudes bruyantes de la guerre, qu'au milieu de l'enivrement des séductions et des plaisirs sans limites, il avait toujours la pensée du Seigneur devant lui, et que sa vie était constamment vivifiée par la présence de Dieu : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*

Or, c'est ce modèle d'une *vie d'union à Dieu* que je viens vous proposer aujourd'hui.

La *vie réglée* consacre certaines actions. — La *vie utile* féconde l'ensemble de nos moments. — La *vie d'union à Dieu* complète cette plénitude de vie spirituelle, et devient le grand ressort de la vie de règle, de la vie utilisée chrétiennement. C'est comme une atmosphère divine dans laquelle nous avons, d'une manière libre et par conséquent méritoire, l'être, le mouvement et la vie.

Définissons bien vite cette *vie d'union* pour ne rien laisser dans le vague de l'imagination et surtout de la pratique : elle consiste dans l'heureuse habitude de la *présence de Dieu*, dans la pratique calme et facile d'*élever* fréquemment son cœur vers les choses du ciel.

I

Cette vie d'union à Dieu, telle que nous l'avons définie, n'est pas une invention mystique une exaltation qui a fermenté dans les cloîtres.

Mais, avant tout, renonçons à cette erreur de toujours éloigner l'*idée de cloître*, c'est-à-dire de vie religieuse et plus parfaite, comme une chose hétérogène qui ne participe en rien de la vie chrétienne. — L'état religieux, *dans son esprit*, n'est que le développement, la perfection du christianisme, il ne lui est pas étranger, il s'en faut de tout. Quelques *formes*, quelques *pratiques extérieures*, spéciales à cette vie religieuse, lui sont purement *accidentelles*. — Le cloître n'est pas une *île* entièrement séparée du *continent* évangélique ; c'est une *presqu'île* qui tient au continent chré-

rien par la large base du baptême de ses engagements, puis qui se dégage et s'avance dans l'océan de la perfection des conseils.

Rien, au contraire, n'est plus *élémentaire*, plus *classique*, si j'osais m'exprimer ainsi, que la vie d'union à Dieu. Elle a été fortement pratiquée dans des vies du monde, grandes, larges, et largement occupées.

Pour les anciens justes, le Saint-Esprit avait consacré cette expression : « Il a marché avec Dieu. » Et le Seigneur disait à Abraham : « Marche devant moi et sois parfait. » Saint Paul avait fait de cette vie sa respiration normale : « Le Seigneur, disait-il, en présence de qui je marche. » — Or, je ne sache pas que ces grands personnages, si saintement unis à Dieu, aient jamais compté parmi les disciples de saint Benoît ou de saint François, parmi les enfants de saint Dominique ou de saint Ignace.

Et remarquez le mot que le Saint-Esprit a choisi : *marcher*, marcher en présence, sous

les yeux, pour peindre cette vie ; ce mot *marcher* indique une pratique, une habitude de ce qui ne gêne pas la *marche* de la vie, qui se mêle au contraire à toutes les *démarches*, et en épouse avec facilité tous les mouvements, toutes les sinuosités.

Rien n'est plus *naturel* à l'esprit et au cœur de l'homme. Voyez-le quand il est préoccupé d'affaires, d'intérêts, de sollicitude dans le siècle : quand il poursuit un but, une passion sur la terre : *il marche*, il se meut dans cette préoccupation, elle l'absorbe au point qu'il en paraît distrait, qu'il en parle et qu'il s'en parle à lui-même, quelquefois tout haut. Mais quand la préoccupation est douce et réglée, loin qu'elle fatigue ou embarrasse le mouvement, la voilà qui donne des ailes à la pensée, de l'énergie au cœur, des ressources à la volonté, de la vie et de la persévérance à toutes les démarches. L'homme veille et dort, agit et se repose, pense et parle avec l'objet qui fixe son cœur ; s'il y a travail, il en aime la fati-

gue : s'il y a esclavage, il ne sent pas le poids des chaînes.

II

Donc, cette pratique d'union à Dieu ne doit pas être réservée au cloître, reléguée dans la vie claustrale.

C'est une pratique qui est essentiellement *chrétienne* et *naturelle*, qui est encore plus nécessaire dans le monde où tout dissipe, que dans le cloître où tout recueille ; dans le monde où tout éloigne de Dieu, que dans le cloître où tout porte vers le Seigneur.

Elle suppose, cette vie d'union, d'abord l'union première et fondamentale, l'union de notre esprit à Dieu par une foi sincère et complète ; l'union de notre cœur à Dieu par l'état de grâce entretenue, conservée ou réparée ;

l'union de notre vie, augmentée par la participation aux Sacrements, et surtout à celui qui s'appelle, par excellence, la Communion.

Mais au delà de cette vie essentielle à l'âme juste, la vie d'union que nous venons vous recommander se nourrit de l'habitude de la présence de Dieu, de l'élévation simple et facile de notre âme vers Dieu ;

- Dans les principales actions ;
- Dans les devoirs difficiles ;
- Dans les tentations ;
- Dans les occasions de péché ;
- Dans les peines habituelles ;
- Dans les douleurs vives ;
- Dans les distractions bruyantes ;
- Dans les réunions du monde ;
- Dans l'abattement et dans l'ennui ;
- Dans les impressions trop vives ;
- Dans les inconsistances de la volonté ;
- Dans les bienfaits de Dieu et dans ses consolations.

Cette union consiste dans une certaine ten-

dance, qui est le secret et le charme des âmes pieuses, de trouver Dieu dans tout ce qui se présente, de tourner vers lui la vie commune, les occasions les plus simples, les choses les plus indifférentes.

Pour la pratiquer, cette union, elle suppose encore, outre l'état de grâce, que Dieu est le *Dieu de notre cœur*, que nous l'aimons comme il veut être aimé, parfaitement, par-dessus tout, que nous ne nous faisons pas une dévotion *acéphale*, c'est-à-dire que nous ne *décapitons* pas la vie chrétienne, en retranchant de nos exercices de piété la pratique sincère du premier et du plus grand des commandements.

III

AVANTAGES DE LA VIE D'UNION A DIEU.

1° Elle supplée aux exercices que nous ne pouvons pas faire. Nous sommes avides, Mesdames, de ces exercices; nous sentons parfaitement qu'il y a dans le cœur un grand vide et une grande froideur pour Dieu; et, prenant le change, nous voulons combler ce vide, chasser ce froid, à force d'entasser pratiques sur pratiques, communions (et pourquoi ne le dirais-je pas?) sur communions, sans nous embarrasser du fruit qu'elles doivent produire. « Nous agissons pour Dieu, dit Fénelon, comme nous agissons dans le monde, où nous multiplions, pour donner le change, et pour ne pas

perdre surtout notre réputation d'amabilité, de gracieux accueil, où nous multiplions, dis-je, les formalités, les empressements à faux, les exagérations de langage, à proportion de l'ennui ou de la contrariété que nous causent certaines gens peu agréables ou importuns.

Dans cet état, haletant à la poursuite des exercices et des pratiques, nous nous plaignons sans cesse d'être dérangés, retenus, absorbés; or l'union à Dieu ne dérange et n'absorbe jamais; elle peut être vivace au milieu de tous les dérangements, de toutes les absorptions; elle est avec nous dans le monde, à travers les exigences sociales, dans l'intérieur de la famille, dans la solitude de la maison, dans le travail et le repos, dans le mouvement ordinaire de la vie et jusque sur un lit de douleur, à travers les accablements ou les insomnies.

2° La vie d'union à Dieu vivifie seule les exercices de la piété.

Nous y sommes souvent distraits, préoccupés, la bouche s'épuise et le cœur est loin. Nous

sentons, hélas ! que tout cela n'a qu'un *corps*, que l'animation ne se fait pas sentir. Or l'*âme*, c'est l'habitude de la présence de Dieu, de l'élévation de notre cœur avec Dieu ; et avec cette âme il est impossible que le cœur n'agisse pas davantage et ne vienne dans l'occasion vivifier nos pratiques extérieures.

Mesdames, il existe par le monde des *sels volatilisés*, des *spiritueux concentrés* ; on les enferme dans des fioles portatives dont vous connaissez le nom.

Les tempéraments *faibles* les aspirent souvent pour prévenir les défaillances de la nature, ou pour calmer les vertiges. Les tempéraments *forts* s'en servent également quand l'air devient lourd, chaud et vicié.

Permettez-moi, Mesdames, de vous présenter, en terminant, une *fiole* divine, où tout le *sel évangélique* se trouve merveilleusement *concentré* avec toute sa vertu, c'est l'Évangile lui-même que Notre-Seigneur a *réduit* aux huit béatitudes.

Respirez souvent, respirez toujours le *sel* de ces béatitudes, car les tempéraments sont faibles, les vertiges fréquents, le système nerveux très-agacé par les choses de la terre ; car l'air du monde que vous aspirez est chaud de toute manière, il porte au cœur, trop souvent il est vicié.

Dans la folie des dépenses et dans l'éclat des parures, allons, Mesdames, respirez ce sel : « Bienheureux les pauvres par l'esprit et
« par le cœur ; Bienheureux les miséricor-
« dieux ! »

Dans les assauts de mise, de succès, de vanité, de rivalité, respirez ce sel : « Bienheureux
« ceux qui sont doux, calmes et humbles. »

Dans les plaisirs bruyants, dans les entraînements qui affolent, respirez ce sel : « Bien-
« heureux ceux qui pleurent ; Bienheureux
« ceux qui ont faim et soif de la justice ! »

A votre toilette d'abord ; puis dans certains pas excentriques, enfin dans ces occasions délicates où le mal entre par la porte large de la

vanité, respirez ce sel : « Bienheureux ceux qui
« ont le cœur pur ! »

Que vous dirai-je ? dans ces moments où il faut préférer à tout la paix de Dieu, où le monde sourit et chuchote de notre simplicité et de notre réserve : ah ! dans ces moments, respirez bien vite ce sel : « Heureux les pacifiques en-
« fants de Dieu ; heureux celui qui souffre per-
« sécution pour la justice ! »

Si vous opposiez, Mesdames, à chaque épreuve de la vie du monde et de la famille, une des huit béatitudes fortement respirées ; si vous preniez cette pratique comme élément d'union à Dieu, quelle perfection bientôt dans votre vie chrétienne ! que cette vie serait douce, noble, digne, quand dans vos *démarches* vous *marcheriez* avec le Seigneur !

DE L'EXERCICE

DE LA PRIÈRE ET DE L'ORAISON

Omni tempore orantes.

Priant en tout temps.

La vie d'union à Dieu, qui se pratique par le rappel de sa sainte présence, par l'élévation fréquente du cœur vers les choses du ciel, est l'*extension*, la *continuation*, le *supplément* et la *vivification* de la prière proprement dite.

C'est cette vie qui remplit ce précepte :
« Priez en tout temps et sans interruption. Il
« faut prier, toujours prier, et ne cesser ja-

« mais. » C'est cette vie unie qui a fait dire à saint Augustin : « La prière est continuelle si « l'intention de l'esprit persévère avec fer-
« veur. » *Multa est peccati, ubi fervens perse-
verat intentio.*

Or ce *ruisseau* qui coule sans tarir jamais, viendrait à se dessécher si on ne l'alimentait pas en recourant, à certaines heures, à la *source* principale, qui est la prière positive, l'oraison expresse. — Il est donc bon de puiser à cette source dans la retraite et de parler de la *prière*, de la *méditation*.

La prière! sujet rebattu, qui afflige peut-être quand on l'annonce en chaire, parce que chacun est pleinement édifié à cet égard. — Je vais tâcher de vous présenter ce sujet avec quelque intérêt.

Il ne s'agit pas de vous parler ici :

De la *dignité de la prière*, qui est le privilège exclusif de la dignité de l'homme, et qui le constitue seul roi et prêtre de la création ;

De la *facilité toute naturelle de la prière*,

que l'homme sait parfaitement prostituer pour obtenir les choses matérielles de la vie, le succès des affaires, des places, des passions même, se courbant devant le pouvoir qui peut donner, et se prosternant à genoux devant des idoles de chair ;

De la *nécessité de la prière*, pour rendre gloire et hommage à Dieu, pour solliciter les grâces du salut, pour obtenir secondairement les biens du temps ;

Des *conditions de la prière*, respect, humilité, confiance, persévérance.

Ce sont là les éléments de l'enseignement religieux.

Il s'agit bien plus, dans une retraite, de vous donner des avis utiles sur la *nature de la prière*, et c'est ce que nous allons faire à la faveur de vos pieuses attentions.

DE LA NATURE DE LA PRIÈRE.

La prière ou l'oraison est l'élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins, et devenir meilleur pour sa gloire : *ascensio mentis ad Deum*.

Ce mot : *Ascension de l'âme vers Dieu*, réprouve et répudie tout d'abord ces prières qui naissent sur les lèvres, ce jeu d'organe qui modifie seulement l'air en de vains sons, et qui agite la bouche par la routine, sans aucune attention aux mots articulés; — à moins que ce mouvement des lèvres (à cause de la faiblesse de notre âme) soit encore un dernier ébranlement, une ondulation prolongée du mouvement du cœur qui s'appesantit, se fatigue et tombe.

Mais la prière, au moins dans son principe, dans sa préparation, dans sa première intention, suppose un contact, un commerce de l'âme avec Dieu, une sainte fréquentation de la pensée et de la volonté avec le Seigneur.

Et déjà, dans cette juste définition, la prière m'apparaît comme la clef mystérieuse de toute la religion. — C'est elle qui m'habitue à me détacher de la terre, à m'élever au-dessus des objets créés, à comprendre qu'il y a un bien, un intérêt supérieur à tous les biens, à tous les intérêts d'ici-bas, et qu'il faut chercher plus haut. C'est le *sursum corda*, « les cœurs en haut » mis en pratique. Je ne puis me mettre ainsi en contact, en relation, en commerce, en fréquentation avec Dieu, sans reconnaître tantôt son souverain domaine, mes devoirs envers lui, la reconnaissance que je dois à ses bienfaits ; tantôt le besoin que j'ai de son assistance continuelle, et sans apprécier, en lui demandant pardon, le mal et le malheur du péché. — Il y a dans la prière tout ce que la

religion enseigne, tout ce qu'elle promet, tout ce qu'elle commande, tout ce qu'elle veut faire éviter ; et dans un contact où l'on *fréquente* Dieu, le résultat est de lui devenir semblable, et d'arriver peu à peu à être juste comme lui, bon comme lui, parfait comme lui.

Sans la prière, au contraire, ou, ce qui revient au même, avec le seul mouvement routinier et machinal des lèvres, l'âme rampe ici-bas, ou ne vole que très-lourdement dans le moment du danger ; cette âme végète et s'enfonce de plus en plus dans les choses de la terre. — Tandis qu'avec la prière réelle, faisant *monter* l'esprit et le cœur jusqu'à Dieu, cette âme plane dans les régions du bien, vit de la vérité, de la justice et de la paix. Elle voit les choses du monde à travers le prisme du ciel qui les décompose, et elle dégage les occupations d'ici-bas de tout ce qu'elles ont d'impur, d'injuste, de désordonné, d'opposé à la sainteté de Dieu et à notre vrai bonheur.

De même que l'eau de la mer, soulevée en

vapeurs par le soleil, filtre à travers le grand appareil de l'atmosphère et se dégage dans ce merveilleux alambic pour aller se distiller en eau douce et savoureuse, en repassant sur diverses couches au sein des montagnes ; — de même les affaires, les travaux, les soins, les dangers, les peines, la corruption même de la vie terrestre, soulevés par la chaleur et la grâce de la prière, perdent dans cette ascension tout ce qu'ils ont de dur, de matériel, d'aigre, de corrompu, et reviennent se mêler plus saintement aux diverses occupations de la vie.

Mais le cœur et l'esprit ne montent pas ainsi vers Dieu, dans l'oraison, d'une manière vague et sans but. — Ce n'est pas une considération philosophique, une théorie d'admiration et de reconnaissance, une sèche étude des choses de Dieu, un mouvement sensible et naturel du cœur comme vers les objets créés ; la prière, et son *élévation*, a un but plus relevé et plus pratique.

I

Et d'abord, il faut qu'il y ait *élévation* tout à la fois *de l'esprit et du cœur* vers Dieu.

Donc, séparation des choses terrestres par les sens contenus et recueillis, et séparation des sens eux-mêmes par l'âme plus recueillie encore.

Donc, recueillement parfait de l'âme qui se reprend de toutes les choses et des sens dans lesquels elle est engagée; qui *recueille* ses forces dispersées çà et là sur les choses de la terre.

Donc, attention douce, religieuse, sans contention, sans contrainte; et dans cet état, contact réel avec Dieu, union de ferveur, de désir et d'amour.

Vous trouvez peut-être cela trop difficile, impossible même; et cependant cela se trouve

facilement dans les âmes les moins habituées à la prière. — Je ne veux pas parler de ces états où le cœur, épris par des passions terrestres, par des intérêts mondains, se trouve comme entraîné de lui-même loin de toutes les créatures, pour entrer dans le recueillement parfait qui concentre toutes ses forces sur un objet unique ; vous diriez que c'est ici l'énergie de la passion, et que la prière a quelque chose de plus calme et de moins absorbant. — Je ne vous parlerai que de deux occasions où la prière obtient son élévation merveilleuse, son recueillement absolu dans des âmes très-appesanties ; c'est dans certains moments rapides de joie, d'effusion, de reconnaissance ; c'est dans le danger pressant ou dans le vif chagrin. — Dans ces moments, l'esprit et le cœur sont tellement unis à Dieu, que les hommes en prennent occasion de ne vouloir de prières que quand on peut parler ainsi, prétendant justifier, par affection pour ces mouvements fugitifs, leur éloignement de la prière régulière et réglée.

« Quand je prie Dieu, disent-ils, c'est de tout cœur et sans formules; les formules ne feraient que gêner et refroidir. »

« De tout cœur, » c'est très-bien, seulement c'est trop rare et trop réservé pour les circonstances intéressées. — Sans donner toujours dans des effusions d'âme qui ne dépendent pas de nous, il serait bon de vivifier les formules salutaires en s'en servant justement pour aider au contact avec Dieu.

En vertu de cette élévation de cœur essentielle à l'oraison, je préférerais les prières courtes, à la surcharge; les prières posées et senties, à la précipitation. — J'aimerais la prière publique avec le chant qui l'accompagne, parce que ce chant *donne le temps* de sentir et d'exprimer; — dans le chant des psaumes, par exemple, il n'y a juste que le temps de sentir et de respirer le parfum, et si on s'ennuie, c'est qu'on ne sent rien. — Essayez de réciter de cette manière sentie unie à Dieu, l'Oraison Dominicale, ou la Salutation Angéli-

que, et vous goûterez ce que la prière a d'élevé, d'attachant, de doux, de profitable, en dehors de cet esprit vivifiant; je conçois, sans l'excuser, le dégoût des formules, leur insuffisance, et l'ennui de la prière publique.

II

La prière doit avoir pour premier but de *rendre à Dieu nos devoirs*.

La prière n'est pas la consécration d'un certain *égoïsme religieux*. Elle est le *lien* de l'âme avec Dieu et des âmes entre elles; on doit s'y occuper de Dieu *plus* que de soi, des autres *autant* que de soi-même.

C'est un *devoir* de rendre à Dieu des devoirs; de l'adorer, de le louer, de le bénir, de le glorifier, de lui rendre grâces.

C'est de plus un *moyen* de nous concilier

les faveurs divines. — Voyez dans les prières de la terre, d'homme à homme, de pauvre à riche, de petit à grand, de dénué à puissant, il y a quelque répulsion si nous croyons que les gens ne viennent à nous que pour eux ; et s'ils s'occupent de nous, nous nous sentons tout de suite enclins à leur accorder leurs demandes. — Aussi la prière ici-bas a trouvé le chemin assuré et secret du cœur, quand elle a eu l'instinct de débiter par louer et bénir le cœur qu'elle sollicite.

Notre-Seigneur a consacré admirablement ce but dans la prière qu'il nous a enseignée : l'exorde est laudatif, il exalte la puissance de Dieu ; les trois premières demandes bénissent le nom de Dieu, le règne de Dieu, la volonté de Dieu, avant de lui demander le pain de chaque jour, le pardon des offenses, la délivrance de la tentation et du mal. — De plus, et l'Église dans ses prières a calqué ce mode charitable, nous demandons pour tous : « Donnez-nous, pardonnez-nous, délivrez-nous. »

La grande raison pour laquelle l'ennui accompagne le culte public, ce n'est pas toujours sa longueur, croyez-le bien; ce n'est là qu'une excuse extérieure. La raison intime, c'est qu'il nous semble qu'on s'y occupe *trop* de Dieu, *beaucoup* des autres et de tous, *pas assez* de nous.

Mais il faut nous habituer au devoir et même au bonheur de s'occuper de Dieu; trouver doux de chanter: « Que le nom du Seigneur soit béni! nous qui vivons, bénissons le Seigneur. » Et si nous retombons sur nos préoccupations particulières, sur nos peines personnelles, tâchons de les absorber dans le mérite de la prière commune et générale, de les fondre dans ces paroles qui répondent à tout: « Ayez pitié de nous; recevez notre humble prière. »

III

Le second but de la prière est d'*exposer à Dieu nos besoins*. Ici, nous retombons *heureusement* sur nous-mêmes, car cet intérêt personnel n'est pas exclu; seulement il faut de l'ordre : Dieu d'abord et avant tout, ensuite nous et le prochain. — « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, » au moins par appréciation. « Cherchez d'abord la justice et la fidélité qui conduisent à ce royaume. » — « Tout le reste vous sera donné en sus, et par surcroît. » Puis, quand Notre-Seigneur est venu à préciser l'ordre de nos demandes même personnelles, quelle harmonie et quelle condescendance pour notre faiblesse !

C'est d'abord le pain de chaque jour, les

besoins et les nécessités matérielles, de peur que notre cœur préoccupé, appesanti par les sollicitudes de la terre, ne se porte pas avec facilité vers les choses de Dieu. — Ensuite le pardon des péchés dont nous sentons mieux le mal et le malheur, quand nous sommes affranchis de l'anxiété des choses de la vie. — Ensuite la délivrance de la tentation qui amènerait l'avenir coupable. — Enfin, l'éloignement de tout mal, du souverain mal et des maux qui conduisent souvent à s'éloigner de Dieu et à négliger sa grâce,

Si nous parlons *au nom de tous*, ne craignons pas ; c'est peut-être et sûrement notre intérêt le mieux entendu de ne pas parler au nom de notre pauvre individualité ; Dieu étant touché de notre charité pour nos frères, et oubliant notre indignité personnelle couverte par les mérites des autres, serait-il bon, je vous prie, de trop fixer les regards du Seigneur sur notre misère isolée ?

IV

Le résultat de la prière est de *devenir meilleur*, et cela pour la gloire de Dieu.

Cette amélioration progressive est l'effet naturel de la prière en général, puisqu'il y a fréquentation, contact avec Dieu. — C'est l'effet de la prière sur l'ensemble de la journée, le contraire serait désolant, irait même quelquefois jusqu'au scandale. — C'est l'effet surtout de la grande prière du dimanche en assistant au saint sacrifice, prière qui doit avoir assez d'énergie, de grâce et d'influence, pour améliorer la semaine qui va suivre.

Mais cet effet si désirable ne se produira réellement et abondamment que par la prière

appelée *oraison* ou *méditation*. — On prie en vain, on lit en vain, on écoute en vain, si on ne *médite*; mais ne vous effrayez pas si je veux faire de vous des femmes d'*oraison*.

1° Prenez la résolution de faire, chaque matin, au moins un quart d'heure de méditation.

2° Faites-la dans le livre que vous voudrez, consultant pour cela votre goût, votre attrait, ce qui vous va au cœur; les Psaumes, l'Évangile, l'*Imitation*, la Vie des saints, et les autres livres de méditation pratique, voilà les sources.

3° Partagez cette méditation en trois parts : Une pour le *début*, c'est la présence de Dieu, le regret de ses fautes en sa présence, l'invocation des lumières et des grâces de l'Esprit-Saint. Une pour le *corps* de l'*oraison*, c'est l'attention au sujet, la réflexion sur le sujet, l'application qu'on s'en fait à soi-même. Une pour la *conclusion*, ce sont les résolutions spéciales et pratiques, une bonne pensée à garder tout le jour, et la prière qui termine.

Ah ! voilà un grand et excellent moyen d'être uni à Dieu, de profiter de la vie d'union, de vivifier l'union avec Dieu dans les Sacrements.

DE LA VIE D'ABNÉGATION

*Tantum proficies, quantum tibi ipsi
vim intuleris. Amen.*

Imitat., liv. I, ch. xxv.

Vous n'avancerez qu'autant que vous
vous serez fait violence. Ainsi soit-il.

Nous empruntons, Mesdames, ce texte à l'*Imitation*; il n'est d'ailleurs que la déduction pratique de cet oracle de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce. »

Avez-vous vu, Mesdames, construire une voûte, un arc, l'arche d'un pont? — On commence par établir les bases perpendiculaires; ce travail est facile; il suffit de trouver le tuf so-

lide et d'asseoir régulièrement pierre sur pierre. — Mais, lorsque l'ouvrage est arrivé au point où la construction va s'éloigner de la perpendiculaire, pour commencer la ligne courbe, la difficulté devient sérieuse. On dessine d'abord l'arc ou la voûte avec de fortes pièces de charpente qui portent sur les bases assolidées; à droite et à gauche, on place simultanément les pierres qui doivent former le cintre : ces pierres sont appelées *voussoirs*; elles pèsent sur l'arc de charpente, et ne seront reliées entre elles que lorsque la dernière pierre du milieu, la clef de voûte, sera intercalée, et communiquera la force d'union à tous les voussoirs; alors on enlève les supports, et l'arc acquiert toute sa solidité, précisément par le poids dont on le charge. — Mais si le cintre, quelque savamment construit qu'il soit, manque de cette pierre angulaire, de cette clef de voûte, tout s'écroulerait, parce qu'aucune pierre ne serait liée à une force centrale.

Il en est de même, Mesdames, de cette édifi-

cation, de cette bâtisse de Dieu, dont nous sommes le sujet : *Dei ædificatio estis*. En vain nous élevons sagement tous ces voussoirs qu'on appelle la vie *réglée*, la vie *utile*, la vie *unie à Dieu*, la vie *d'oraison* ; en vain tout cela est rattaché, lié, cimenté par les exercices les plus fervents, par les pratiques les plus saintes ; si la clef de voûte manque, si la *vie d'abnégation* fait défaut, tout s'écroule et le travail est perdu : *In vanum laboraverunt qui ædificant*. Et le Seigneur donnait cet ordre à Ézéchiël : « Dites à ceux qui enduisent la muraille sans y mêler ce qui l'aurait affermie, qu'elle tombera ; » or ce mélange, ce *tempérament* des vertus, c'est le renoncement à soi-même, c'est l'abnégation.

Il n'y a même qu'abnégation dans tout ce qui précède : l'amour de Dieu, c'est l'abnégation de notre amour-propre ; la fuite du monde, c'est l'abnégation de nos attraits enivrants ; la vie réglée, c'est le sacrifice de nos inconstances ; la vie utile, c'est le sacrifice de nos paresseuses fantaisies ; la vie d'union à Dieu, c'est le sacri-

fice de nos dissipations. Mais si nous ne prenons pas de tout cet engrenage le grand ressort et le mouvement régulier, nous n'avons rien fait, et c'est pour cela qu'il faut couronner l'œuvre par la *vie d'habitude de se vaincre*.

Voici encore une comparaison qui vous fera toucher du doigt cette vérité essentielle ; elle est tirée de nos livres saints.

« Un jour, dit Ézéchiël, la main du Seigneur fut sur moi, et me conduisit au milieu d'une campagne qui était remplie d'ossements ; il y en avait une très-grande quantité, et ils étaient extrêmement secs. »

« Alors le Seigneur medit : « Fils de l'homme, « croyez-vous que ces os puissent revivre ? » Je lui répondis : « Seigneur Dieu, vous le savez. »

« Et il me dit : « Prophétisez sur ces os, et « dites-leur : Os arides, écoutez la parole du « Seigneur ; je vais envoyer mon esprit en vous, « et vous vivrez. »

« Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait commandé : et, pendant que je prophé-

tisais, il se fit une commotion, un grand remuement parmi ces os ; ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure.

« Je vis tout à coup que les nerfs s'étendirent sur ces os, des chairs les environnèrent, de la peau s'étendit par-dessus, mais l'esprit qui devait les animer n'y était pas encore.

« Alors le Seigneur me dit : « Prophétisez, « Fils de l'homme, et dites à l'esprit : Esprit, « venez des quatre vents, et soufflez sur ces « morts afin qu'ils revivent. »

« En même temps, l'esprit entra dans ces os, ils devinrent vivants et animés, et ils se tinrent tout droits sur leurs pieds. »

L'application est facile. Ces os qui se rapprochent de leurs jointures, c'est l'âme se rapprochant de Dieu qui est son centre et son mouvement. Ces nerfs, ces chairs, cette peau qui s'étendent sur les ossements, ce sont les forces et les vertus qui viennent soutenir l'amour divin et préparer la vie. Mais la vie véritable, la vie qui entretient tout à sa place, qui com-

munique la force de se tenir debout et de marcher animé, c'est le souffle fécond du renoncement chrétien, dont nous avons à vous entretenir.

I

Le premier principe qu'il faut imprimer profondément dans nos âmes, c'est que l'amour-propre, l'égoïsme, la recherche de soi-même, est le plus grand ennemi du bien ; c'est lui qui le ruine partout et sous toutes les formes ; dans l'individu, c'est un principe de mort individuelle ; dans l'homme public, c'est un principe de destruction générale. — L'abnégation est l'ennemie de l'amour-propre ; elle seule peut le réprimer, le neutraliser, le détruire.

Mais voici le monde qui réclame aussitôt, qui prétend que l'amour-propre est le grand mobile de la vertu des femmes, que c'est lui qui leur donne l'énergie infatigable pour le bien ? — Repoussez, Mesdames, cet axiome injurieux, qui voudrait dénaturer ce qu'il y a de plus inné, de plus délicat dans vos âmes, le dévouement ; et parce que le principe est *injurieux*, vous avez droit d'en conclure qu'il est *injuste*.

Le monde se replie à cette réponse, et cache quelques orbes de ses enlacements ; il affirme, à demi-voix, qu'il faut *un peu* d'amour-propre, que c'est, sinon la base, du moins l'état nécessaire à votre faiblesse ? — Écoutez : quand la digestion est chroniquement laborieuse, par vice ou par irritation des organes, l'ingestion, même à petites doses, de spiritueux excitants, ou d'aromes brûlants, calme pour un moment et précipite le travail ; mais le mal organique s'en accroît d'une façon désolante ; voilà l'effet d'un peu d'amour-propre sur une faible vertu.

— Au lieu de ce remède qui exaspère l'organisme, l'homme de l'art voit la cause du mal dans l'inflammation; vite, il proscrit les prétendus stimulants, et prescrit la diète et les amers, c'est-à-dire toute cette *abnégation physique* qui tempère et ramène à l'état normal; et quand cet état est revenu, les fortifiants doivent s'employer, mais jamais les prétendus stimulants. Voilà l'effet du renoncement et de l'abnégation morale.

Allons, dira le monde : beaucoup d'abnégation, mais un petit grain d'amour-propre; c'est un excitatif qui ne peut point faire de mal! — En ce genre, la plus petite dose médicale est encore trop. — Toutefois, le médecin baisse pavillon devant certaines fantaisies de malade qui ne peuvent pas nuire beaucoup, et si vous tenez absolument à guérir *les semblables par les semblables* (ce qui, en morale, est une méthode fausse), n'oubliez pas que, dans ce système, les doses doivent être *infinitésimales*, ou plutôt, revenez à la méthode évangélique, à son

abnégation qui guérit les contraires par les contraires, c'est le plus sûr et le plus efficace pour entretenir les vertus.

II

Malgré la vitalité de ce principe, la vie d'abnégation, de sacrifice, d'habitude de se vaincre est ce qui manque le plus à *toutes les vies chrétiennes*.

C'est ce qui a manqué dans la première éducation ; c'est ce qui manque surtout dans cette *grande éducation* dont la religion embrasse notre vie depuis l'âge de raison jusqu'au ciel.

Quand le principe de l'abnégation n'a pas été déposé dans le cœur des hommes, il en fait des égoïstes, méprisés au dehors, intolérables dans l'intérieur.

Mais il s'agit de vous, Mesdames, et je viens

vous demander, au sujet du renoncement, quelle est, en général, l'éducation de la femme? — Je parle de l'*éducation*, que je distingue essentiellement de l'*instruction*; celle-ci est poussée très-loin, et ne laisse rien à désirer..... rien..... que la modération ornée de solidité et de modestie.

Or je dis que votre éducation a été défectueuse, manquée, presque nulle.

Elle a consisté pour vous, elle consistera pour vos enfants et les enfants de vos enfants, en deux principes, que voici :

Rien pour se vaincre,

Tout pour se concentrer sur soi.

Voyez plutôt :

1° La femme est l'*être du devoir*, et du devoir le plus grave; c'est le *secours* donné à l'homme pour le diriger dans ses joies, le soutenir dans ses abattements, l'éclairer jusque dans ses affaires; c'est la *mère* de l'homme, à qui elle doit communiquer une vie large, saine et forte; c'est la *seule institutrice* des enfants, et il n'y a pas

d'éducation si elle ne prend sa source dans le cœur d'une mère; — or on élève cette femme comme une poupée, on ne la punit même pas comme une poupée! La première leçon de vertu qu'elle a entendue et qu'elle a bien retenue, a été une leçon d'égoïsme et d'intérêt tout personnel; on lui a promis *une belle robe* si elle était bien sage, bien gentille, bien obéissante. Plus tard, on ne l'a dirigée que par l'appétit grossier, la vanité frivole, rapportant tout à elle; et, plus tard encore, tout a été dit, quand on lui a appris à porter avec grâce une dentelle sur son vêtement, une fleur dans sa coiffure.

2° La femme est l'*être de la souffrance*, c'est le lot de sa vie physique, trop souvent le partage de sa vie sociale. — Et on en fait un être mou, nonchalant, négligent, indolent, un être qui se croit plein de grâce dans un abandon sans force et sans vigueur. — Pour l'initier à une longue vie de privations, on veut la bourrer de bonheur, dédommager son enfance en ne

la privant de rien, et lui faire faire l'apprentissage d'une vie de sacrifices en lui évitant les plus légères contrariétés. — L'on voit des mères, et des mères chrétiennes, adopter pour principe qu'il faut que les enfants soient heureux, les pauvres chéris! et qu'ils soient formés par la gâterie la plus insipide à une vie qui demandera toujours l'énergie de l'abnégation! Or, comment voulez-vous que ces petits êtres, incapables de comprendre, de deviner le secret de vos dédommagements maternels, ne s'habituent pas à se regarder comme de *petits centres* auxquels tout doit aboutir; à se dire : Le monde, c'est moi; les autres, c'est moi : ou plutôt, les autres ne sont rien, il n'y a que moi!

5° La femme est l'*être de la sujétion et de la dépendance*. Elle a beau dire, beau faire; elle a beau se poser, dans ses utopies et ses rêves, en reine du monde, en conquérante de la société, en vainqueur de l'homme; elle a beau prendre le change sur les hommages que la

civilisation lui décerne, et confondre une concession gracieuse avec un droit rigoureux : la femme est, de sa nature et par sa destination, un être dépendant et qui doit être soumis. — Or sa mère, aveugle dans sa tendresse, en a fait une petite divinité, d'abord son idole à elle, puis une idole destinée, dans le monde, à être recherchée, fêtée, servie et adorée. — De là cet air minaudier, prétentieux, quelquefois impérieux et altier; de là cette voix haute, décidée, tranchante, quand elle n'est pas ridiculement mignarde et adoucie; de là cet aplomb disgracieux, ces allures de femme quand on n'est encore que jeune fille, cette désinvolture qui s'étale sans façon sur des sièges qui ne sont pas destinés au jeune âge, cette pose enfin qui semble dire par chaque mouvement, chaque regard, chaque inflexion de voix : Tout m'est dû. — Pauvres femmes, elles auraient tant de grâces si elles savaient que le dévouement est leur vie, la soumission leur atmosphère; si elles aimaient

à s'oublier, si elles avaient l'heureux instinct de ne se draper que dans la simplicité d'une douce modestie !

III

— Voulez-vous remédier à tous ces désordres qui entraînent tant de chagrins dans la vie? — Vous n'y réussirez que par l'abnégation chrétienne.

Mères, mettez l'abnégation dans votre cœur; car c'est *vous* que vous aimez, c'est *vous* que vous admirez, c'est *vous* que vous louez et que vous produisez dans vos enfants; il y a *substitution d'amour-propre*.

Inspirez cette abnégation à vos enfants, jusque dans les *mots* et dans les *riens*. Car, pre-

nez-y garde : dans la petite éducation, les mots sont des choses, les riens sont des affaires. L'appréciation exagérée d'un détail futile de toilette n'est pas indifférente; elle a souvent préparé l'esprit au faux, le cœur à la mollesse, la vie à la bagatelle. Pour vous, ce rien est un rien, ce détail est un détail, parce que vous savez déjà apprécier la vie; pour l'enfant, ce rien est une préoccupation complète qui absorbe ses pensées et ses désirs.

Ne mettez pas seulement dans l'éducation de l'instruction sans la faire aimer, du travail sans y soumettre le cœur, des pratiques religieuses sans en révéler l'esprit et le but, des mots d'honneur qui glissent sur l'intérêt de l'égoïsme, des grondes sur le caractère sans effet et sans sanction; mettez-y surtout la vertu comme courage, la nécessité de se vaincre, le respect du devoir avant tout.

Faites-vous bien, Mesdames, à cette idée : que votre éducation doit se faire toute la vie, qu'elle ne finira qu'à l'âge parfait de l'éternité;

qu'elle repose sur l'abnégation, que l'abnégation est la seule force de l'âme et le grand ressort de toute vertu.

Inspirez-la à vos enfants, cette abnégation : aux hommes par l'idée du devoir, aux femmes par l'idée du dévouement.

Cherchez chaque jour à vous vaincre en quelque chose, et chaque soir rendez-vous compte que vous avez remporté une victoire sur vous-même ; sans cela, *vous avez perdu votre journée.*

IV

Et ne croyez pas que cette grande vie d'abnégation ne soit qu'un détail, qu'une page détachée de la *Civilité puérile et honnête*; que ce

ne soit qu'un moyen comme un autre de réussir dans le monde et d'y paraître avec avantage et avec grâce; — l'abnégation, c'est tout l'homme..... et peut-être encore plus, toute la femme.

Les Romains n'avaient d'autres mots pour exprimer la *vertu* que le terme de *courage*, parce que la vertu est toujours une violence courageuse faite à la nature viciée.

La sagesse antique avait deviné l'Évangile, quand elle donnait pour devise à ses adeptes, ces deux grands mots qui renferment tout : *Abtiens-toi, et supporte : Abstine et sustine.*

Mais l'abnégation n'a jamais été plus consacrée que par l'Évangile.

Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus-Christ, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Renonçant, dit saint Paul, à tous les désirs du siècle, vivons dans la sobriété, dans la justice et dans la piété.

Et l'auteur de l'*Imitation*, faisant écho, pro-

clame cette immortelle vérité : Vous n'avancez dans la *vertu* qu'à proportion de la *violence* que vous vous serez faite.

N'oublions pas, toutefois, qu'il y a du bonheur dans cette abnégation, peut-être le seul bonheur qu'on puisse goûter ici-bas; car renoncer à soi-même, c'est renoncer à mille causes de chagrin, c'est s'épargner mille peines : et souffrir dans l'abnégation d'un cœur chrétien, c'est adoucir beaucoup les douleurs qu'il faut toujours porter et qui s'exaspèrent dans les déchirements de l'égoïsme.

DE LA MISSION CHRÉTIENNE DES FEMMES

Ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.

Je me sanctifie, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité.

Se sanctifier pour sanctifier les autres, voilà la règle, Mesdames, établie par Jésus-Christ; et, si vous avez à verser dans le monde des flots de bons exemples, il faut absolument verser de votre plénitude.

Or vous avez à répandre et à répandre beaucoup. Dieu vous a donné une mission; et c'est pour cela que vous ne sauriez trop aimer

Dieu, fuir le monde, profiter de la grâce, vous pénétrer de la prière, vous exercer à une vie réglée, utile, unie à Dieu, fécondée par l'abnégation.

Nous venons donc, en dernier lieu, et comme couronnement de cette retraite, vous parler de la mission chrétienne des femmes.

Quand Dieu forme des âmes pour l'apostolat, il les pétrit d'*abnégation* et de *dévouement*, on ne conçoit pas l'*apôtre* sans ces deux vertus qui le dépouillent de lui-même pour le faire se dépenser au service du prochain.

Or quiconque a étudié la nature de la femme y reconnaît un cœur que Dieu a créé pour se renoncer et pour se dévouer. L'abnégation avec toute son énergie de sacrifices, le dévouement avec toutes les délicatesses de la charité, constituent le caractère spécial de la femme; c'est son instinct, sa dignité, sa grandeur, son empire, sa force, sa richesse et sa grâce.

D'où je conclus que Dieu a destiné la

femme à un *apostolat*, et que, sous le règne de l'Évangile qui l'a réhabilitée si glorieusement, elle a une *mission chrétienne* à remplir.

Il faut examiner la hauteur de cette mission et le vaste champ sur lequel elle s'exerce.

I

Dans la pensée du Dieu créateur, la femme a été faite comme un *secours* pour l'homme, elle lui a été donnée comme aide, comme un charme placé à côté de ses labeurs : *Faciamus ei adjutorium*. Ce secours n'est pas seulement matériel, il faut l'entendre dans l'ordre relevé d'une mission; il faut y lire quelques traits de cette pensée de saint Paul : « Nous sommes les aides de Dieu, » nous l'aidons à sauver les âmes ; *Dei sumus adjutores*.

Dieu crée la femme *semblable à l'homme* ; il ne la tire pas du limon, il la forme du corps d'Adam, d'*une de ses côtes*. Il ne la tire pas des pieds de l'homme, dit saint Thomas, parce qu'elle n'est pas destinée à être son esclave ; il ne la tire pas de la tête, parce qu'elle ne doit pas commander et régir ; il la tire du côté, tout près du cœur, parce qu'elle doit être une égale, une compagne, un être qui aime et se dévoue. — Aussi quand cette nouvelle créature sortie des mains de Dieu est présentée à Adam, il déclare, en la voyant, que c'est l'*os de ses os*, la *chair de sa chair*, et il l'accepte comme *une compagne qui lui est donnée*.

Voilà le travail de Dieu, voyons le travail du péché.

Le péché a commencé par la femme, c'est par elle que nous naissons et que nous mourons tous.

Aussi sa condamnation est terrible ; le malaise et l'infirmité seront sa vie ; elle ne deviendra mère qu'à force de douleurs et au mi-

lieu des périls : et elle sera sous la puissance de l'homme. Cette sujétion n'est pas un simple article de nos codes, une loi que les hommes ont faite, un droit du plus fort ; c'est un oracle sorti de la bouche de Dieu ; une sentence irrévocable portée par le juge suprême : *Et eris sub potestate viri.*

Cette sujétion qui est la suite, la peine, le cachet de la dégradation originelle, prend, sous l'empire du péché, des proportions monstrueuses. — Elle va jusqu'à la dégradation de l'être et de la personnalité ; jusqu'à la pluralité dans une polygamie révoltante ; jusqu'à l'assimilation aux animaux que l'homme peut entretenir ; jusqu'à l'état de *choses* et la destruction de la *personne* ; jusqu'à l'esclavage, dont les enfants ne seront plus que des *produits*. Chez les peuples idolâtres, cet esclavage courbe la femme d'une manière indigne ; et, jusque chez le peuple juif, sa servitude est terriblement avilissante.

Ce ne sera qu'au bout de quarante siècles

que cet être si noble, si délicat, si dévoué, sera réhabilité avec la réparation du péché originel par Jésus-Christ, et encore le travail sera long à travers les temps de grâce.

Mais après avoir porté si longtemps le sceau du péché, la femme va porter le sceau de la rédemption ; elle va reprendre son rang et remonter à sa place avec gloire. — Car voici maintenant l'ouvrage de la grâce réparatrice.

Le nouveau législateur a frappé un grand coup. D'une parole, il ramène les choses à leur première origine : *Ab initio non fuit sic*. Il proscrit la polygamie, et prescrit l'unité du mariage, *erunt duo in carne unû*. Toute la réparation était dans ce point unique.

Sans l'unité du mariage, la femme est une chose de pauvre valeur, que l'on a besoin de multiplier, comme les terres, comme les animaux de service. Avec l'unité du mariage, c'est un être précieux et hors ligne, qui seul peut suffire au secours et au charme de toute une vie.

Sans l'indissolubilité du mariage, la femme est une chose de vil prix que l'on peut prendre, quitter, reprendre, selon les bizarreries de l'estimation, selon les fantaisies et les caprices du cœur.—Le mariage indissoluble, tel que Jésus-Christ l'a rétabli, consacre la dignité d'un être qu'on ne saurait prendre légèrement, qu'on ne peut jamais rejeter, parce que Dieu l'a unie à l'homme, ne l'a pas abandonnée à ses inconstances, et l'a jugée digne d'une éternelle union. Dieu, sous cette législation, présente la femme à l'homme comme possédant assez de richesses de cœur pour fixer à jamais ses goûts, comme ne pouvant être comparée à aucun autre domaine qu'il échange à son gré : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.*

Mais dans ce mariage un et indissoluble, il fallait encore rétablir l'équilibre des droits et des devoirs ; deux paroles vont tout mettre en merveilleuse harmonie. — L'homme qui a l'autorité, aimera, *viri, diligite* : il ne sera ni un despote, ni un égoïste, ni un indifférent, il

aimera. — La femme sera soumise, *mulieres subditæ sint* : elle ne sera ni une maîtresse qui commande, ni une idole qui se fait servir et adorer ; elle sera soumise avec affection. — La puissance de l'homme *s'inclinera* par l'amour, le travail et le dévouement. La dépendance de la femme *s'élèvera* par l'ascendant de sa douceur, par la dignité d'une vertu dévouée, et tout s'égalisera à un même *niveau*.

Toutefois ce n'était pas assez de rétablir le point central de la réhabilitation ; la balance avait penché trop longtemps et trop fortement du côté de l'homme, il fallait une puissante impulsion de l'autre côté.

Aussi le Dieu Sauveur veut naître d'une femme, être fait d'une femme, comme dit saint Paul, d'une femme pleinement réhabilitée, sortie des mains de Dieu mille fois plus pure que la première Ève, d'une femme qui ne participe en rien au péché originel. Il naît d'une mère-vierge, pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, et que toutes les générations

proclameront heureuse. — Cette femme, c'est Marie, la nouvelle Ève, la véritable mère des vivants, la gloire de toutes les filles d'Adam, l'archétype de la femme réhabilitée.

Aussi, dans son ministère public, si Jésus-Christ marche précédé de ses disciples, escorté de ses apôtres, il se fait suivre de femmes qui le servent de leurs biens et de leur dévouement.

Aussi, sa puissance miraculeuse s'étend également sur l'un et l'autre sexe ; il guérit le fils de l'officier et la fille de la Chananéenne ; il accueille l'enfant prodigue et la femme adultère ; et son amitié honore Marthe et Marie, aussi bien que Lazare et Jean ; sur la croix enfin, c'est une femme, c'est sa mère qu'il nous donne pour mère dans l'ordre de la grâce : *Mulier, ecce filius tuus*.

L'horizon de la réhabilitation de la femme s'agrandit encore. Au pied de la croix il n'y a que Marie et le disciple bien-aimé ; les autres apôtres ont fui, mais ils sont remplacés sur le

Calvaire par les femmes fidèles qui suivaient le Sauveur dans ses courses évangéliques. — Pour les soins de la sépulture, elles sont presque seules; aussi, le jour de la Résurrection, Jésus-Christ les élève à une espèce d'apostolat. — Il apparaît premièrement à Marie-Madeleine, puis aux saintes femmes, et ce sont elles qu'il choisit pour proclamer son triomphe sur la mort : « Allez, dites aux disciples et à Pierre que je suis ressuscité, qu'ils se rendent en Galilée pour me voir. » — Enfin, ces témoins, ces hérauts, ces apôtres de la Résurrection, persévèrent avec les disciples jusqu'au jour de la Pentecôte; elles se trouvent dans le cénacle sous la conduite et l'égide de Marie; elles sont nommées avant les frères; tous et toutes furent remplis du Saint-Esprit.

Ces femmes au cénacle étaient là comme la députation de leur sexe. C'est dans ce foyer d'amour et de dévouement que leur cœur, créé dans l'esprit de sacrifice, a reçu une création

nouvelle, et a puisé pour elles et pour leurs successeurs le *génie* excellent de la charité, comme l'appelle saint Paul. De là, ces femmes-apôtres qui accompagnaient les apôtres après avoir accompagné Jésus-Christ ; de là ce sillon lumineux de zèle charitable qui s'étend depuis les Paule et les Marcelle, les Clotilde et les Blanche, les Chantal et les Longueville, jusqu'à nos jours, et qui marquera jusqu'à la fin des siècles.

Voilà pourquoi les égards respectueux d'une espèce de *culte* ont environné la femme dans la civilisation chrétienne ; c'est que la religion a replacé sur sa tête la triple couronne de femme, d'épouse et de mère : la triple couronne due à la faiblesse, à la souffrance et au dévouement. — Aussi, dans le jour qui consacre l'ère nouvelle de la civilisation religieuse, dans le jour triomphal de Pâques, l'Église fait entendre un cri de joie inusité qui rétablit tout l'équilibre : « O fils et filles, louez Dieu ! » *O filii et filiaë..... alleluia !*

Mais, Mesdames, les devoirs sont toujours en proportion des droits et des dons. On demande beaucoup à qui il a été beaucoup donné. La grandeur impose de grandes charges. On n'est élevé que pour servir et pour se dévouer. Si donc j'ai posé le fondement de votre élévation et de votre grandeur, c'est pour vous dire que vous avez à remplir une *mission chrétienne* et un haut apostolat.

II

Cet apostolat de la femme doit s'exercer dans la famille, dans le monde, dans la religion.

Mais disons bien vite, Mesdames, disons comme règle générale, avant toute application, que si ce mot d'*apostolat* charme agréa-

blement l'oreille du cœur, parce qu'il semble ouvrir un vaste champ à l'activité qui s'agite, à une petite domination qui va s'exercer à l'abri du bien à opérer, des œuvres à soutenir; il faut entendre cet *apostolat* en toute réserve d'ordre, de calme, de simplicité, de modestie; et, dans les choses religieuses surtout, où les fidèles, quels qu'ils soient, ne doivent jamais que suivre, aider et servir, l'entendre sous toute réserve de dépendance du mouvement légitime qui doit diriger.

1° Apostolat de la femme dans la famille. par l'esprit d'obéissance et de sujétion. — C'est une belle et douce prédication que cette dépendance pleine de dignité dans la femme raisonnable et sage. Votre joug, Mesdames, se traîne avec fatigue épuisante, on ne le secoue pas sans en être meurtri, mais on le *porte* avec grâce, avec dignité, quelquefois avec bonheur. Votre tâche est assez belle; par l'obéissance du cœur vous monterez jusqu'au niveau et à l'équilibre des droits; que dis-je?

vous monterez jusqu'à l'empire : l'empire, c'est un droit légitime et régulier; la domination est toujours contestable et exposée aux orages. De plus, vous n'avez que le parti d'une sainte obéissance à prendre, pour ramener les hommes à la religion, votre silence est la prédication qui les gagne, selon cet oracle de l'Apôtre : « Que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que ceux qui ne croient pas à la divine parole soient gagnés à Dieu, sans parole, par la conduite de leurs femmes. »

Enfin l'obéissance est le seul sceptre qui convienne à vos mains délicates; tout autre vous entraînerait, parce qu'il est trop lourd, ou bien vous percerait la main, parce que c'est un roseau. L'affectation de l'indépendance vous rend ridicules, et ne sert qu'à vous assujettir davantage. « Je ne connais rien de plus ridicule, disait un homme expérimenté, qu'une femme qui *commande*, si ce n'est.... l'homme qui *obéit*. »

Inspirez cet esprit à vos filles, au lieu d'exal-

ter chez elles des prétentions injustes. Ne leur laissez pas prendre le change sur les égards dont leur sexe est entouré. Détruisez en elles ce principe désastreux : « que tout est *dû* à la femme, que la femme ne doit rien, que tout doit lui céder. » Enfin élevez-les dans l'obéissance et *pour l'obéissance*, si vous voulez les élever dans l'ordre, pour leur bonheur et pour leur sainte mission.

Apostolat par l'esprit angélique de sérénité et de consolation.

La femme n'est pas la tempête, c'est l'arc-en-ciel au milieu des nuages orageux. — La force de la femme est dans sa douceur inépuisable, dans son calme qui domine les situations agitées; c'est par là que les Clotilde et les Monique gagnent leurs maris et leurs fils; l'homme, quand il revient au Seigneur, veut revenir au Dieu des Clotilde, le fils veut revenir au Dieu que sa mère adore.

Soyez encore dans la famille, Mesdames, les anges de la prière et des exercices religieux ;

c'est à vous de retenir la bénédiction du ciel sur le foyer domestique et de ménager la fidélité de tous à la religion. Sans la femme, dans combien d'intérieurs le culte aurait disparu !

Apostolat par l'éducation des enfants.

C'est vous, Mesdames, qui êtes les seules institutrices de l'enfance, les *premiers* catéchistes, et ce n'est pas en vain que l'on a consacré cette expression : *sucer la piété avec le lait*.

Vous n'étiez pas encore mères, et déjà vous offriez à Dieu le fruit que portait votre sein, vous conjuriez le Seigneur de le bénir, de le faire arriver à la régénération chrétienne. Si la santé et le tempérament de la mère influent sur l'organisme de l'enfant, on peut assurer sans crainte que les sentiments de son âme, de sa piété se communiquent aussi à cette âme nouvellement créée pour animer un corps.

Dès que votre enfant a paru à la lumière, vous l'avez béni avant de l'embrasser, et quand on vous l'a rapporté des fonts du baptême, vos

bénédictions ont été encore plus tendres et plus vives.

Il ne comprenait encore rien, cet enfant, et chaque jour vous marquiez son front du signe de la croix, vous le faisiez même exprimer machinalement en conduisant sa petite main.

Dès qu'il a pu ouvrir les yeux, vous distinguer et vous sourire, vous l'avez conduit à l'autel de Marie. Là, ce petit a vu une femme comme vous qui tenait un enfant comme lui dans ses bras, et ç'a été pour lui la première lueur de religion.

Dès que l'enfant a pu balbutier, vos genoux ont été son premier *prie-Dieu*, position suave où l'on s'agenouille sur une mère en s'accou-dant sur son cœur! Enfin, c'est à vos pieds qu'il a reçu les premiers éléments du catéchisme, et que vous lui avez appris à craindre et à aimer *le bon Dieu*, lui imprimant ces deux paroles de la plus haute philosophie : que Dieu voit tout, et qu'il est bien bon, que nous sommes sur la terre pour le connaître, l'aimer,

le servir, et par ce moyen arriver à la vie éternelle. Doux catéchisme, que l'on n'oublie jamais, tant ses souvenirs sont aimables et gracieux !

Pourquoi faut-il que vous ne poursuiviez pas cette heureuse éducation ? pourquoi changer tout d'un coup cette douce culture en idolâtrie désolante ? pourquoi cette idolâtrie des enfants qui vous perd et qui les perd ; qui tout d'abord vous aveugle, vous donne des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une bouche pour ne point parler ; qui bientôt réduit votre autorité à la prière timide, et finit par vous faire trembler devant l'idole ? — Cette idolâtrie amollit tellement votre cœur que les défauts de l'idole croissent à l'excès, la rendent insupportable à tout autre qu'à vous-même. « Aimez-vous bien les uns les autres, disait un homme d'esprit en quittant un peuple intolérable, car si vous ne le faites pas, je ne sais pas qui vous aimerait. » Votre mollesse, Mesdames, a fait vos enfants tels

qu'on peut vous dire avec regret : « Aimez-les bien pour vous et pour les autres, car vous serez seules à pouvoir les supporter, et sans vous qui les aimera? »

Je me suis demandé souvent d'où est venue cette idolâtrie maternelle qui a surgi dans la génération présente. Je me suis demandé si le cœur d'une mère avait acquis tout d'un coup un développement, une expansion, une force inconnue aux générations qui ont précédé.

La nature n'a pu changer sa marche à ce point. Le cœur de la mère a toujours été ce qu'il est, Dieu ne l'a pas pétri de nouveau et remanié pour notre siècle. Le cœur d'une mère a toujours été un océan de tendresse, d'affections, de supports, de compassion, de dévouement, d'indulgence et d'amour. Mais cet océan a reçu des bornes comme l'Océan physique; on lui a dit : « Tu viendras jusque-là; » et l'océan du cœur maternel a voulu franchir ses limites.

Sa force était si violente, que Dieu lui avait

donné des contre-poids : c'était l'amour du Créateur bien au-dessus de l'amour de la créature, fût-elle la plus chère ; c'était l'amour conjugal qui épuisait une partie de la force dans le cœur d'un mari ; c'était une crainte douce et révérentielle des ascendants moins intéressés aux défauts de l'enfance ; c'étaient des pensées plus sérieuses sur l'éducation et sur l'avenir des êtres les plus aimés ; c'était enfin cette grave responsabilité qui inspirait à Blanche de Castille une parole immortelle : « Mon fils, Dieu sait combien je vous aime ! toutefois, j'aimerais mieux vous voir privé du royaume et de la vie que de vous savoir souillé par le péché ! »

Je ne sais, Mesdames, si ces contre-poids n'existent plus aujourd'hui ; je ne sais si l'amour a fui le cœur de l'épouse, de la fille, pour se déverser tout entier dans le cœur de la mère, et pour de là engloutir d'un trop-plein le cœur de l'enfant ; je ne sais si le respect des autres est affaibli, si la gravité des mœurs chrétiennes

est détruite ; mais s'il en était ainsi, je ne serais plus étonné de ce débordement d'idolâtrie, je comprendrais les ravages de ce torrent que rien n'arrête.

2° Apostolat de la femme au milieu du monde.

Votre mission dans le monde, Mesdames, ne consiste pas à prêcher et à dominer par un certain droit réformateur que vous donnerait votre vertu. Saint Paul est absolu sur ce point : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de vouloir l'emporter en domination ; elle doit demeurer dans le silence. » — Et, si l'obéissance et la douceur sont la prédication de la femme dans la famille, la modestie et la réserve seront sa puissante édification au milieu du monde.

Une femme qui veut remplir sa mission sur ce point évitera avant tout de se targuer du respect et des égards qu'elle obtient. Ce point est essentiel, c'est l'exorde de votre prédication, et l'exorde doit être simple, modeste,

insinuant. L'auditoire se cabre contre tout orateur qui se pose avec des airs vainqueurs et avantageux.

Arrivée à un certain chiffre d'âge (si jamais on y arrive), la femme évitera de s'en venger par un esprit critique, un air impérieux, un ton tranchant et dominateur.

A tout âge, elle évitera la jactance de la science, le ridicule de la femme incomprise, qui n'est au fond que la femme incompréhensible.

Et quand elle aura disposé, à force de modestie, les esprits et les cœurs à l'entendre, une parole douce, placée à propos, sera son apostolat et fera respecter tantôt la vertu, tantôt la réputation d'autrui, tantôt les règles de la morale. — Une parole utile, toujours douce, jamais accentuée d'un ton doctrinal, blâmera l'irréligion, le duel, les mises échevelées, les plaisirs inconvenants, les faiblesses d'une gâterie sans mesure.

Quand il s'agira de la religion, elle s'appli-

quera à la rendre aimable, douce en sa personne par une grande et modeste indulgence, puis dans ses paroles, montrant seulement la douceur, l'intérêt, le bonheur qui y sont attachés.

Elle fortifiera cette suave influence religieuse, en ne disant jamais de mal du prochain, en excusant tout ce qui est excusable, en disant sincèrement du bien des autres femmes, surtout de celles qui obtiennent du succès.

Alors tout l'empire du respect que l'on porte à la femme viendra corroborer l'empire de la vérité, le règne de la vertu ; et la femme, pour sa part, remplira le grand but de la Providence qui veut que tout pouvoir soit modeste et dévoué, que toute puissance dans la créature serve à faire respecter et aimer l'autorité du Créateur.

3° Apostolat de la femme jusque dans la religion.

Jusqu'ici, Mesdames, votre apostolat dans

la famille et dans le monde a été plutôt une douce influence qu'une mission déclarée ; plutôt un parfum caché qui embaumait en secret, qu'une fleur qui s'épanouissait attirant les regards.

Mais vous avez dans votre mission religieuse quelque chose de plus positif, seulement cette mission ne doit se produire qu'avec toute réserve, elle doit être une atmosphère qui échauffe doucement, et non pas un brasier qui étincelle et qui pette.

Votre mission religieuse, c'est d'abord la régularité de vos exemples dans les exercices de la religion.

Exemples toujours parfumés de charité et de douceur, et qui n'attirent jamais que par votre bonté et votre indulgence ; — exemples publics qui fuient l'égoïsme et la vanité des *à parte* religieux, qui aiment à se mêler à tous et à se confondre dans les exercices communs ; — exemples dictés par la reconnaissance, rendant à la religion tout ce qu'elle vous

a donné, et vous lui devez tant ! c'est justice de lui payer, comme vous le faites, une dette plus abondante.

Votre mission religieuse, c'est une parole utile qui puisse ramener doucement ceux qui sont éloignés.

Ici, vous éviterez deux excès : le premier, d'aller trop vite et trop fort vis-à-vis d'un mari qu'il faut ménager beaucoup ; le second, d'aller trop mollement vis-à-vis d'enfants sur qui vous avez autorité et dont vous êtes responsables.

Je ne comprends pas ces extrêmes de hardiesse là où vous devriez craindre, et ces extrêmes de terreur là où rien ne devrait vous faire trembler. — Prenez garde que jamais un mari ne vous repousse avec perte, par cette fin de non-recevoir : « Surtout, ma chère, point de sermons ! » ce serait la preuve que vous vous y êtes fort mal pris. — Mais, d'un autre côté, gardez-vous de laisser prendre à vos enfants un tel empire que vous n'osiez plus les

engager à remplir leurs devoirs, que vous n'ayez plus la liberté de votre table et de votre maison aux jours pénitentiels, et que vous trembliez à toute heure devant la ridicule majesté de leurs dix-huit ans.

Enfin, votre mission religieuse, Mesdames, c'est le dévouement aux pauvres et aux bonnes œuvres ; mais ce dévouement deviendrait un débordement s'il n'était contenu dans de sages limites.

D'abord, ces *œuvres* ne nuiront jamais aux *œuvres de votre intérieur*, qui sont les vôtres avant tout.

Ce dévouement au dehors sera toujours agréé *au dedans*, et sera jugé dans l'ordre de la parfaite convenance.

Dans ces œuvres même, vous éviterez l'esprit trop inventif, l'imagination trop vive, l'épouffement d'un zèle haletant. Rien de ce qui sent l'exclusion et l'exclusif, la domination et les allures de l'être nécessaire, ne viendra ternir dans vos mains l'or de la charité. Vous vous

rappellerez que les saintes femmes *suivaient* Jésus-Christ pour le *servir*, et qu'il n'est jamais permis de le précéder et d'aller de l'avant; que dans tout état de cause vous êtes les filles, jamais les mères de l'Église.

A ces conditions, la charité vous appelle, non pas pour créer, non pas pour diriger et régner, mais pour être des auxiliatrices dociles, modestes et fidèles.

A ces conditions, la charité ne craint plus de vous dire qu'elle a besoin de vous, de vos paroles ineffables à consoler, de vos mains qui presque seules savent bander des plaies.

Allez donc avec cette mission que Dieu vous donne; allez avec la triple mission de l'obéissance dans la famille, de la douceur dans le monde, du dévouement et de la réserve dans la religion, allez : car c'est par vous que le monde a été perdu, et c'est par vous qu'il se sauvera, si vous le voulez.

FIN.

LE VENDREDI SAINT

Nota. — La Retraite des Dames, à l'église Métropolitaine de Paris, se prêche toujours dans la Semaine sainte. Le Vendredi saint, on interrompait les *Sujets de retraite* à cause de la solennité du jour ; on parlait du mystère de la Passion. — Voici un exemple, entre autres, des Instructions de retraite pour le Vendredi saint.

Quel deuil aujourd'hui, Mesdames, et que son impression de tristesse a été forte, pour n'être pas encore effacée dans le monde, après plus de dix-huit cents anniversaires! — c'est qu'aujourd'hui un Dieu est mort pour les hommes!

Si je vais jusqu'aux limites sociales de ce monde si indifférent pour Dieu, je distingue encore quelques ondulations de respect. Ce monde met encore un peu de convenance dans ses plaisirs, un peu de changement sur ses tables, il lui faut entrer au moins quelques instants dans nos églises.

Je ne veux pas aller au delà de ces limites, car

au delà on ne trouve que le mépris, ou une bravade peu courageuse qui fait compassion aux hommes qui ont conservé quelque dignité de conduite.

Si je rentre dans le cercle plus étroit de la fidélité religieuse, là, l'impression de ce jour est profonde : jeûne, recueillement, fréquentation sérieuse du temple ; et, bien que ce jour ne soit pas marqué par l'obligation du culte public, toutes les classes se font un devoir d'autant plus touchant qu'il est spontané, de s'arrêter au pied de la croix, et d'y adorer le Sauveur crucifié.

Mais ce qui frappe surtout en ce jour, c'est le deuil du temple, il ne saurait être plus solennel ; la voix de l'airain sacré garde un silence de mort, toute lumière est éteinte, tout ornement a disparu, le chant se traîne sur un mode lamentable, l'autel est dépouillé, la croix qui le surmonte avec gloire est descendue, on la retrouve seulement à l'écart et couchée, comme on abaisse le pavillon d'un vaisseau en signe de deuil ; — et ce qu'il y a de plus saisissant encore, c'est que, pendant ces vingt-quatre heures de solennelle tristesse, le sacrifice a cessé, la messe n'est offerte sur aucun point de l'univers catholique.

Or, puisqu'il n'y a d'autre messe en ce jour que le souvenir de la scène du Calvaire, c'est à cette messe célébrée par Jésus-Christ en personne que je veux vous faire assister aujourd'hui.

Venez donc, Mesdames, et assistons en esprit de foi, avec la plénitude de la foi, à cette scène imposante qui a été la source et l'exemplaire du sacrifice de la sainte messe.

I

La première chose à faire pour assister à la messe, Mesdames, c'est d'entrer dans le temple où on la célèbre. — Entrons-y.

Ce temple, sur le Calvaire, a été l'univers entier. Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, n'a pas été immolé dans le temple juif, les Juifs auraient pu croire qu'il venait seulement sanctionner les oblations mosaïques. — Il n'a pas été immolé dans Jérusalem, les Juifs auraient facilement pensé que la victime n'était que pour eux. — Jésus-Christ souffre hors de la ville et de ses murs, sur une montagne élevée, placé lui-même au haut d'une croix entre le ciel et la terre, parce que c'est le sacrifice universel qu'il offre, le sacrifice pour tous les hommes et pour tous les siècles.

Aussi l'univers lui sert de temple, l'autel tient à la terre, mais s'élève dans les cieux; les cieux seuls forment la voûte azurée de ce temple, comme nous la reproduisons d'une manière symbolique dans nos vieilles basiliques. — Les flambeaux qui environ-

nent l'autel sont les astres, dont le premier s'éteint quand s'éteint la vie de l'Homme-Dieu. — Les ténèbres alors viennent former un sanctuaire recueilli autour de la victime, et la victime reste la seule lumière qui éclaire cette majestueuse liturgie.

II

L'assistance est la première chose qui frappe dans le temple, examinons-la sur le Calvaire.

Aux limites de cette assistance, et pour ainsi dire à l'entrée des nefs, quelle multitude bruyante et agitée! il y a des impies qui insultent, des indifférents qui attendent la fin de la chose, des passants qui ne font que passer et qui branlent la tête en signe de doute. — Il y a des partisans cachés et craintifs qui ne consentent pas à tout cela, mais qui n'osent professer ce qui est dans leur cœur.

Trouvez-vous qu'il y ait une grande différence entre cette partie de l'assistance à la messe du Calvaire, et cette même portion d'assistants qui viennent impies, curieux, indifférents ou craintifs aux messes de notre autel?

Percez maintenant cette foule, ô femmes chrétiennes, allez prendre vos places auprès du sanctuaire, on vous les y a réservées. — Là, tout près de l'au-

tel, vous trouverez les saintes femmes si courageuses et si dévouées : et, au milieu d'elles, comme le palmier au milieu des touffes d'hysope, Marie, la mère de Jésus, qui se tient debout en attitude du sacrificeur. — La femme qui répare se tient au pied de l'arbre de vie, comme la femme qui nous a perdus se tenait au pied de l'arbre de mort; celle-ci a cueilli le fruit qui empoisonne la source du genre humain, celle-là nous présente le fruit qui sauve et bénit toutes les nations de la terre.

Vous aviez aussi votre place, ô hommes fidèles; mais vous avez voulu, à cette première messe, comme à toutes celles qui suivent, le céder en nombre et en ferveur. — Cependant un disciple bien-aimé gardait vos places, il représentait déjà la fermeté de votre foi, et Joseph d'Arimatee, ce disciple qui n'osait se déclarer encore, et qui fut si intrépide après l'événement, vous gardait vos places, ô hommes qui n'avez pas encore le courage de vous montrer ce que vous êtes au fond du cœur.

Ne voyez-vous pas déjà, Mesdames, que le Calvaire a été le type de nos réunions religieuses, et que la première assemblée autour de l'autel n'a pas été très-différente de celles qui ont suivi?

Cependant, outre cette assistance générale, il y en avait une alors — que Dieu devait montrer plus solennellement à la terre, — c'étaient les deux hommes crucifiés avec Jésus-Christ.

Ces deux hommes immolés avec le Sauveur devaient manifester le fruit divin et les effets différents du sacrifice; ils devaient, comme type, partager les hommes en deux classes : ceux qui profitent de la grâce, et ceux qui la rejettent ; ceux qui se sauvent malgré la multitude de leurs péchés, et ceux qui se perdent auprès de la source de toute bénédiction.

III

Il est temps maintenant, Mesdames, d'assister à cette messe du Calvaire, suivez-la avec attention et recueillement ; vous n'avez pas besoin de livre pour vous y unir, tant l'action liturgique va être expressive dans les mouvements du souverain prêtre.

La préparation au sacrifice avait commencé dès la veille au soir. Le jardin des oliviers avait été comme le pied et le bas de l'autel.

Voyez-vous le pontife suprême, avec les apôtres ses assistants, alternant, comme au psaume *Judica*, le dialogue de la tristesse et de la douleur : — « Mon âme est triste jusqu'à la mort ? » — A l'autel entendez-vous l'écho : — « Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? »

Puis, assumant et confessant les péchés de tous les hommes, le prêtre-Dieu fait plus que de s'incliner sous

ce poids, il tombe la face contre terre dans les étreintes d'une agonie sanglante. Quel terrible *Confiteor* !

Enfin, il se relève plein de dignité et de force, il monte les degrés de l'autel pour aller à Jérusalem commencer l'oblation.

Il passe d'un côté à l'autre de cet autel, s'arrêtant au milieu pour revenir encore aux extrémités. Il va de tribunal en tribunal, et c'est l'offrande de la victime. — Elle est offerte par Judas, par les Juifs, par le roi gentil, par le gouverneur romain, par tous, et Pilate résume la situation en disant : « Vous m'avez offert cet homme. »

On dépouille Jésus-Christ de ses vêtements, comme on découvre les oblations à l'autel ; il est couronné d'épines, comme on recouvre les dons sacrés ; tout le peuple, comme le prêtre à l'autel, étend les mains sur la victime ; et pour dernier détail, au moment de livrer l'Agneau de Dieu, Pilate se lave les mains, mais il ne peut les *laver avec les innocents*.

IV

Le moment de l'immolation est arrivé, et nous allons entrer dans l'*action* même du sacrifice.

Ici, Mesdames, je dois vous adresser les paroles mêmes de la liturgie, dont voici *la préface*.

Voyez-vous cette victime de tous les siècles, dont le sang a reflué presque sur le berceau du monde, dont le sang coulera jusque sur les ruines de l'univers ? *Per omnia sæcula sæculorum.*

Ah ! que les cœurs soient en haut, pendant qu'on élève cette hostie sur la croix, *sursum corda !* — et pour un si grand bienfait qui a lavé tous les péchés du monde, il est bien digne et bien juste que nous rendions grâces : *Gratias agamus Domino Deo nostro.*

L'autel est *élevé*, comme son nom l'indique ; le prêtre est *droit*, les bras étendus, dans l'attitude de son sacerdoce ; la victime *souffre* avec une dignité merveilleuse ; et l'harmonie la plus grandiose s'établit dans le supplice de la croix pour équilibrer cette situation ineffable d'un Dieu à la fois prêtre et victime.

Mais tout est prêt, *silence !* nous entrons dans le mystère le plus redoutable, la *consécration* va commencer.

Pendant trois heures, Jésus-Christ élevé sur l'autel de la croix demeurait dans le secret de Dieu pour traiter de notre réconciliation. — Nous n'avons pas été admis, Mesdames, aux débats de ce congrès céleste où l'on a signé notre paix ; nous n'en avons connu la discussion que par les quelques cris que le Médiateur a fait entendre à la terre.

V

Le Médiateur disait d'abord : « Mon Père, pardonnez leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Il traitait avant tout et selon l'ordre avec la partie offensée, et sans doute que la discussion s'agitait à peu près ainsi : — Je suis Dieu. — Mais vous êtes père. — Ce sont mes créatures. — Mais ce sont vos enfants. — Pardonnez. — Mais ma justice? — J'en suis chargé et vous ne voulez rien refuser aux satisfactions de votre fils. — Mais ils ont abusé de tout, ils abuseront encore. — Mais ils ne savent ce qu'ils font, admettez, presque dans une ignorance coupable, les circonstances atténuantes. — Mais au moins j'exige aveu, repentir, satisfaction, sentence qui absolve en mon pouvoir et en mon nom. — Vous aurez ce que vous demandez, je souseris pour eux à ces conditions de justice essentielle ; donc, ô Père, pardonnez-leur.

Descendez maintenant à l'autel de la terre. Entendez-vous l'écho de cette pacification conclue ? Donc, ô Père très-clément... *Te igitur, clementissime Pater...*

Aussitôt le Médiateur a traité avec la partie coupable, et lui a demandé la satisfaction qu'il venait de souscrire pour elle.

Deux hommes également criminels, crucifiés avec Jésus-Christ, formaient alors la grande députation de l'humanité tout entière. — L'un blasphème et ne s'occupe qu'à demander avec arrogance sa délivrance temporelle ; le Médiateur l'abandonne à la triste liberté de son impénitence. — L'autre confesse sa foi au Dieu qui souffre, avoue ses crimes, se repent, accepte ses souffrances, et, occupé par-dessus tout de son avenir éternel, il disait : Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez venu dans votre royaume. Et le plénipotentiaire étendait la main sur cette tête coupable, lui assurait sa part et sa place en paradis.

Entendez-vous à l'autel l'écho de ce second article du traité de paix ? autour de la victime deux cris de *souvenir* retentissent pour les vivants et pour les morts ; l'écho est si parfait, qu'il reedit la même parole : Souvenez-vous, Seigneur, *Memento*.

Sur le Calvaire il y a eu une grande *communication* au sacrifice, et Jésus-Christ a montré que par son oblation unique il consommait à jamais la sanctification de tous les hommes de bonne volonté. — Pour cela il déclare qu'ils entrent tous dans l'adoption divine, devenant ses frères, n'ayant qu'un même père et qu'une même mère avec lui. Il dit à Marie, sa mère, en lui montrant saint Jean, et dans sa personne tous les disciples fidèles : *Femme, voilà votre fils !* et, par conséquent, l'enfant de Dieu est mon

frère ; puis il dit à saint Jean, et en lui à tous ceux qui voudront être ses disciples bien-aimés : *Mon fils, voilà votre mère !*

Entendez à l'autel l'écho de cette grande communication aux fruits du sacrifice, *communicantes !* là nous participons surtout aux sentiments de la glorieuse Mère de Dieu, en union aussi avec les apôtres, les martyrs, tous les saints, espérant avec le secours de leurs prières obtenir une plus grande abondance de sa protection divine.

Mais voici que les ombres du mystère s'épaississent de plus en plus, et le secret de Dieu s'environne de ténèbres plus profondes. Une substitution admirable était acceptée par la divine justice. Jésus-Christ, victime universelle, était *abandonné* à ses rigueurs, et nous, coupables, nous étions reçus en grâce, parce que notre médiateur se livrait ainsi sans réserve. — C'est ce que témoigne ce grand cri : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Descendez à l'autel de la terre ; voyez-vous ces mains étendues sur les oblations ? — C'est Jésus-Christ *abandonné* pour nous, *livré* pour nous à la justice de son Père. Nous déposons sur sa tête adorable nos dettes et nos espérances ; nous lui demandons des jours de paix ici-bas, des jours de bonheur dans l'éternité, puisque par son *abandon* il nous a mérité d'être arrachés à la damnation éter-

nelle, d'être agrégés et comptés dans le troupeau de ses élus.

Il ne reste plus qu'à appeler la victime par des vœux ardents ; c'est ce que fait le prêtre dans la prière qui précède la consécration. — Il s'unit au cri de Jésus-Christ. « *J'ai soif!* » il demande avec instance la fin du sacrifice et les fins de l'oblation.

Après cela, « *tout est consommé.* » Le prêtre baisse la tête, disparaît presque entièrement pour s'identifier, jusque dans les rites extérieurs, avec la personne de Jésus-Christ ; il ne fait que lui prêter ses mains, sa voix, et, encore un coup, *tout est consommé*. La victime s'élève au-dessus de la tête du prêtre et des fidèles, comme elle était élevée sur le Calvaire, entre le ciel et la terre.

Maintenant que nous possédons le Dieu qui a tout obtenu par le prix de sa mort, nous disons avec confiance, « et pour nous aussi qui sommes pécheurs ! » — Nous osons l'appeler *notre Père*, et dire à cet *Agneau de Dieu* d'avoir pitié de nous et de nous donner sa paix.

Saintes âmes, apportez des parfums, embaumez vos cœurs pour recevoir le corps de Jésus-Christ ; car voilà la *communion* qui lui donne une sépulture dans nos âmes ; puissent vos résolutions généreuses sceller l'entrée de ce sépulcre glorieux !

VI

Que dites-vous, Mesdames, de cette messe à laquelle nous venons d'assister par l'esprit de la foi ?

O hommes, retirez-vous au moins avec cette foi ; c'était le cri du centenier et de ses gardes : ils descendaient du Calvaire en se disant : « Vraiment, celui-là était le Fils de Dieu. »

O pécheurs, retournez en vous frappant la poitrine ; qu'il y ait aujourd'hui retour, conversion, changement. Voilà la grâce que chaque messe doit vous ménager en première instance, pour vous conduire au tribunal et au trône de la miséricorde.

O fidèles, n'oubliez pas que la messe est le même sacrifice que celui du Calvaire, assistez-y toujours dans cet esprit. Communiez à la victime sainte, incorporez-vous sa mort et les fruits de son immolation ; et, vous élevant de cet autel de la terre à l'autel du ciel, soyez remplis de toute bénédiction céleste et de toute grâce.

TABLE

AVERTISSEMENT.	1
De l'inutilité de la retraite.	5
De l'abus des grâces.	25
De l'amour de Dieu.	59
De la fuite de l'amour du monde	59
Des plaisirs du monde.	81
Devoirs des riches.	97
Portrait de la femme chrétienne	131
De la vie réglée.	155
Le dimanche des femmes	173
De la vie utile	195
Des conversations des femmes.	207

De la vie d'union à Dieu.	251
De l'exercice de la prière et de l'oraison	245
De la vie d'abnégation.	263
De la mission chrétienne des femmes.	281
<hr/>	
Le Vendredi saint.	599



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

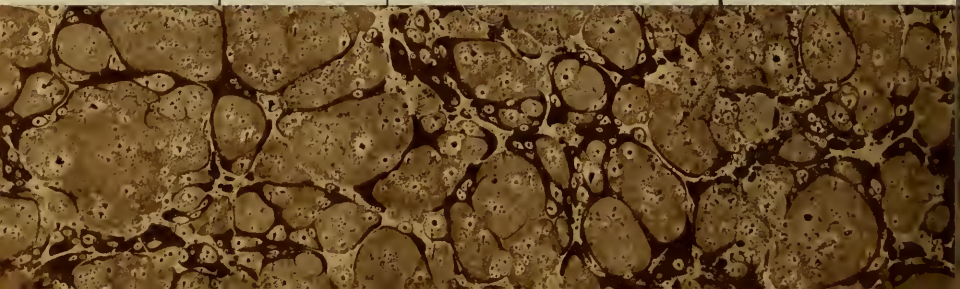
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

MAY 18 1951





a39003 010796885b

LE COURTIER, FRANCOIS -
RETRAITE ANNUELLE DES

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	06	06	15	18	5